

UNIV. OF ARIZONA

mn

/ver, Colette/L'homme et le dieu

3 9001 03838 3165







# L'HOMME ET LE DIEU

# CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

---

## DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

COMMENT S'EN VONT LES REINES . . . . .	1 vol.
LES COUSINS RICHES . . . . .	1 —
LES DAMES DU PALAIS . . . . .	1 —
DANS LE JARDIN DU FÉMINISME. . . . .	1 —
LE MÉTIER DE ROI. . . . .	1 —
MIRABELLE DE PAMPELUNE. . . . .	1 —
LE MYSTÈRE DES BÉATITUDES. . . . .	1 —
PRINCESSES DE SCIENCE. . . . .	1 —
LES SABLES MOUVANTS. . . . .	1 —
UN COIN DU VOILE. . . . .	1 —
VOUS SEREZ COMME DES DIEUX. . . . .	1 —

---

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

---

Copyright, 1923, by CALMANN-LÉVY.

COLETTE YVER

---

L'HOMME  
ET LE DIEU

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS  
3, RUE AUBER, 3

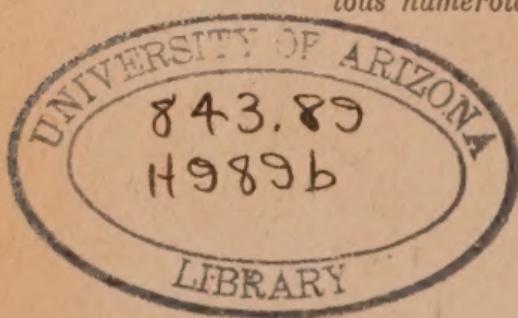
---

1923

*Il a été tiré de cet ouvrage*

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

*tous numérotés.*



# L'HOMME ET LE DIEU

---

— Tiens, Louise, dit Razaël à sa vieille sœur qui brodait à côté de sa table de travail, dans la salle d'orgue. Lis ceci...

Et le maître de la musique moderne, l'auteur de ce divin *Printemps de Mozart* où il a réalisé le tour de force de ressusciter, avec une technique toute neuve, le musicien du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean Razaël tendit une lettre.

— De qui est-ce?

— De la Princesse Blanche.

Au lieu de saisir l'enveloppe, Louise Éléazar, laissant tomber son lorgnon sur sa broderie, se posa les poings aux hanches :

— Et tu en es là, aujourd'hui, tu en es à ce point de me faire lire des lettres qui sont des morceaux du cœur de cette pauvre femme, des morceaux arrachés pour n'être exposés qu'à toi seul. Tu me les mets sous le nez. « Tiens, distrais-toi avec les lettres d'amour de celle qui m'adore. » C'est joli, mon garçon.

— Tu ne comprends rien... riposta Razaël agacé. Tu juges tout avec ta sentimentalité de vieille fille. Ce n'est pas moi qu'elle aime, d'abord.

— Alors qui? grands dieux!

L'artiste donna un coup de poing dans le manuscrit de sa Sonate qui dormait là sur son bureau, puis montrant les ternes tuyaux d'étain de l'orgue, son clavecin gris à fleurs roses, la bibliothèque tournante où s'alignaient les dos rouges de ses partitions et cette grande chose ailée, en bronze, offerte par l'orchestre du Trocadéro, un soir de triomphe, il dit à mi-voix :

— Cela, tout cela.

Louise Éléazar crut, à ce geste, qu'il accusait cette femme amoureuse d'un intérêt caché pour sa situation d'homme comblé d'honneurs. Et, voyant en pensée la fine Princesse de Vingré-Sansterre, avec ses grands yeux gris

craintifs où voguaient ouvertement les plus nobles rêves, elle se récria, indignée :

— Tu es odieux. Calomnier ainsi cette pureté vivante qui t'immolerait tout! Je l'entends encore me dire ici, à cette place, avec son tic de ramener toujours son manteau de martre sur sa frêle personne : « Je vous aime aussi, mademoiselle, parce que vous l'avez élevé bien tendrement, et que, la première, vous vous êtes dévouée à son génie. Dieu veuille que je puisse le servir, ce génie, aussi bien que vous... »

— Eh bien, oui, c'est cela, c'est ce que je disais, fit Razaël, vainqueur. Elle aime mon génie, mon talent, appelez la chose comme il vous plaira, ce pouvoir enfin que j'ai de transposer un monde dans un autre, de présenter la sensation humaine sous la forme du son. J'ai eu ça dans mon sac, en naissant; j'aurais pu avoir un autre don, ou même rien : mais j'ai eu ça, et voilà ce que les femmes recherchent en moi. Aujourd'hui j'arrive à quarante ans, et je n'en ai pas connu même une seule, tu entends, Louise, pas une seule qui se soit préoccupée, en m'approchant, de mon *moi* véritable, c'est-à-dire du pauvre diable que j'aurais été sans cette faculté d'invention musicale ou même, — réfléchis bien à cela, — si l'ayant eue, je n'avais

pas été goûté de mes contemporains. Mais ce pauvre diable, Louise, il vit toujours, au fond de mon être. C'est Jean Éléazar, c'est moi!

Louise le contemplait silencieuse, inévitablement troublée dès que ce frère admirable entreprenait de formuler sa propre psychologie. Voilà plusieurs semaines qu'il vivait en proie à cette idée du dédoublement de sa personnalité. La docilité de la sœur-esclave l'y suivait. Pourtant, est-ce que sa figure physique elle-même ne représentait pas la forme de son génie? Mademoiselle Éléazar le vit se lever. Ce grand corps en se détendant se dressait comme celui d'un dieu, et la phisyonomie des épaules pleines, du port de tête, de la mâchoire avide, du front droit sous la chevelure crêpue correspondait précisément au visage même de sa phrase musicale, robuste, puissante et parfois brutale; même les yeux petits, bridés mais d'une douceur souriante à leur ordinaire, dans leur transparente couleur de réséda, avaient un charme exactement semblable à celui que prenaient les mélodies de Razaël, dès qu'elles s'attaquaient à l'ordre de la sensibilité. Done, pensait Louise, l'homme et le dieu faisaient en lui un être unique, indivisible. Pourquoi cette sorte de jalousie de

l'un contre l'autre, comme si l'homme avait pâti?

Les mains aux poches, il se traîna jusqu'à la baie vitrée qui donnait sur le petit parc dévasté par octobre. Les peupliers qui composent la parure des jardins dans cette partie de Neuilly-Saint-James voisine de la Seine, où le frère et la sœur habitaient un pavillon, agitaient, comme des piécettes d'or tremblantes, leurs dernières feuilles. Sans doute cette vision de l'automne, si émouvante pour un homme qui atteint la quarantaine sans avoir encore fixé sa vie sentimentale dans une assiette définitive, aiguisa-t-elle l'état de crise où il se trouvait, car il murmura tragiquement :

— Quelle solitude!

Mademoiselle Éléazar par nervosité reprit son aiguille tout en grommelant :

— Ingrat... Ingrat... Je ne veux pas parler de moi, non, je ne parle pas<sup>z</sup> de moi. Pourtant je t'ai assez choyé depuis la boutique de papa jusqu'aujourd'hui... et d'une façon qui doit bien te faire comprendre que ce n'est pas ta célébrité, pas ta maîtrise que j'ai chéries...

— Évidemment oui, toi, ma pauvre vieille... Mais la Princesse, par exemple, crois-tu qu'elle l'aurait assez dédaigné ce petit bonhomme que

j'eusse été sans la musique, le fils du luthier de la rue Sainte-Anne! Ah! la! la!... Je suis comme ces femmes qu'on épouse pour leur dot... Sais-tu, la Princesse?... tu aurais vu cela dans sa lettre si tu l'avais lue... c'est de ma sonate qu'elle est éprise. Elle est allée dimanche l'écouter au Concert Moderne. Elle me dit que ma musique prend l'être humain, le désagrège par l'émotion, puis le reforme, lui redonne une substance autre, d'une étoffe plus ample, plus céleste, un corps aux sens décuplés. En somme, c'est la même théorie que l'on propose pour l'extase des Saints. Mais alors, poussée à remonter aux sources de cet influx musical, elle me trouve et veut que cette puissance d'élévation ce soit moi-même, tu comprends, Louise, elle confond l'art et ma personne, cet art dont je suis si peu maître, que je ne sais même pas, moi, l'artiste, d'où il me vient...

-- Comme tu compliques tout. C'est de la neurasthénie, ma foi. Plutôt que d'imaginer un tel procès, dis tout de suite que tu n'aimes plus la Princesse. J'ignore ce qu'il y a entre vous, à ce jour, si tu en es déjà à la lassitude...

-- Ce qu'il y a entre nous? se récria vivement Razaël avec un empressement et une gène qui démentaient son dire. Il n'y a rien du tout.

La Princesse est une femme dont la société m'a plu beaucoup et voilà...

— Je t'ai vu envisager la possibilité de l'épouser. Vous avez le même âge; tu étais très ému par sa forme gracieuse, ne dis pas le contraire; tu me répétais : « C'est une Tanagra », et quand tu prends ce ton-là pour me parler d'une femme, je sais ce que cela signifie. Tu en étais possédé. Puis sont venues des périodes de mauvaise humeur, des repas taciturnes. Je sais encore le sens de ces attitudes; j'ai l'expérience de tes histoires de cœur, mon garçon; quand une de tes liaisons se lézarde, c'est moi que tu fais souffrir; mais quand tu me reviens bon et gentil comme tu es en ce moment, c'est comme si tu avais mis le mot « fin » au bas d'un roman.

Razaël regarda sa sœur avec un demi-sourire complaisant et se tut.

\* \* \*

C'était dans l'amour même de la Princesse que Razaël avait vu comme dans un miroir ce dédoublement de lui-même. Sans doute parce que, plus intelligente de son génie quaucune

autre, le ressentant à l'infini, elle avait été la première à l'adorer d'une telle ferveur, l'artiste avait imaginé devant elle, ce à quoi il n'aurait jamais songé lors de ses aventures précédentes, que seul ce génie comptait dans l'amour des femmes. Alors il avait cherché au fond de lui une victime, un être frustré, celui à qui l'on n'avait jamais rien donné.

Obsédé par cette pensée il était allé chez son médecin.

— Croyez-vous, avait-il demandé, comme incidemment, que si j'avais un enfant, un fils, il serait musicien comme son père ?

— Jamais de la vie, avait joyeusement répondu son ami, qui était un célèbre neurologue ; et ne vous attendez pas à cette aubaine qui est des plus rares. Le génie ne reproduit pas. Pour un ou deux exemples d'hérédité artistique, les Alexandre Dumas, les deux Housaye, qui sont des exceptions, la loi paraît formelle. Faites-en votre deuil, mon cher. Les enfants des grands hommes sont comme les autres enfants des hommes. Ils ne doivent compter que sur eux-mêmes, et n'ont à revendiquer, sur le talent des auteurs de leurs jours, que la fortune qui en est la relique. Je ne dis pas qu'ils n'héritent une certaine ampleur

d'idées, une sensibilité correspondantes à l'état cérébral du procréateur...

— Mais le génie reste en dehors de la procréation?

— Vous l'avez dit.

— Ah!...

Et comme Razaël s'assombrissait :

— Est-ce que, par hasard, les circonstances préteraient à cette consultation un intérêt d'actualité troublante?

— Peut-être, mais pas dans le sens que vous croyez, avait repris Razaël. Je n'ai à me vanter de nul espoir de paternité. Je suis seulement enclin à penser, depuis quelque temps, que c'est une erreur de voir seulement en moi le compositeur de musique. Sans la musique, bon Dieu! j'existerais. Je discerne très bien l'individu que j'aurais pu être, celui qui est le dernier mot de moi-même et qui sert en somme de médium à l'art. Eh bien, je vais vous avouer... le médium est jaloux du démon qui l'habite : c'est ce démon, c'est ce dieu qu'on adule et qu'on aime ; moi je n'ai jamais obtenu ça de personne.

Et par un geste un peu canaille, comme il en avait quelquefois, il avait fait craquer sous sa dent l'ongle de son doigt effilé.

— Vous pouvez être sûr, ripostait là-dessus

le medecin, que j'avons aviez vendu de violon  
rue Sainte Anne, comme votre père, l'univer-  
tiait pas, et si epri de vous qu'il ne l'e-  
touffait pas, et la femme ne vous envoient pas  
montrer la même devotion. Nempeche que le  
dieu qu'on poursuit en vous a votre chevelure  
africaine, vos yeux de paixonne, votre macheure  
herouque et votre structure presante. C'est  
bien vous meme, cher ami. Ce que vous ressen-  
tez est un phenomene que je ne connais que  
trop, chez mes clients, il est frequet, une  
division des hemispheres, une impression de dualite.  
Cela peut arriver meme a un epicier. Rassurez  
vous, c'est bien avec vos nerfs et votre ame  
que vous avez forme votre sonate qui m'a fait  
trembler l'autre jour au Concert Moderne.

Mais alors, si j'avais un enfant, pour-  
quer n'heriterait-il pas de mon talent aussi  
bien que de la couleur de mes yeux ou de la  
forme de ma bouche?

Et il eut parti de la convaincu de l'incapacite  
de la sciencee a lutter contre son immense doute.

La douce femme qui l'adorait, cette Prin-  
cesse Blanche qui, libre, belle, et d'un esprit  
éblouissant, etait prête a lui sacrifier son  
grand nom, ne renonçait plus qu'a l'inter-  
rir la fatigant a lui redire

— Oubliez mon art; imaginez que je n'aie jamais écrit une ligne de musique, m'aimez-vous?

— Mais, Razaël, c'est vous que j'aime; comment voulez-vous que je sache ce qu'eût fait mon cœur si vous aviez été tout autre?

— J'aurais pu ne pas connaître la musique et n'être pas tout autre. Un homme peut valoir par lui-même en dehors de tout art.

— Ah! Razaël, dans quelque état que vous ayez été, si c'eût été votre âme telle que je la vois, votre sonate en serait sortie sous une forme d'art ou sous une autre, mais avec toute la plénitude d'humanité qu'elle exprime!

\* \* \*

Mademoiselle Eléazar lisait un soir près de son frère dans la salle d'orgue où ils se tenaient constamment, quand on annonça madame la princesse de Vingré-Sansterre.

Razaël qui flânait là depuis une heure, oisif, en proie à son souci, se leva brusquement.

— Je n'y suis pas.

— Oh! dit seulement la bonne Louise indignée.

Et elle donna l'ordre de faire entrer la visiteuse.

— Je ne veux pas la voir, dit Razaël en se sauvant ; je n'en puis plus : je la déteste. Elle m'a trop humilié.

A la porte il se retourna :

— Délivre-moi d'elle, Louise !

Il avait à peine disparu qu'on introduisait la jeune femme. Car c'était encore une jeune femme, cette mince créature hésitante dont les grands yeux humides parcouraient l'énorme pièce, les recoins d'ombre, cherchant celui qui venait de s'enfuir, s'obstinant au clavier de l'orgue où naguère, quand elle arrivait, le musicien se mettait parfois pour jeter sous ses pas des guirlandes d'harmonies. Au moment où mademoiselle Éléazar se leva pour l'accueillir, elle comprit qu'il n'était pas là.

— Vous êtes seule ? questionna-t-elle d'une voix altérée.

— Oui, Jean est sorti, mentit la vieille fille, torturée du rôle qu'on lui faisait jouer, mais impuissante à s'en dégager, tant elle épousait étroitement les modalités du cœur de son frère : adoratrice de la Princesse, aussi longtemps qu'il l'avait aimée, prête à devenir son bour-

reau dès l'instant où le grand homme souhaitait s'opérer de cette femme.

Là-dessus elles s'embrassèrent, et la bonne Louise, sur ce baiser, se fit horreur à elle-même. Elle regardait cette douce Princessc et se sentait attendrie devant sa victime.

— Tant mieux, peut-être, s'il n'est pas là, murmura cette dernière en gardant la main de Louise Éléazar qu'elle pressait de toutes ses forces; bien qu'il attendît ma visite, et que j'éprouve un peu de chagrin à ne pas le rencontrer puisqu'il y a là une vexation bien intentionnelle de sa part, oui, malgré que j'aie le cœur déçu de ne pas trouver ici celui pour qui je venais, et pour qui...

Elle s'arrêta; sa main quitta celle de Louise Éléazar et vint cacher ses yeux pendant qu'elle balbutiait d'une voix à demi éteinte par la confusion :

— ... pour qui je vis (à quoi bon faire semblant de vous le cacher), je suis presque heureuse de vous voir seule, mademoiselle. Je viens à vous comme les fidèles que Dieu semble repousser, vont à Notre Dame de Consolation. Je voudrais que vous m'expliquiez ce qui se passe en lui et pourquoi, au moment même où nous projetions d'unir nos vies, après tant de luttes que j'avais

soutenues pour ce dessein contre ma famille, mes frères surtout — (par un sursaut d'amour-propre bien naturel chez une pauvre femme abandonnée, elle n'était pas fâchée de rappeler ici la hauteur de sa naissance qui la faisait si lointaine des Éléazar), — pourquoi il s'écarte, et me fuit? Vous parle-t-il de moi, dites?

— Oui, dit Louise, avec la sérénité d'un sacrificateur, bien que sa voix tremblât; il me parle de vous, souvent. Mon pauvre Jean traverse une crise, actuellement, et souffre bien lui-même. On ne peut lui en vouloir. Vous avez eu un tort envers lui, madame; oh! ne vous récriez pas; je sais la qualité de votre sentiment et qu'il plane au-dessus de tout reproche. Mais il y a dans l'homme plus de susceptibilité que nous ne croyons, nous autres femmes; et même que nous ne sommes capables d'en expérimenter, quoi qu'on dise. Votre admiration pour son génie atteint un degré qui, au lieu de le flatter, le blesse en secret, parce qu'elle semble, laisser de côté sa personnalité intime. C'est en écoutant sa musique, et même, à ce qu'il m'a dit, cette fameuse sonate, que vous l'avez aimé. Alors lui éprouve un sentiment d'envie envers ce génie.

Il y eut un petit silence; puis la Princesse,

acculée à une sincérité qui débordait même les limites de sa réserve, dit faiblement.

— Je n'aimais pas seulement son génie : il le sait bien.

Louise Éléazar qui, sans pouvoir déterminer la précise signification de cette phrase, en devinait vaguement la portée, se troubla. Mais l'instinct qui la pressait de défendre son frère, de le maintenir sur un piédestal dans l'instant même où il pouvait devenir haïssable, lui fit poursuivre :

— Il faut le comprendre. Songez qu'il a été pris par le succès comme par un torrent dès sa vingt-cinquième année. Car enfin son succès date de sa musique de scène pour *René* à l'*Odéon*. Vous vous rappelez l'*intermezzo*, do, si, do, ré, ré, si, que la salle avait entendu avec stupeur, puis qui fut bissé, puis que la troisième fois elle écouta debout, par respect. De ce jour-là le dieu fut reconnu, sans conteste. Au cercle qui l'entourait, toujours plus élargi, Razaël n'est plus apparu que comme un phénomène, un être mystérieux, d'une humilité décuplée. Ainsi ce pauvre enfant de vingt-cinq ans, doué de tant d'autres qualités naturelles et charmantes, si gentil camarade, si bon frère, enclin au rire, à l'*humour*, à la farce

d'étudiant, a-t-il dû endosser de force le personnage que le public et ses admirateurs voyaient en lui, gigantesque et surhumain. Combien, moi qui lui servais de secrétaire, ai-je lu de lettres où l'on identifiait absolument les accents si nouveaux, si impérieux, si ravissants de sa musique, avec lui-même, pour en faire un homme pathétique. Pathétique, lui, mon frère! Ah! madame, que ne l'avez-vous connu à vingt ans! Je ne vous dis pas qu'il n'aït aimé le goût de ce vin-là. Il en a bu au delà de sa soif. Il a épuisé l'enivrement de l'orgueil. Bon gré mal gré, il a joué le rôle qu'on voulait, et qui, au fond, le contentait. Mais aujourd'hui, à quarante ans, avec la nostalgie de la jeunesse lui revient la vision de ce garçon juvénile et rieur que le public a tué, dont les femmes n'ont pas voulu — (oh! je le connais si bien, madame!) — et qui dort toujours au fond de lui-même, sous l'être artificiel qu'on lui a fait. C'est l'ancien *moi*, le vrai, qu'il voudrait ressusciter. Mais celui-là vous ne l'aimez pas, madame, vous ne connaissez que Razaël, le nouveau Mozart. Il vous en veut, car au fond c'est Éléazar qu'il s'appelle.

La princesse Blanche, dont les prunelles agrandies disaient le désarroi intime, regar-

dait cette vieille fille au profil sec, toute en gris argent, depuis le velours de sa pantoufle jusqu'à ses cheveux en auréole, et qui parlait de Razaël avec un instinct si sûr. Comme elle possédait par cœur son âme, et jusqu'au dernier repli! Comme elle le lisait naturellement, sans effort. Quel avantage a sur les plus grandes passions toujours incertaines et soumises au caprice, l'amour quasi maternel de la femme, qui a tenu l'homme enfant dans ses bras! Entre les deux amours, quelle revanche de la durée sur la violence!

— Il aurait pu m'expliquer tout cela comme il vous l'a expliqué à vous-même, finit par murmurer la visiteuse en retenant ses larmes.

— Ce sont des choses qu'il faut comprendre, plutôt qu'entendre, prononça Louise Éléazar, impitoyable.

Elle ressemblait dans cet instant à ces bons cœurs forcés de se débarrasser eux-mêmes d'un animal nuisible et qui, leur sensibilité piétinée, lui donnent la mort en frémissant. Razaël n'avait-il pas supplié : « Délivre-moi d'elle! »

— Vous voyez un retour de son esprit à l'ordre naturel, là où je ne sais pas que du dérèglement, dit la Princesse. Comment voulez-vous que je cesse une seule minute d'aimer en lui ce-

par quoi il est si grand, cet enfantement de beauté qui est pour moi l'extériorisation de son âme. Je ne puis pas le suivre dans l'absurde et lui dire par exemple que le cri déchirant de sa sonate, ce n'est pas lui qui l'a poussé. Pourquoi cet être divin veut-il retourner au vulgaire!

— Il n'était pas un jeune homme vulgaire, je vous assure, avant que la conception musicale ne se fût produite en lui.

— N'est-ce pas mon droit néanmoins de préférer l'autre à celui-là?

— Pour les perdre tous les deux, alors?

— Vous croyez donc qu'il ne m'aime plus?

Louise Éléazar n'eut pas le courage de répondre; elle laissait ainsi la victime venir toute seule au couteau. Il y eut un silence mortel. Les yeux craintifs imploraient la vieille fille; ils mendiaient un mot, une réticence, un doute, tout plutôt que ce silence qui répandait la mort dans les os de la femme amoureuse. Celle-ci donnait à ce silence, pour durer encore, dix secondes, vingt secondes : un démenti viendrait. Il était impossible qu'on ne finît pas par lui dire : « Mais si, vous êtes toujours aimée. » Cependant les secondes passaient et on se tai-

sait toujours. Ainsi la vérité la pénétrait d'elle-même sans débat possible...

Instinctivement, quand elle fut bien convaincue de son horrible malheur, elle se tourna vers la grande architecture de bois et de métal qu'était l'orgue, et crut revoir encore au clavier la silhouette du dieu qui tant de fois, de cette place, alors qu'elle était sa souveraine, l'avait enveloppée dans l'atmosphère passionnée de ses mélodies. C'était donc fini! Le dieu ne lui appartenait plus. Pire encore, il la faisait chasser par cette vicille fille orgueilleuse, fière de le posséder toujours.

Il lui fallut se raidir contre le vertige de la douleur. Ses yeux restèrent secs. Mais elle aurait rampé pour ressaisir son divin bonheur. Au lieu d'un éclat hautain, elle murmura d'une voix humble :

— Mademoiselle, arrangez-vous pour que je le revoie. Faites cela, je vous en prie. Comment voulez-vous que je vive sans lui! Songez que je ne suis plus moi-même, que je n'existe que de son génie. Personne, entendez-vous, personne au monde n'a ressenti son œuvre comme moi. Je l'ai comprise, moi unique et faible, avec l'âme multipliée d'une foule. Mon cœur a pu contenir tout son art...

Cette agonie d'un amour qui n'acceptait pas de mourir, affolait Louise Éléazar. Si bouleversée qu'elle fût, elle ne cédait pourtant pas, ni n'entendait abandonner le parti de son frère. Elle finit par imaginer de dire :

— C'est que... nous allons partir. Oui, nous partons un de ces jours. Il faut que Jean voyage, madame. Il est victime de la gloire, et aussi du surmenage, de cette fatigue nerveuse de la production cérébrale, si épuisante. Laissez passer quelques mois. Sans doute la crise actuelle sera guérie, et il vous reviendra peut-être moins compliqué, moins hanté par ce dédoublement de sa personnalité que vous n'avez pas voulu comprendre.

— Il est ici, dit tout à coup la Princesse, je veux lui parler!

— Non, madame, fit la vieille fille, fermement, il est absent, mais fût-il ici qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas le revoir.

La Princesse, toute crispée, murmura d'une voix presque inintelligible :

— Alors, mademoiselle, dites-lui, je vous prie de lui dire pour moi que si jamais... non, dites-lui au contraire que désormais ma vie... ou plutôt ne dites rien, sinon que je me suis retirée sans une larme.

Elle gagna la porte. Mais à ce moment, le cœur de la vieille fille creva. Sous ses yeux, l'amour fuyait la maison. Razaël perdait l'encens le plus grisant qu'il eût jamais respiré, et surtout elle éprouvait jusqu'à l'angoisse la douleur de cette pauvre femme, que sa sauvage affection de sœur aînée avait élue entre toutes comme la plus aimante. Elle cacha son visage, honteuse de sa faiblesse.

Quand elles eurent atteint le seuil du vestibule, la Princesse dit :

— Ne sortez pas...

Le vent soulevait en tourbillon les piécettes d'or desséchées tombées des peupliers et qui tapissaient le parc d'une épaisseur fauve et lumineuse. On sentait la mousse et la feuille pourrie. Le sinistre crépuscule d'automne humide et glacial dramatisait la nature.

— Je vais vous reconduire, madame, dit froidement la vieille fille, aussi timide quand il s'agissait de parler pour elle-même qu'elle avait eu de la hardiesse à défendre son frère.

Et quand, les pieds dans le tapis jaune des feuilles, elles furent en vue de la grille, Louise bégaya, toute sèche et toute grise dans la brume :

— Je voudrais vous reconduire ainsi jusqu'au bout de la dure étape. Je vous pleu-

rerai, madame, je vous pleurerai bien longtemps.  
Vous m'étiez très chère.

La princesse Blanche disparut derrière les panneaux luisants de l'auto où deux roses se balançaient au bord de la glace.



De la fenêtre de sa chambre, au premier étage, Razael avait aperçu la fuite noire de la voiture dans la rue bordée de jardins. Comme s'il avait craint un retour possible de l'ennemie disparue, il attendit encore quelques instants, puis, impatient, descendit enfin vers sa sœur.

Elle était en pleurs, dans la salle d'orgue, accoudée à la table du musicien.

Des besognes comme celle-là, mon garçon,  
tu les feras faire par d'autres la prochaine fois.  
Étrangler de mes mains une chère créature qui  
t'adore! Non, non, il fallait avoir le courage  
d'opérer toi-même, de me tenais à quatre  
pour ne pas t'appeler et ne pas te la jeter dans  
les bras.

Mais Razael nerveux voulait savoir ce qui  
s'était passé, surtout l'aboutissement de la  
scène qui lui importait principalement. Louise

avait-elle frappé assez fort ? Comment la princesse Blanche était-elle partie ? Et sa sœur essayant de lui dépeindre la douleur de celle qui l'aimait toujours, il se récria férocelement :

— Si j'avais été un pauvre petit musicien obscur, amoureux d'elle, et que je me fusse traîné à ses genoux, tu aurais vu l'indifférence de mon idole. Or je puis bien t'expliquer mon cas, à toi, Louise, qui es un vieux camarade, cette femme qui a été la grande passion de ma vie, je ne l'ai pas aimée en artiste, comme elle l'a cru, je n'ai pas mêlé à cette sorte de délire qu'elle me donnait, l'excitation de la musique. Ce *Printemps de Mozart* qu'elle se figure qu'elle m'a inspiré, je ne l'ai pas écrit sous son influence ; quand je travaillais, même, elle mourait en moi. C'était autre chose. Et après une journée de labeur, je volais à elle comme à une absente. Mon amour était plus que mon art. Mais elle n'entendait pas de cette oreille-là : elle exigeait au contraire que ce fût mon art qui prit la forme de l'amour pour s'emparer d'elle.

Louise Éléazar fit une restriction :

— Elle m'a dit : « Je n'ai pas aimé que son génie... »

— Tu n'as pas compris ce que cela signifiait.

La preuve en est qu'elle s'est amusée de mon idée, le jour où, par ingénuité, par simplicité, moi qui la chérissais de tout mon cœur d'homme, mais non pas avec ma sensibilité de musicien, je lui proposais la vie au désert et d'élever notre bonheur sur les ruines de mon talent. Ce suprême témoignage d'un amour assez violent pour mépriser tout intérêt, toute vanité, tout orgueil, sais-tu ce qu'elle y a vu, Louise? Une paradoxale plaisanterie. Elle en a ri. Oh! quand je l'ai vue rire de cela, elle s'est effondrée devant moi; de ce moment, tout était fini. Il n'y a même plus d'attrait physique, il n'y a plus rien qui tienne devant la femme qui rit d'un tel dépouillement. Mais elle ne me voulait pas dépouillé de la musique, voilà toute l'histoire!

Au fond, mon petit, elle n'avait pas tort.

— Louise, reprit-il accablé, ce qu'il m'aurait fallu, à moi, c'est une femme ignorante qui ne se serait même pas doutée de ce qu'est le génie, qui m'aurait mis en souriant ses bras au cou sans savoir qu'elle enlaçait un musicien célèbre, qui aurait aimé Jean Eleazar, mais pas l'autre. Cette femme-là, vois-tu, si simple fût-elle, et dépourvue, et incapable, elle serait descendue plus profondément

dans mon âme que les subtiles, les connaisseuses d'art, les cultivées; elle aurait atteint ce que nulle des autres n'a pu rencontrer : mon cœur misérable.

Louise Éléazar était habituée à ces désespoirs de l'artiste, à ces yeux gris mouillés de larmes, à cette tête se roulant au dossier du fauteuil, à la douleur de cette mâchoire sauvage crispée comme un étau faussé. Elle avait les mots qu'il fallait pour apaiser puérilement ces révoltes. Ils auraient fait un beau voyage tous les deux. Ils fuiraient les femmes, source de chagrin. On ne verrait que la nature. Personne même ne le reconnaîtrait, lui, Razaël. Il serait traité comme n'importe qui. On ne donnerait seulement pas son adresse, de façon que l'inconnu soit respecté. La bonne Louise finit même par l'égayer en ajoutant :

... Les tables d'hôte t'aimeront pour toi-même, mon garçon.

\* \* \*

Un soleil éblouissant passant comme un lait de chaux sur les maisons blanches, au-dessous du ciel indigo, un coup de mistral qui fit

claquer le cache-poussière et le long voile gris de mademoiselle Éléazar, trois longs palmiers étiques dressant leur tête roussie au bout d'un mât écailleux, ce fut l'arrivée en gare de Cannes.

Laissant à sa sœur le soin de trouver un hôtel, Razaël était tout entier au bonheur enfantin de la comédie dont il jouait le prologue. Il avait revêtu un personnage, tout en se figurant qu'il avait simplement dépouillé l'autre. Il venait ici en petit professeur de musique. Il avait même poussé le jeu jusqu'à choisir dans sa garde-robe un pardessus assez usagé qu'il portait avec ravissement, se mirant d'occasion aux glaces qu'il rencontrait. La princesse Blanche semblait n'avoir plus laissé de trace dans son souvenir. Il y a dans la tranquillité de l'homme qui a quitté une maîtresse éplorée un large sentiment de vengeance et d'équité satisfaites. Une rupture est toujours le *prætium doloris* d'une offense, même inconsciente peut-être. C'est le contentement d'une rancune chez celui qui s'est lassé le premier. Cette rancune vint elle-même de ce que l'autre n'aït pas su s'attacher suffisamment celui-là, elle est féroce. Ainsi Razaël, dont la sensibilité passait pour excessive, pouvait-il supporter sans la blessure qui l'eût labouré s'il se fût agi d'une

autre femme, que la Princesse en ce même instant souffrit le martyre de l'abandon. A son gré ce n'était rien de trop. Et il considérait, béat, sous un palmier de la Croizette, les délicatesses opalines de la mer incolore, le petit fort aérien du Suquet avec sa tour sarrasine, et la caravane lointaine des croupes de l'Estérel qui s'enfoncent dans le lac méditerranéen.

Il lui semblait relever d'une terrible maladie et il répétait en riant :

... « Un petit professeur de piano qui a laissé là ses élèves pour venir croquer ses quatre sous dans le Midi. »

Au bout d'une heure, Louise Éléazar le rejoignit, essoufflée, avec une figure de consternation. Les deux hôtels où on lui avait affirmé qu'elle trouverait des chambres, étaient pleins. Elle avait en vain parcouru la ville ; même les pensions de famille regorgeaient de monde, bien que la saison fût à peine commencée. Il ne leur restait plus qu'une ressource, une certaine villa, située au bout de la Croizette, où des gens aisés, mais qui voulaient accommoder encore leur situation lésée par la vie chère, consentiraient à prendre en pension deux ou trois voyageurs. Elle possédait l'adresse : Monsieur et madame Charlemagne, villa des Algues.

— Si tu avais dit ton nom, mon garçon, nous aurions été sûrs d'une réception enthousiaste, tandis que...

— Dire mon nom? jamais! tonna Razaël en enfonçant sa canne dans le sable. L'aubaine est trop belle!

Les Charlemagne furent accueillants; Razaël se fit connaître sous le nom de Jean Éléazar et présenta sa sœur, en ajoutant qu'ils donnaient l'un et l'autre des leçons de musique. Précisément les Charlemagne, bien qu'ayant vendu toute leur vie de la bijouterie à Lyon, adoraient les arts. D'ailleurs, dans l'instant même, on entendait le son d'un violon qui chantait faiblement derrière une porte à moulures d'or.

— C'est notre fille, dit madame Charlemagne avec un sourire d'aise.

— Oh! un violon? dit Razaël en prêtant l'oreille, mon père en vendait.

— Vous étiez dans le commerce aussi? très bien, déclara le père.

Et l'on s'entendit aussitôt sur les prix.

Là-dessus, même avant de visiter les chambres, il fallut que le professeur, puisqu'il devait y être expert, apprécier le violon. Madame Charlemagne n'en voulait démordre. Et elle finit par pousser la porte à moulures d'or. La fille et

l'instrument apparaissent ensemble, tous deux figés. Juliette Charlemagne restait l'archet levé, le visage rose, les cheveux rejetés en arrière, avec deux touffes de frissons d'or cachant les oreilles.

— Mademoiselle, je suis confus de cette intrusion, disait Razaël.

Il faisait toutes les coquetteries possibles pour plaire à ses hôtes. Il louangea le violon, son bois, ses sons, jusqu'à son veinage, la vue qu'offraient les baies vitrées du salon, la clarté des tentures, l'exceptionnelle situation de la villa bâtie en face des îles de Lérins. Mais plus encore que par tant de frais, il séduisait son monde insidieusement, grâce à ce pouvoir aimable et sûr que possède en soi, à son insu, l'homme célèbre. C'est une longue habitude d'adulation qui produit une grâce virile, l'art de ne se dérober qu'à demi au culte des gens; c'est la certitude des compliments qui en crée l'appel continu; c'est cette aménité supérieure de l'idole devant qui l'encens a trop fumé. Razaël avait beau affecter les manières d'un homme simple, il portait en lui ce caractère d'opulence morale qui charmait.

Le soir à table, Juliette Charlemagne, qui se trouvait à sa droite, sentait en lui quelque chose

d'impérieux, de dominateur qui lui fit penser que c'était un grand professeur de piano, quoique si modeste. Ils causèrent musique. Razaël l'examinait furtivement avec cette religion que les grands passionnés professent pour une jeune fille. Il ne lui parlait qu'avec des termes choisis, il n'avançait que des idées délicates et hésitantes, il adoucissait jusqu'au son de sa voix; et il observait avec un respect attendri d'homme de quarante ans, la fleur de sa joue.

Il voulut apprendre d'elle si, d'aventure, elle ne préférait pas un musicien à un autre. Là-dessus toute la délirante jeunesse qui tenait cette jolie fille dans une sorte de griserie perpétuelle, qui tirait de ses yeux étonnés une constante étincelle, éclata. Si elle avait un musicien préféré? Pouvait on poser pareille question? Il fallait ignorer qu'un seul musicien existait au monde, et que ce musicien était Massenet.

— Enfin, monsieur, est-ce que vous n'avez jamais entendu *Manon*?

Et les deux mains jointes, son profil incertain tendu comme vers une vision :

— Ah! que j'aurais voulu le connaître. Que je l'aurais aimé!

Puis aussitôt, d'un soprano fluet, vacillant de grisette, elle fredonna :

« *Adieu, notre petite table...* »

Mademoiselle Éléazar qui avait espéré qu'elle nommerait Razaël scrutait éperdument son frère, craignant qu'il n'eût éprouvé comme une injure. Mais loin de là. Ses prunelles souriaient donnant à son masque brutal une douceur irrésistible. Et se penchant un peu vers Juliette Charlemagne, il lui dit à mi-voix :

— Vous avez raison, ce fut un grand musicien, mais vous savez qu'il n'avait pas le visage d'Apollon.

Alors elle, sans même l'écouter :

— Vous l'avez vu, vous peut-être, monsieur ? Oui ? Oh ! que vous êtes heureux. Moi, je serais tombée, il me semble, en l'apercevant.

Il souriait toujours, curieux de ces enthousiasmes de femmes qu'il avait ainsi l'occasion d'étudier à propos d'un autre. C'était bien là le prestige dont elles s'enivrent. Pour une mélodie qui a caressé leurs nerfs, les voilà idolâtres. Que devient l'homme, dans l'affaire ? Et il s'applaudissait de n'apparaître à celle-ci que débarrassé de ce prestige étranger qui au moins ne reléguait plus dans des limbes honteuses son *Moi véritable*, car il avait bien trop de science des âmes féminines pour laisser inaperçu le goût que Juliette montrait dès ce premier

jour, dès ce premier dîner, pour le voyageur inconnu. Il sentait les fusées de son jeune rire, et les élans de son imagination sans cesse dirigés vers lui.

— Notre Juliette n'a pas l'existence bien gaie ici, monsieur, lui expliqua la mère Charlemagne. Nous n'avons pas de relation dans cette ville toute balnéaire. Un peu de société la ranime. Elle est si enfant pour ses vingt-deux ans!

Dans la soirée on fit un bridge. On était amis déjà. Razaël ne se possédait plus de joie. Aussitôt seul avec sa sœur il s'écria :

— Quels braves gens! Voilà enfin la simplicité que j'aime.

— La petite joue du violon comme une pantoufle, objecta Louise, dédaigneuse.

— Tant mieux, reprit Razaël, tant mieux ! C'est ce qu'il faut.

Les jours suivants, Juliette, plus en confiance avec son pensionnaire qu'elle ne l'eût été avec un prétendant éventuel, le tourmenta pour qu'il jouât du piano. Mais obstinément, Razaël refusait. Même pas cela ! Il avait peur de se laisser entraîner et que le dieu dont il s'était exorcisé temporairement, ne revînt à l'improviste, dès le premier contact avec les touches.

— Je suis assez bon professeur, s'excusait-il en feignant une profonde conviction, mais pour l'exécution, je laisse un peu à désirer.

Louise Éléazar n'était qu'à demi contente d'un tel jeu. Quand elle voyait ces bijoutiers enrichis saisir par le bras son grand homme pour l'emmener prendre le café sur la terrasse blanche à balustres qu'un géranium grimpant fleurissait de touffes roses, elle éprouvait la sensation d'un sacrilège. Ou bien si M. Charlemagne, qui volontiers critiquait le gouvernement, s'oubliait dans une discussion politique jusqu'à nommer Razaël son « cher ami », elle pinçait la bouche avec ce certain air persifleur de qui a un bœuf sur la langue et se gonfle de son secret en face des sots qui ne l'ont pas deviné. Quelquefois ces familiarités l'exaspéraient.

— Je finirai, disait-elle à l'artiste, par leur jeter au nez le nom de celui qu'ils ont devant eux et qu'ils osent traiter en égal.

Elle n'en aurait eu garde, trop soumise aux volontés de son frère pour mettre fin, contre le gré de Razaël, à une comédie qui n'offensait qu'elle-même, et dont l'intéressé, loin de s'offusquer, tirait chaque jour un plaisir nouveau. Les Charlemagne, visiblement, raffolaient de

lui, Juliette ne se gênait pas pour lui déclarer :

— J'adore les gens comme vous, monsieur Éléazar. Décidément il n'y a qu'avec les Parisiens que l'on ne s'ennuie pas.

Elle ne voulait plus le quitter. Il avait les plus grandes peines à s'esquiver seul le soir après le train de Paris, pour aller à la poste restante délivrer son courrier. Mais chose curieuse, lorsque à lire sous un réverbère ou au café ces lettres adressées au musicien, il était pour un quart d'heure ou deux redevenu Razaël, une hâte le prenait de retourner à la villa des Algues, à ce qu'il appelait « l'atmosphère de bonhomie ». Juliette l'attendait en grattant son violon dans le salon aux moulures d'or. Il le savait et pressait le pas.

Une fois près d'elle, sous le lustre, pendant que ces dames brodaient, il ne pouvait se retenir de lui donner quelques conseils.

— Vous laissez dans votre instrument la moitié de vos sonorités, n'ayez pas peur! faites-lui rendre gorge! Il a en lui tous les bruits de l'orage et de la tempête. Que cela sorte, bon sang! On voit bien que vous n'avez jamais souffert, petite fille!

Le soir qu'il lui fit cette sorte de reproche, elle le regarda fixement, étrangement, de ses

yeux bleus rieurs soudain durcis. Et le lendemain, se trouvant seule avec lui sur la terrasse :

— Moi? je n'ai pas souffert? vous dites que je n'ai pas souffert?

Elle était toute palpitante de son envie de confidence, et mortellement intimidée cependant au point de regarder en parlant les îles de Lérins, quand Razaël à sa droite se découpaient dans le fort du Suquet. Ainsi de sa tête tournée ne voyait-il encore que la joue en fleur et la rondeur délicate du menton.

— J'ai aimé un jeune homme, avoua-t-elle. Ce secret reçu, Razaël n'en eut que de l'embarras. Que fallait-il dire à Juliette pour l'encourager à continuer? La moindre question était de trop. Quelle curiosité cependant il avait de ce cœur virginal! Assez troublé il finit par murmurer maladroitement :

— Ah! comment s'appelait-il?

— Je ne sais pas; je ne l'ai jamais su.

Elle l'avait rencontré aux concerts du Casino, puis sur la Croizette. Elle l'avait revu à Nice. Il était pâle, élégant, distingué. Il la regardait beaucoup. Juliette ne rêvait qu'à lui. Les jours se passaient dans l'espoir de le retrouver ici ou là. Pendant trois mois ce grand amour avait

duré. Un soir il lui était apparu auprès d'une autre femme.

— Je ne me suis jamais consolée, reprit-elle, pendant que ses yeux charmants se remplissaient de pleurs. Pourtant je n'ai dit mon chagrin à personne. Maman elle-même a ignoré tout. Il n'y a que vous, monsieur Éléazar...

Razaël se sentit au cerveau un léger nuage. Devant ses yeux, sur le guéridon de thé, posait la main de Juliette à demi fermée comme un nid, et dont le vent matinal rougissait les phalanges. Sans plus réfléchir il prit cette main si ingénue et la baissa en disant :

— Pauvre petite fille!

C'e fut vers ces jours-là que Louise Éléazar parla de continuer le voyage qu'on devait pousser jusqu'au Marœ. Razaël s'emporta; ils ne pouvaient partir ainsi, non point qu'il s'amusât follement à Cannes; il se défendait même assez bizarrement de s'y plaire, mais on devait donner en janvier le *Printemps de Mozart* au théâtre de Monte-Carlo. Il se promettait un plaisir puéril d'assister incognito à la première représentation. La vie était trop chiche d'inédit, pour qu'on perdit une telle occasion de sensations neuves.

\*\*\*

Lorsqu'en janvier l'on commença de coller sur les murs les affiches du *Printemps de Mozart*, il questionna Juliette :

— Vous aimez la musique de Razaël?

Elle prit un air expert :

— Oh! il est très fort!

Et ce fut tout. Elle n'ajouta même pas, comme on faisait d'habitude, l'éternel : « Et sa sonate! » Preuve qu'elle n'en connaissait rien. Mais, là-dessus il imagina de l'emmener à Monte-Carlo le soir que l'on jouerait son opéra, et d'assister ainsi au travail de ses harmonies si complexes sur la rudimentaire sensibilité musicale de Juliette.<sup>1</sup> Il se flattait d'une victoire de son œuvre. Loin de s'opposer à ce petit voyage, le père et la mère Charlemagne, se montrèrent confus de tant de politesse. Même ils s'obstinaient à payer d'avance le prix du billet de Juliette. « Car, disait le bonhomme, on sait bien ce qu'est un professeur de piano! » Mademoiselle Eléazar dut intervenir.

— Nos parents ont gagné quelques rentes dans la lutherie, expliqua-t-elle, et vous

pouvez laisser à mon frère le plaisir de faire les frais de cette partie.

— Bon, se dit à part soi madame Charlemagne, ceci m'aide à comprendre le nécessaire de toilette monté en or, et les petits diamants des boutons de manchette que j'ai surpris dans sa chambre.

Et elle redoubla d'estime pour M. Jean.

Au dernier moment, Louise qui devait être de la fête accusa ses rhumatismes de ne la lui pas permettre. Elle resta. On vit donc la fine Juliette dans son tailleur fauve, partir bavarde et rieuse aux côtés du professeur dont la haute stature devait s'infléchir un peu en l'écoutant. Les deux femmes qui de la terrasse à balustres les suivaient sur la promenade courbe, se jetèrent un clin d'œil sans rien dire.

— Parlez-moi de vos élèves, demanda Juliette dans le train.

Il se sentait en verve ; loin d'être pris de court, il inventa mille histoires ; il les appelait de noms élégants, Paulette, Monique, Dorine.

— Vous devez me trouver sotte auprès d'elles, articulait Juliette d'un air chagrin.

— Non, c'est elles que je trouve sottes auprès de vous.

Le train passait sous des arches de roches

dont le pied rugueux trempait dans la mer. Elle paraissait un lac de satin bleu qu'un faible machinisme aurait légèrement agité. Déjà entre cette eau invraisemblable et la côte aux roches couleur de feu, on était au théâtre.

Razaël vivait dans une exaltation assez singulière. Rarement il avait connu des heures si heureuses. L'amitié que lui montrait cette fraîche Juliette, ce plaisir qu'elle prenait ostensiblement à sa présence, sa coquetterie donnaient de l'encens à l'être qui, en lui, n'en avait jamais eu, et auquel, à cette heure, il se réduisait, tout en escomptant pour l'heure qui venait, une passagère possession du dieu, avec le triomphe certain de son *Printemps de Mozart* offert à un public trié. Il retournait à la gloire avec avidité, mais qu'il savait de gré à Juliette d'ignorer cette gloire, et d'apaiser en lui l'homme frustré et jaloux! Lorsqu'il l'eut installée à ses côtés, aux fauteuils, avec des soins discrets et timides de vieil expert de l'amour que la confiance d'une jeune fille terrifie secrètement, il attendit, en rêvant, les premières vagues symphoniques de son ouverture dont on a dit que la *Sonate à la Reine* en était seulement la semence. Il songeait à ces années où il n'avait jamais aimé que dans le doute, sentant le baiser de

la femme passer comme au-dessus de lui, tendu en somme à ce génie qui n'était pas lui-même. En ce moment, il ne réalisait pas l'amour possible de Juliette, ou plus justement, il ne s'en permettait pas la pensée, jugulé par ce surcroit d'âge, de dix-huit années, qui pesait sur ses épaules. Les frais que faisait Juliette, son envie de plaire le contentaient. Mais quand l'harmonieuse introduction du *Printemps de Mozart* se déchaîna sous le plafond boursoufflé de dorures, et que cette orchestration qu'il avait, en un temps, portée en lui, roula de nouveau jusqu'à son âme, l'étonnant comme s'il ne la reconnaissait pas, il se mit à scruter Juliette, et le cœur lui battait. Allait-elle subir entièrement l'effet de ces combinaisons inouïes, de rythmes, d'instruments ? Il l'attendait, à telle page de l'ouverture vers laquelle convergeaient, après tous leurs méandres, les guirlandes musicales brodées sur un thème de Mozart. Et il vit ses yeux braqués sur le collier de perles d'une jeune femme à la nuque laiteuse, assise à l'autre rang.

Alors il se défendit d'être déçu : il ne voulut pas que son allégresse fût assombrie. Elle ne comprenait rien à sa musique ? Eh bien ! le beau malheur !

Pourtant, vers la fin du premier acte, au

moment où la soprano légère chante la ballade à cinq temps que l'on a considérée comme la plus victorieuse hardiesse moderne et la plus séduisante, il ne se retint pas de se pencher vers Juliette en lui demandant :

— Étes-vous contente?

— Oui, répliqua-t-elle, d'être auprès de vous.

Interdit, figé, doutant d'avoir compris, il dit en la dévorant du regard :

— Quoi?

Et elle se répéta, tranquillement, audacieusement, avec cette sorte d'inconscience des jeunes filles très gardées qui s'abandonnent à un sentiment comme on se lancerait dans un crime, les yeux bandés. Elle avait même un air de femme, de décision qui précisait irréfutablement son intention. Razaël, des deux, fut certes le plus troublé. Il balbutia :

— Vous êtes gentille.

Mais la tête lui tournait. Il crut sentir dans ses bras la fraîcheur de ce jeune corps. Et en même temps il était éperdu à penser que les parents Charlemagne lui avaient confié comme une pupille cette périlleuse petite fille, et que tous les voisins, à voir ces frôles épaules nues sous la mousseline rose et ces joues en fleur, le croyaient son père.

A l'entr'acte il aurait voulu s'enfuir, craignant d'être reconnu du chef d'orchestre. Mais Juliette que cette salle exaltait et grisait le tint. Avec l'assurance d'une fille riche qui aime un homme pauvre, elle lui demanda sans pudeur pourquoi il ne s'était jamais marié.

— C'est qu'autrefois, plaisanta-t-il, j'étais trop jeune, et qu'aujourd'hui je suis trop vieux.

Vieux, lui! Et elle eut un rire qui coula dans les veines du grand homme comme une fontaine de Jouvence. Au surplus il n'avait pas dû manquer d'occasions parmi toutes ces jeunes filles auxquelles il enseignait le piano, cette Dorine, cette Paulette.

Sans répondre il revint à sa pièce. N'aimait-elle pas cette musique de Razaël?

— Vous savez, répliqua-t-elle, quand on a entendu *Manon*!

Il souriait en la regardant : Elle était le matin. Elle était l'aurore. Sa vie avait tout le mystère du fleuve à sa source. Elle portait en elle non point le don qui est fini, mais la promesse, qui n'a pas de mesure. Dans le chaos de toutes les richesses où plus tard la maturité fait un choix, son âge avait respecté le désordre et elle respirait encore dans cette ignorance de soi-même, ombre plus enivrante que

la lumière. Razaël, qui n'avait pas encore connu de vraie jeune fille, se laissait fasciner justement par cette obscurité que déjà tourmentait l'Aube.

Jamais il n'avait à ce point abdiqué le dieu. Dans cette salle frémissante encore des harmonies sorties de lui-même, il goûtait le délice d'être aimé pour la première fois, et comme une réhabilitation.

Puis ce qu'il redoutait se passa. Le chef d'orchestre qui s'obstinait à braquer sur lui des yeux interrogateurs, se décida tout à coup, s'approcha.

— Mais... je ne me trompe pas, Maître...

Razaël, en lui serrant la main, lui imposa silence d'un signe, et s'écarta un peu de Juliette pour ordonner impérieusement :

— Que tout le monde ignore, n'est-ce pas?

Le chef d'orchestre effaré n'obtint même pas un compliment sur l'effort qu'il venait d'accomplir et qui aurait mérité du compositeur plus de reconnaissance. Mais pour l'artiste en ce moment la musique même disparaissait devant la révélation qui bouleversait son être. Au second acte, alors que visiblement le public était extasié, arraché à lui-même par la mélodie à trois harpes qui dessine l'entrevue du jeune

Mozart et de la Reine, la main timide et tendre de Juliette se glissa à son bras, s'y accrocha.

— Cet opéra, c'est gentil, évidemment, murmura-t-elle, mais je m'amusais plus dans le train tout à l'heure quand vous me racontiez vos leçons de piano.

Il sentit comme un grand miracle se faire en lui. Il existait enfin. Il connaissait la plénitude de la vie humaine sans qu'il y eût au plus intime de son cœur un visage chagriné dont l'amour affectait de se détourner hautainement. C'était ce visage souffrant qui se crispait naguère quand la princesse Blanche extasiée écoutait Razaël à l'orgue. Aujourd'hui le sourire amoureux de Juliette s'adressait enfin à cette triste figure, la dédommigeait de ses vingt années de mortifications.

— Ah! Juliette! prononça-t-il, tout tremblant, pourquoi n'ai-je pas dix ans de moins!

\* \* \*

Cet amour nouveau éclata dans son existence comme un orage. Contrariée, exaspérée par l'obstacle humiliant de son surcroît d'âge, sa passion se nourrissait de regret et de désir,

Il faisait des calculs tels que celui de comparer les mois où Juliette et lui étaient nés, pour découvrir qu'elle avait plus de vingt deux ans alors qu'il n'en avait pas encore tout à fait accompli quarante, ce qui soustrayait un chiffre de leur différence. Louise Éléazar le surprenait parfois mirant devant une glace, d'un air soucieux, sa forte carrure, ses joues rasées que déjà le temps balafrait de larges traits, sa chevelure drue où des poils gris se massaienr près des tempes, petits annonciateurs de l'armée ennemie.

— Mon garçon, lui dit-elle un jour brutalement, j'en ai assez de faire avec toi l'ignorante; tu aimes cette petite, avoue-le donc. Et comme c'est elle qui a commencé, tu as beau te jouer à toi-même la comédie des hésitations et des scrupules, ce qui paie ton tribut à ta conscience, tu l'épouseras, un jour ou l'autre.

— Non, Louise, dit Razaël, content d'être délivré par force de son secret, non, car il y a les parents.

— Bast ! Les parents finissent toujours par vouloir ce que veut une gamine telle que Juliette. Et ma foi, ton corps et ton cœur ont par leur santé si loin de l'âge que te prêterait ta figure (si du moins tes yeux de dix huit ans que tu as toujours gardés ne la démentaient pas) que

je vous trouverais assez assortis sur ce point elle et toi. Mais toi, le grand Razaël, tu lierais ta vie à cette petite fille qui ne comprendra pas la dixième partie de toi-même? Quel danger! Quelle aberration! Quand tu auras écrit une partition et que tu étreindras une créature indifférente à ton œuvre, qui ne saura passer ni par tes transes, ni par tes enthousiasmes, tes bras ne demanderont qu'à s'ouvrir pour laisser échapper cette statue insensible.

— Tu ne me connais pas, répliqua l'artiste. Ce que je réclame d'une femme, est-ce un applaudissement pour ma vanité? Elles m'en ont saturé, et j'ai trop souffert. Non, non, une chaude tendresse qui m'enveloppe tout entier, voilà ce qui m'a manqué, voilà ce que Juliette me donnerait, et ce serait le bonheur!



Louise Éléazar, en prévoyant l'acquiescement facile du père Charlemagne, ne s'était pas trompée. Ce bijoutier se montrait aussi engoué du professeur que sa fille. Et un jour, en honnête et brave homme qui prévient les réticences d'un amoureux peu fortuné, il la

lui offrit en mariage, tout en causant, sur la Croizette.

Razaël en pleurait. Tant de confiance, de simplicité l'anéantissait. Seulement lorsque le papa Charlemagne parla de la dot de Juliette, il l'arrêta net. Il n'en voulait pas, ses leçons lui rapportaient gros. Il y avait aussi la fortune de ses parents. Il n'avait nul besoin de l'argent de Juliette. Pas un sou. Ce trait parut admirable à la famille. Il mit le comble à l'estime qu'on professait déjà pour Jean Éléazar. Il acheva de gagner madame Charlemagne qui avait désapprouvé jusque-là ce mariage mal assorti.

Le bonheur de Razaël confinait à la folie. Durant des heures, il ne se lassait pas de regarder Juliette. Le reflet des mèches blondes sur son oreille d'enfant, le rire qui dormait dans le bleu de ses yeux, la fleur de sa joue, tout cela était à lui! Et quand il songeait qu'elle l'aimait en ignorant sa célébrité et son génie, devant un tel désintéressement, il avait des accents de gratitude, de religion que ne s'expliquait pas la fiancée amoureuse.

N'y tenant plus, un soir, dans le salon qui s'ouvrait en face des îles violettes, il se mit au piano. Il étouffait d'harmonies inexprimées

depuis si longtemps. Il joua son amour, la forme de Juliette, le désir sacré qu'il avait d'elle. De nouveau la fraîcheur de Mozart, absente dans sa sonate, renaissait avec une saveur inconnue. Juliette, interdite, s'approcha du piano. Si puérile qu'elle fût, elle était prise et roulée dans ce torrent de sensations célestes.

— C'est trop beau, c'est trop beau! prononça-t-elle.

L'artiste, les yeux luisants de plaisir, se repaissait inconsciemment de cette délectation supérieure qu'elle manifestait par tout son être frémissant.

— C'est de Razaël, dit-il.

— Oh! cela c'est beau!

— C'est peut-être en effet ce qu'il a fait de mieux.

Et le musicien souriait en dedans, souriait à ce qu'il venait de jeter dans l'univers, de neuf et de vivant et que, machinalement, sa mémoire enregistrait déjà en vue de l'immortalité. Juliette l'entendit en fredonner la phrase principale dont, en même temps, son pouce balancé décrivait dans l'air le dessin. Puis, soudain, devant cet air émerveillé qu'avaient les yeux béants, les narines et les lèvres palpitanteres de Juliette, il eut violemment la ten-

tation de crier : « c'est moi Razaël ! » Il souhaita d'être admiré dans son art par cette petite adoratrice et de posséder jusqu'à la dernière parcelle de cette âme enthousiaste. L'avenir était sur ses lèvres. Mais par raison il domina cette envie. Ne valait-il pas mieux conserver toute pure l'affection vouée au pauvre professeur de musique, bien autrement puissante et substantielle que l'idolâtrie d'un talent.

Mademoiselle Éléazar objectait.

— Il serait temps de l'avertir. Tu la trompes, cette petite. Tu as abusé de la confiance magnifique de ces gens-là, et le soir de tes noces tu emmèneras, abandonnée corps et âme à un personnage feint, une enfant dont tout l'amour a été un acte de foi envers toi !

— Quelle erreur ! J'agis au contraire par raffinement de sincérité, et elle m'épousera mieux ainsi, car le personnage feint c'est celui que les autres ont eu, c'est Razaël.

Il n'en démordit pas. Les bans furent publiés sous le seul nom de « Jean Éléazar, artiste musicien » et la comédie se continua jusqu'au mariage. Les amis du grand homme s'y prêterent. Les témoins venus de Paris étaient un membre de l'Institut et le plus célèbre chef d'orchestre des grands concerts, assez intimes

l'un et l'autre pour que Razaël pût les faire entrer dans son plan qui les amusa d'ailleurs follement. Cette expérience psychologique d'un des leurs, cette histoire de dédoublement de personnalité, ce transfert de la vanité du plan intellectuel au plan sensitif chez un homme trop adulé pour son génie, devait les ravir. Ils poussèrent même la conscience de leur rôle jusqu'à affecter, chez les Charlemagne, plus de jovialité qu'il n'en aurait fallu pour séduire d'anciens commerçants qui, bien que n'étant pas du monde, ne se trouvaient pas pour ce fait en situation de l'ignorer. Après le repas, le chef d'orchestre joua des airs d'opérette, et le membre de l'Institut se montra empressé près de madame Charlemagne que cette cour inattendue surprit plus qu'elle ne la charma.

Comme mademoiselle Éléazar l'avait dit, Razaël tremblant de passion et de bonheur emmena dans la nuit une petite épouse éperdue de confiance qui ne savait même pas dans quels bras elle se jetait. Chaque fois que le désir l'avait mordu de se montrer plus grand à elle, de lui révéler qu'elle aimait un dieu, — et c'était de plus en plus souvent maintenant, — il avait étranglé cet orgueil par celui d'avoir conquis sans ce moyen, à quarante ans, une

fille adorable. Ce soir il se serait loué de sa ténacité si l'enivrement de sentir sur sa poitrine sa jeune proie vaincue, lui eût laissé le don de réfléchir.

\* \* \*

Pendant deux semaines de séjour à Marseille ils promenèrent dans cette ville à l'âme levantine, la folle allégresse de leur amour. Le soir l'étincelant éclairage des cafés baignait dans son illumination tapageuse le passage du couple. Ils s'arrêtaient souvent au ruissellement de lumière d'une devanture, pour la volupté de se regarder et de se sourire. L'artiste se demandait comment le seul éclat de cette fragile créature aux vues d'oiseau, pouvait darder sur l'univers un tel rayon, que le ciel et la terre à cause du pli de sa bouche ou de sa paupière étaient transformés. Juliette allait pour lui plus loin que ces limites bleues de l'horizon méditerranéen, au delà desquelles notre œil imagine les eaux africaines et l'immensité exotique. Déjà, puisqu'elle remplissait le monde, elle lui rendait familière cette Mauritanie, dont à chaque voyage entrepris seul autrefois, sa

sensibilité de vieux Parisien routinier avait eu l'appréhension nerveuse.

Ce fut avec cette ivresse qu'ils s'embarquèrent. La dernière vision de France que garda Razaël fut le tailleur blanc et le voile de tulle de sa chérie sinuant parmi les barriques vineuses de la Joliette, pendant que derrière eux, entre la cathédrale grise toute gonflée de ses coupoles byzantines, et l'obélisque aérien portant sur la colline la Vierge d'or, s'étalait en nappe de toits d'un orangé sali, la cité universelle. Ils passèrent au bastingage le temps de franchir les eaux unies de la rade. A la première secousse profonde qui balança le bateau, l'idée d'un naufrage où il pourrait perdre son paradis, le troubla. — « Tout bonheur est court, après tout », pensa-t-il.

Et il emmena Juliette, en l'enlaçant, vers la salle à manger qui déjà était pleine.

Au moment où ils s'assirent à table, la jeune femme vit son mari très observé. Il y avait surtout dans un groupe d'hommes seuls, là-bas, des chuchotements. Juliette sentait des yeux dévorateurs s'ouvrir sur le couple qu'ils formaient, et cette curiosité singulière se communiquait visiblement de proche en proche. Les unes après les

autres, les paupières des convives se levaient : et c'était alors un regard persistant : puis le chuchotement courait toujours, dans un silence général. De son solide appétit, l'artiste mangeait sans rien remarquer, affirmant, rien que dans le jeu de sa mâchoire, sa force.

Tout à coup, un jeune homme, dans le groupe du bout de la table, se leva, coupa net les anémones rouges au poil noir qui garnissaient un vase, devant lui, en fit une poignée qu'à deux mains, en avançant de quelques pas, il jeta sur la serviette du compositeur.

— A Razaël! cria-t-il.

Tout le monde se leva : une femme imita le geste de ce jeune admirateur du Maître, et lança des rosés. Un léger tangage qui vous dérobait perfidement l'équilibre, forçait les gens de s'agripper aux fauteuils, mais ils ne cessaient pas de répéter dans un murmure adorateur :

— Razaël! Razaël!

Lui riait largement de toute sa figure puissante : ses yeux, à l'éclat tendre, se bridaient et se plissaient de plaisir. Il retrouvait après une longue absence un ami ancien, secrètement cher : le public ; et le goût de l'adulation, en plein sevrage, flattait de nouveau son appétit

frustré. La stupéfaction de Juliette qui à ses côtés, béante d'abord, répétait maintenant : « Mais dis-leur donc que ce n'est pas toi, dis-leur qu'ils se trompent », raffinait encore son régal. C'était ainsi qu'il avait rêvé de lui dévoiler le dieu, dans une sorte d'apothéose dont la soif le tourmentait : paraître tout à coup à ses yeux revêtu de gloire, tenir plus qu'il n'avait promis à son printemps, jeter dans le brasier de son cœur la passion pour le génie après la passion pour l'homme, quelle plénitude, quel absolu presque divin dans le contentement ! Et il prolongeait exprès ces instants magnifiques.

Enfin il eut pitié de son insistance :

— Mais non, ma chérie, ils ne se trompent pas.

Les yeux de Juliette s'ouvrirent sur lui démesurément, et le terrifièrent par leur durcissement de souffrance. Quoi donc ? Elle ne jouissait pas de ce triomphe, elle n'avait pas un vertige, pas un enivrement à connaître sa grandeur soudaine, à se savoir l'épouse d'un génie ?

Razaël la vit pencher sur son assiette son profil mièvre à la joue enfantine. Elle semblait réfléchir éperdument. Sans doute elle se retrayait à elle-même son roman singulier. Elle se revoyait furetant, petite logeuse indiscreté,

dans la chambre du locataire, intriguée des nécessaires au cuir fauve, des flacons de cristal armés d'or, des brosses au dos d'argent. Puis elle se rappelait peut-être la mélodie délicieuse dont il avait dit : « C'est ce que Razaël a fait de mieux. » Mais alors ce n'était pas *lui*.

Elle en laissa échapper le cri, impérceptiblement.

— Alors, ce n'était pas *toi* ?

Elle sentait pour la première fois depuis leurs semaines d'amour, qu'il se désappliquait de son être à elle, pour se donner à ses admirateurs. Son mari fut soudain l'étranger dont on ignore tout, et il cessait de lui appartenir. En effet, Razaël ne s'apercevait même pas que son pauvre visage se décolorait, qu'elle défaillait presque. Il serrait des mains, reconnaissait des exécutants de ses concerts, tout le groupe d'instrumentistes, ici réuni, qui s'en allait à Alger pour une série de grands concerts.

— Nous donnerons d'abord votre sonate, Maître.

— Attention à l'adagio, mes enfants, le mouvement en est souvent mal indiqué.

Et la foule religieuse, recueillait, trop heureuse, trop flattée, les moindres mots de cette bouche divine.

Pendant que du manche de son couteau, sur la table, il indiquait les premières mesures de l'adagio à la déchirante harmonie, Juliette se leva doucement, s'agrippant aux lambris de la salle à manger pour gagner le pont. Tout d'abord, absorbé par ces regards pieux qui le dévoraient, repris et enivré par l'idolâtrie de ces gens du monde, de ces musiciens, il la laissa s'éclipser, mais inconsciemment, presque aussitôt, il eut le sens que cette présence chérie lui manquait. Il la chercha des yeux. Juliette s'engageait déjà dans le petit escalier ripoliné qui menait à l'air libre. Ce fut là qu'il la rejoignit.

— Laisse-moi, murmura-t-elle, il me semble que je ne te connais plus.

Le bateau avait l'air fixé au milieu de la chevauchée infinie des vagues glauques; la côte avait disparu. Un vent infernal, avec une sorte de méchanceté, vous soufflait et vous glaçait. L'immensité du ciel était devenue grise. Razaël abrita la chaise longue de Juliette dans un saillant des cabines, enveloppa la jeune femme de toutes leurs couvertures. Mais elle restait morose devant ces soins. Peu s'en fallait qu'elle ne l'appelât monsieur avec cérémonie et timidité.

— Vois-tu, expliqua-t-elle enfin, il y a maintenant toute une partie de toi-même que je n'ai pas épousée. Je n'ai jamais épousé Razaël. Pourquoi cette comédie!

Il essaya de lui faire comprendre son désir de soustraire aux entachements de la vanité, du snobisme et même de la puissance musicale son grand amour.

— N'as-tu pas eu toi-même ton<sup>r</sup> fol enthousiasme pour l'auteur de *Manon*? L'homme n'y était pour rien. Je ne voulais pas, moi, d'un tel amour qui ne m'aurait pas atteint dans ma vraie vie. Mais toi, Juliette, tu as aimé en moi le pauvre solitaire dont personne ne se souciait, tu m'as comblé de bonheur; aujourd'hui je mets par surérogation mon talent à tes pieds : ne sens-tu pas le don que je t'offre?

Là-dessus elle s'obstinait.

— J'ai tant aimé Jean Éléazar, que je ne peux plus aimer celui qui se substitue à l'être de mon choix. Pourquoi es-tu grand et célèbre? Que m'importe à moi?

Razaël assombri sentait la réalité se décolorer et se ternir comme ce champ sans limites du ciel et de la mer où l'on aurait cru le soleil éteint. Ainsi la frémissante jeunesse de Juliette était insensible à la révélation d'une telle gloire?

Elle apprenait, sans en défaillir de joie, que le front dont le sommeil s'appuyait chaque nuit sur sa poitrine avait porté *le Printemps de Mozart* et la Sonate immortelle! Rien dans sa chair ingénue ne tressaillait au souvenir de baisers qui étaient ceux d'un dieu?

— C'est vrai, finit il par prononcer avec aigreur, tu n'aimes pas ma musique.

Elle attira sa tête tout près d'elle.

— Quand même tu aurais écrit *Manon*, entends tu, et quand même tu aurais écrit *Werther*, je ne t'aurais jamais autant aimé que je n'ai aimé le pauvre professeur de piano que j'ai cru que tu étais.

\* \* \*

Ils voyagèrent pendant treize mois, allant à l'aventure, entre le Maroc et la Tunisie, s'improvisant une vie singulière, rompant avec toute habitude comme pour renaître en l'honneur de leur amour. Louise Éléazar en sa solitude se demandait s'ils reviendraient jamais, lorsque enfin ils écrivirent que la santé de Juliette s'altérant, les médecins de Tunis conseillaient le retour.

La vieille fille pensa qu'il s'agissait pour

sa jeune belle-sœur d'un espoir de maternité et ses tempes battirent d'orgueil à l'idée d'un fils de Razaël. Ce fut avec une fièvre touchante qu'elle commença de préparer la réception du couple nomade. L'ennui la rongeait, depuis cette longue année où, pour la première fois, son frère aimait loin d'elle, sans qu'elle pût profiter des miettes de son bonheur.

On aurait pu croire qu'elle redoutait moins qu'une autre femme l'espiègle Juliette à la cervelle d'oiseau. Mais c'était le contraire ; elle avait l'appréhension de ce tiers qui désormais dans la salle d'orgue s'installeraient, s'interposeraient entre le grand homme et sa confidente et se ferait préférer pour des raisons qui la rendaient plus étrangère à la vieille sœur qu'une femme moins choyée, mais plus initiée à ce qui composait la véritable existence des deux Éléazar. L'excellente Louise méprisait la médiocrité du sens artistique chez Juliette, voilà la vérité. Et elle eût été moins jalouse d'une dilettante. L'excessive passion de Razaël pour la petite Charlemagne, comme elle disait en son dédain, l'offusquait plus qu'elle ne l'attendrisait. Mais comme toutes ces impressions ne formaient dans le cœur de la vieille fille qu'un charivari inconscient, elle n'en arrangeait

pas moins à grands frais les appartements où allait régner la nouvelle idole.

Ce fut un matin d'avril qu'ils débarquèrent avec leurs malles dans le petit parc aux bourgeons verdissants. Louise Éléazar et Razaël dirent les banalités usuelles à qui se retrouve après une longue séparation. Puis ils se regardèrent longuement, ayant l'un et l'autre, aussi sincèrement que possible, leur âme au fond des yeux. Louise chercha le bonheur éperdu dans ceux de Razaël, mais elle ne put dire que :

— Comme tu parais fatigué de ce voyage!

Elle le trouvait vieilli et changé. Lui s'en aperçut, et parla aussitôt de la pénible traversée en ajoutant :

— C'est surtout cette pauvre Juliette qui **en a souffert**.

C'est vrai. Juliette était là, donnant des ordres au chauffeur pour les bagages. Louise l'embrassa, l'interrogeant sur sa santé; est-ce qu'il était bien question d'un bébé. Oui? Oui! Alors il y eut une explosion de joie, et mademoiselle Éléazar l'enlaça de nouveau, mais avec un tout autre sentiment cette fois, comme un être sacré.

— Il faut qu'elle aille immédiatement se reposer, la pauvre petite!

Razaël vit les deux femmes s'éloigner et monter ensemble. Alors il erra pensivement dans la maison, ouvrit la salle d'orgue. Le grand visage d'étain encadré de chêne, qui représentait pour l'artiste une physionomie vivante, apparut, accueillant. Pourtant ce ne fut pas vers l'orgue qu'il se dirigea. Son bureau l'attirait. Il prit le manuscrit de sa Sonate et relut l'adagio. Puis, en sourdine, au piano, essaya des harmonies qu'il avait crayonnées sur son calepin. La porte s'entre-bâilla, la silhouette grise de Louise Éléazar s'avança doucement. Elle se tint debout auprès du piano, souriant affectueusement à son grand homme revenu.

— Eh bien, tu es heureux, mon garçon ?

— Oui, très heureux, dit Razaël.

Et en effet, bien que sa réponse n'eût pas le feu d'une explosion de bonheur, une expression de contentement se réinstallait sur ses traits, dans ses yeux tranquillisés.

— Je crois que je vais travailler, ajouta-t-il. C'est en pleine Tripolitaine que j'ai eu l'idée d'une machine que j'appellerai la *Symphonie parisienne*. La nostalgie des lieux nous en donne une perception plus aiguisée, douloureuse. C'est en pleurant Paris, là-bas, que j'en ai vraiment

entendu les grands bruissements, la chanson multiple. Tiens, j'ai ici une coulée des sons du boulevard qui étonnera bien des gens.

La fine mouche qu'était Louise posa une question bénigne :

— Qu'en dit Juliette?

— Juliette? reprit le mari avec un sourire de satiéte plus que de fatuité, Juliette ne dit qu'une chose : « Embrasse moi ». Voilà tout ce qu'elle sait.

— Elle t'aime tant! déclara la vieille fille croyant provoquer un peu d'abandon sentimental chez son frère.

Mais celui-ci, à cent lieues déjà de Juliette, tira du piano, en épiant la surprise de Louise, des arpèges bizarres et discordants, que soutenaient des basses unies.

— Écoute! disait-il, reconnais-tu les cornes d'autos et le gémissement des autobus?

\* \* \*

Razaël en effet se mit au travail comme un affamé se met à table, dévoré d'envies et de désirs. Louise et Juliette sortaient ensemble pour la layette. La vieille fille, s'attendrissant

à l'idée de ce petit bébé, dirigeait les achats, tandis que Juliette y apportait une sorte d'indifférence, laissait faire, semblait, au long des stations dans les magasins, n'y chercher que la possibilité d'un cadeau pour Jean. Après le désert, la ville lui paraissait agréable parce qu'on y pouvait contenter les fantaisies de Jean, son amour des bonbons rares, des confiseries singulières, des lingeries masculines de haut luxe. Elle aurait couru Paris tout le jour pour la joie de lui rapporter le soir un petit présent. Et quand il avait développé le paquet et dit les mots d'usage, elle répétait son éternel « Embrasse-moi » qui faisait rire mademoiselle Éléazar.

Souvent possédé par l'harmonisation colossale de sa symphonie, Razaël regardait distraintement le discret témoignage d'amour, et l'oubliait ensuite dans un coin de la salle d'orgue. Une fois même, triomphant de ce qu'il avait mis debout dans sa journée, ivre de ce tableau musical qu'il venait de peindre et savourant déjà l'admiration, la stupéfaction que déchaînerait cette page, tout au moins chez les grands initiés, il alla s'installer aux claviers, sans goûter seulement aux friandises que lui présentait Juliette.

— Tiens, écoute cela!

Elle écouta. Tout l'orgue était en jeu pour exprimer les diversités mélodiques de la nuit parisienne. Razaël avait accompli là un tour de force d'écriture; sa science avait fait un bond. L'amoureuse Juliette s'appliquait à comprendre, mais l'œuvre dépassait son cerveau léger. Bientôt son attention dévia, de ce tonnerre composé de mille douceurs, qui remplissait la salle, au visage adoré, que les réflecteurs mettaient en lumière avec sa chevelure africaine, son front génial, ses yeux magnétiques. Elle se rappelait leurs premiers jours d'union, et comment ce grand séducteur, par le seul charme de sa maturité élégante, l'avait anéantie dans une aveugle tendresse, pour toujours. Quel délire! Jamais deux êtres ne s'étaient tant aimés. Juliette défaillait rien que d'y songer aujourd'hui. Et elle revoyait cette tête puissante dans les coussins rouge sang de leur hôtel à Marseille. L'eneens sortait tout seul de son pauvre cœur consumé. Allait-il finir? allait-il finir? Elle n'entendait plus qu'un immense brouhaha. La symphonie trop large se meurtrissait aux murs trop étroits, et les sonorités se refoulaient, grondantes. Lui, le maître des éléments, se complaisait à cet orage. La petite épouse était si loin de lui!

— Pourquoi tant de bruit, se disait celle-ci, quand ses deux mains autour de mon cou suffiraient!

Il se redressa frémissant, alors que l'air vibrait encore sur la dominante. Il était transfiguré, ses yeux jouisseurs buvaient de la gloire. Le dieu renaissait magnifiquement et regardait autour de lui, avide de louange.

— Aimes-tu cela, Juliette?

— C'est joli, dit Juliette, en se glissant contre sa poitrine, mais... embrasse-moi.

La mâchoire de Razaël se crispa. Il prit dans ses paumes les fragiles épaules de Juliette, la contempla longuement, avec une sorte de commisération, puis après un baiser rapide la renvoya.

— Laisse-moi travailler...

Mais il retomba sur son bureau, l'échine ployée, avec la sensation d'un désert s'étendant autour de lui. Son chef-d'œuvre, cette page symbolique, venait de tomber dans le néant, sans écho, sans rejoaillissement possible. Quelle sécheresse! quelle aridité! Pas un de ces cris sincères qui naguère le caressaient si délicieusement lorsqu'il sentait une âme passionnée mise en branle par sa musique. Pas une de ces larmes qu'il se glorifiait de

tirer des yeux des femmes, rien que par certaines combinaisons harmoniques. Il souffrait comme un créateur qui a enfanté dans le vide. Mais au fond de sa nuit, deux grands yeux gris apparaissaient, tout seuls, comme deux fleurs coupées de leurs tiges, des yeux angoissés par l'admiration et l'idolâtrie; c'étaient ceux que la princesse Blanche fixait sur lui autrefois, quand il venait de lui jouer l'intermezzo de *René* ou l'adagio de sa Sonate.

Alors il songea que, lorsqu'on exécuterait pour la première fois la *Symphonie Parisienne*, aux Concerts Modernes, elle serait assurément présente. Et en connaisseur de soi-même, il faisait le décompte de toutes les singularités géniales de rythme, d'accidents, accumulées dans cette œuvre saisissante, dont il l'étonnerait pour forcer la femme trahie de frémir encore d'adoration en l'écoutant.

A partir de ce jour, il entreprit de recevoir davantage. Il réunissait maintenant aux fins de journée des amis, des musiciens connus, mais aussi et surtout des jeunes, et il leur expliquait la conception de sa symphonie avec une sorte de gourmandise des louanges, des adulations qui l'amenaient à de petites rouerries pour en obtenir.

— Tu délaisses bien Juliette, mon garçon, lui dit un jour mademoiselle Éléazar. Sa tendresse et son état réclameraient plus de soins.

Razaël eut une explosion d'orgueil meurtri.

— A-t-elle des soins pour mon métier, elle qui se plaint? S'inquiète-t-elle de ce que j'endure pour mettre au monde mon œuvre? Sais-tu qu'il est moins facile de faire une symphonie qu'un enfant? Son état, son état, eh bien, oui, son état est touchant, mais le mien? Est-ce qu'elle s'intéresse à mes insomnies, à mes doutes, à mes combats? Elle n'a seulement pas l'air de soupçonner que ce qui sort de moi en ce moment, ce sera une des plus grosses machines de la musique moderne, comme ma sonate, plus que ma sonate. Ça lui est égal. Pire. Elle aimerait mieux me voir tourner un piano mécanique ou vendre des doubles croches aux petites filles que créer une œuvre immortelle, parce que dans son égoïsme elle me mutile; elle est et reste Charlemagne jusqu'aux moelles et déteste tout ce qui me grandit, m'élevant ainsi au-dessus d'elle, m'arrachant à elle.

— Mais tu l'as voulu, mon garçon, tu dois être satisfait, tu en avais assez d'être aimé pour ton génie, tu reprochais aux femmes de n'avoir jamais recherché en toi le pauvre diable

que tu aurais été sans le talent et tu accusais la Princesse d'être amoureuse de ta sonate. Eh bien! tu l'as tentée l'expérience de ton dédoublement. On a aimé le pauvre diable et tellement, qu'aujourd'hui, il est le seul; l'autre n'existe plus. C'est une gloire aussi ce résultat.

-- Ma vieille, dit Razaël, il faut avoir plus de bonhomie dans la vie. J'ai traversé une crise, oui, c'est vrai. Quand cette idée-là, qu'il ne séduit que par son talent, s'implante dans la tête d'un artiste, c'est un doute affreux, exaspérant. J'en ai plus d'une nuit trempé de larmes mon oreiller. Mais il a l'exagération des obsessions morbides. Au fond, la chaleur de ma tendresse pour les femmes que j'ai chéries était la même que celle qui animait mon art. La preuve en est que, lorsque je me suis senti envahi par le désir de Juliette, je lui ai improvisé, à Cannes, la plus amoureuse mélodie de toute mon œuvre. On n'est pas double, ma pauvre vieille, tu aurais dû me le faire comprendre, et c'était la Princesse qui avait raison.

-- Tu me disais : « Délivre-moi d'elle! »

-- Ah!... oui... des mots comme on en a dans toute extraordinaire passion... Mais vois-tu, Louise, cette femme-là était la plus divine oreille qui ait jamais écouté ma musique. Tout mon

public, celui qui me choie et m'adule et qui boit avec enivrement la liqueur que je lui verse, pourrait n'avoir jamais existé et je n'aurais pas pour cela produit en vain si la princesse Blanche m'avait été donnée pour vibrer à mon œuvre. Jamais je n'ai rencontré une pareille compréhension. Je la sentais si frémissante en m'entendant que c'était dans sa frêle personne nerveuse et infinie que je trouvais seulement la beauté de ce que j'avais écrit.

— Eh bien, mon garçon, ce qui est fait est fait. Je te conseille de penser un peu moins à la Princesse et de t'occuper plus de la femme qui d'ici quatre ou cinq mois t'aura donné un fils.

Razaël ne répondit rien. Il restait debout devant l'orgue, perdu dans sa réflexion silencieuse, et Louise l'entendait respirer lourdement, comme un dieu blessé.

\* \* \*

— Qui est cette dame ? avait demandé Juliette en découvrant un jour dans les papiers de son mari, la photographie d'un visage aux prunelles élargies, dont l'expression lui semblait belle mais obsédante.

— C'est la princesse de Vingré-Sansterre, une de nos amies, avait répondu Louise Éléazar.

Plus tard Juliette avait reconnu le même visage dans une autre photo minuscule, représentant un groupe et que portait un petit cadre rond sur le bureau de Razaël.

— Pourquoi ne vient-elle jamais?

Juliette avait posé cette question d'un air naïf, et personne n'aurait pu se douter de l'instinctive et douloureuse inquiétude qui s'éveillait en elle à cet instant. Elle même n'avait pas la notion de ce qu'elle éprouvait. Il arrive que les natures peu réfléchies, et mal habituées à faire jouer leur raison, soient plus sensibles que d'autres aux éléments secrets d'une réalité quelconque et qu'elles parviennent à la connaissance de ce qu'on leur cache par des moyens qui ne sont pas les procédés ordinaires du cerveau. Aucune déduction n'aurait valu pour Juliette l'extraordinaire émotion qu'elle avait ressentie à voir dans cette image les yeux dévorateurs et mélancoliques de la princesse Blanche. Même l'embarras de Louise Éléazar acculée à donner des explications, la rendaient moins soupçonneuse que le coup dont ces yeux l'avaient frappée.

Alors, observant que cette amie paraissait

oublié et même qu'on en faisait mystère, elle entreprit avec des ruses le siège de l'impénétrabilité de Razaël à ce sujet. C'étaient, de temps en temps, des « Quand la princesse de Vingré-Sansterre venait ici... » — « Ne trouves-tu pas que telle femme ressemble à la princesse de Vingré-Sansterre ? » Une fois même en le contemplant avec insistance, elle lui dit : « Si je mourais à la naissance de bébé, tu n'aurais pas de photo de moi à conserver comme tu gardes celle de la Princesse. »

Razaël haussa les épaules. Mais ces mots qui étaient la plainte d'un instinct incoercible avaient pour lui un ragoût étrange. Il en souffrait, comme tout homme que deux femmes se disputent, mais c'étaient des appels constants et délicieux pour lui, à celle dont le regret le rongeait chaque jour davantage.

— Après tout, dit-il un jour à Louise, pourquoi n'inviterais-tu pas la Princesse à un thé ?

Elle le regarda, indignée.

— Tu n'y penses pas ! Et Juliette ?

— Quoi ? Ce qui est passé n'est plus. Mais je n'ai pas perdu toute amitié pour cette femme incomparable.

— Crois-tu, mon garçon, qu'auprès de Juliette languissante et éteinte par son état, j'aurai l'au-

dace d'attirer ici une créature que tu as aimée et qui rayonnerait aux côtés d'une pauvre enfant dont tu n'as même pas l'air de soupçonner l'admiration et le culte. Fais donc comme si la Princesse était morte. Ta vie est en Juliette désormais.

Il se serait mis à genoux pour qu'on lui permit d'apercevoir un seul moment ce regard admirateur que la Princesse levait naguère sur lui, les paupières battantes, lorsqu'elle venait d'entendre une phrase musicale nouveau-née qui la transportait de plaisir. La sensation d'orgueil était alors si forte chez Razaël que son être lui paraissait n'avoir pas plus de limites que l'univers. Voilà ce qu'il avait perdu avec cette tendre femme, le mélange capiteux, magique, divinisant, de la louange et de l'amour. Voilà ce qu'on lui refusait. Alors son esprit travailla pour arriver en secret à ce que lui défendait cette « puritaine de Louise ». Et il imagina de retourner dans certains salons où il avait une chance sur dix de rencontrer la princesse Blanche, en donnant à cet événement inappréiable les apparences d'un jeu du hasard. Mais celui-ci qui n'aime pas être foreé intervint pour frustrer de ce qu'il espérait l'adversaire trop adroit. Ce fut après quatre

ou cinq déceptions successives que Razaël n'en pouvant plus, affamé d'adulations, souffrant de porter seul sa symphonie, las de rayonner toujours sans le reflet, c'est-à-dire sans le secours de l'être élu qui vous renvoie votre rayon décuplé, s'en alla un soir sonner chez la Princesse. Comme une neige épaisse tombait, il savait que sa santé délicate lui aurait interdit de sortir et qu'il la trouverait. En effet elle était chez elle. Mais il tremblait qu'elle ne le reçût pas. Or, elle le reçut, non pas qu'elle manquât à concevoir que son agrément à cette visite était indigne d'elle, mais parce qu'elle n'avait pas assez de force pour s'y refuser. Quand elle ouvrit la porte de son petit salon et qu'elle vit le dieu devant elle qui, s'humiliant, semblait subir une métamorphose, se présenter sous une forme commune ainsi que ceux de la mythologie qui prenaient des apparences mortelles pour approcher des créatures aimées, tout souvenir de la trahison s'abolit en elle. Ses grands yeux gris, faibles et tristes se mirent à sourire, et il y eut entre les anciens amants un long silence. Les regrets qui sortaient de leurs deux âmes, aussi cruels ici que là, faisaient en s'unissant une sorte de baiser pathétique. Ce fut Razaël qui parla le premier, et cet homme aux deux mains vides,

qu'on ne voyait chargé d'aucun présent, murmura :

— Je vous apporte une symphonie que j'ai faite.

Ainsi c'était l'artiste seul qui revenait. Cette condition atténuaient les scrupules qui le rava-geaient, et elle était encore assez magnifique pour satisfaire l'amoureuse de son génie. Il se forma là-dessus entre eux, une convention muette. Ils ne penseraient plus à ce qui avait été; ils ne parleraient pas non plus de Juliette. Lui serait le musicien, elle, la femme qui écoute et comprend.

Et d'une voix composée, comme des acteurs, ils conversèrent de l'œuvre nouvelle. Razaël expliquait son idée et les méthodes de sa composition. Puis instinctivement, soudain, il se leva, se mit au piano, et ses mains jouèrent comme d'elles-mêmes son tableau enivrant de la nuit parisienne, celui-là qu'il avait un jour si sottement étalé devant Juliette. La Princesse restait debout, à côté de lui, de sorte qu'il jouait la tête légèrement tournée et le profil levé vers elle.

D'abord il y avait la phrase qui ensorcelait, à la manière de Mozart, et la Princesse transfigurée déjà de délectation la recueillit.

la reçut, la sentit couler en elle jusqu'à ses pieds. Mais elle disparut, disséquée, éparpillée dans l'harmonisation. Alors on commençait à la désirer cette phrase, qui était comme la première danseuse, la figure symbolique d'un ballet, mais la troupe des harmonies qui lui faisaient cortège venaient danser à leur tour, et la figure ravissante se reposait au fond du piano. De temps en temps on croyait la reconnaître, esquissée par quelques notes incertaines. Enfin, tout à coup, elle reparaissait, toute seule sur la scène déserte. Et Razaël à ce moment regardait la Princesse, le cœur battant, indécis, anxieux de savoir si elle allait comprendre le sens de cette figure ineffable, et si cette divine femme qui l'aimait encore, il ne le sentait que trop, mesurerait vraiment l'immensité de sa conception.

Ils étaient là les yeux gris, grands comme une âme dont tant de nuits il avait vu le mirage, rêvant à eux, les recréant de même qu'on recrée les yeux d'une morte. Ils palpitaient d'admiration, d'angoisse. Ils formèrent enfin une larme de cristal qui s'arrêta une minute et tomba, les laissant plus vastes, plus passionnés. Enfin, une petite main enveloppante les voilà et la Princesse murmura :

— Jamais encore!

Razaël continuait. Le ballet des harmonies tourbillonnait de nouveau, et chacune avait pris un morceau du costume de la danseuse, cette phrase initiale à la Mozart qui dormait derrière le décor. Et puis en rapprochant ces parcelles de sa robe, les harmonies finirent par la reconstituer; et quand, pour la troisième fois, la phrase éblouissante reparut, la Princesse murmura :

— C'est Paris...

Alors le piano sembla plier sous le tonnerre de la joie du dieu, toute la cité nocturne respirait dans ce rythme énorme, depuis les entablements bleus de l'Opéra jusqu'aux rondeurs aériennes du Panthéon; et l'on croyait même discerner le clapotis de la Seine noire, fluant sous les poivrières de la Conciergerie, ou les façades doriques du Louvre.

Quand Razaël eut fini, de nouveau les anciens amants se retrouvèrent en face l'un de l'autre, mais transportés cette fois dans ce ciel spécial de la musique où la vie se déouple.

— Jamais encore on n'a fait rien de tel.

Razaël entendit cette voix chérie le magnifier comme autrefois. L'amour pouvait donc encore se transposer sur le plan du génie?

C'était cette adoration-là qu'il lui fallait, n'arrivant à sa vraie mesure qu'au moment où elle enlaçait, pareille à deux bras élargis, sa stature de créateur. A cette minute, il se réfléchissait complaisamment dans l'âme idolâtre, comme une rive portant de grands arbres dans l'eau servile d'un fleuve.

— Blanche, dit-il, si vous saviez comme je suis malheureux!

Les yeux gris s'ouvrirent démesurément, et toute la détresse humaine y passa.

— Et moi!... murmura seulement la femme trahie.

\* \* \*

Comme Razaël rentrait chez lui, exalté par les aveux déchirants qu'ils s'étaient arrachés l'un à l'autre après l'extase artistique, et pourtant stable et satisfait, en idole repue d'encens, il trouva la maison en désarroi, et Louise Élazar qui accourrait au-devant de lui au bas de l'escalier criant de toutes ses forces :

— Tu as un fils! tu as un fils! l'enfant vient de naître, il y a dix minutes.

Il s'arrêta, figé, mais sans secousse intérieure, trouvant seulement dans ce mot « tu as un

fils » une raison de prolonger la sorte d'ébriété d'orgueil dont il jouissait. Est-ce qu'un dieu n'a pas de descendance ? Les propos que lui avait tenus naguère un certain médecin disparaissaient devant l'émotion singulière qu'il éprouvait à se dire : j'ai un fils. Est-ce que ce petit enfant et sa symphonie, nés ensemble, n'auraient pas une grandeur commune ? Et il l'imagineait à seize ans, beau comme le jour. Mais mademoiselle Éléazar, voyant qu'il se précipitait vers l'étage, l'arrêta. Non, non, pas encore. Juliette était trop faible ; son cœur avait montré un instant de fatigue inquiétante. On avait dû la soutenir à force de piqûres.

Juliette ! il avait fallu cette phrase de Louise encore angoissée pour que le mari se représentât ce qui venait de se passer, ici même, et lui si loin. Pauvre petite Juliette ! Voilà qu'il ne lui en voulait plus. Même il interrogea Louise sur les détails de l'événement.

— Enfin elle est hors de danger ? Oui ?

Une heure plus tard, quand il entra dans la chambre, qu'il vit sur l'oreiller le visage fiévreux de sa femme, et que d'une voix altérée elle prononça son humble prière « Embrasse-moi », il s'attendrit, ses pleurs coulèrent. Il demeura près d'elle longtemps, dévorant de

baisers ses deux mains pâlies. Mais dès qu'il eut payé d'un peu de bonté le don qu'elle venait de lui faire, le souvenir de l'autre lui revint si violent qu'il ne pensa plus qu'à s'isoler pour s'en repaître. Qu'était Juliette pour son génie? un lent poison, un étouffoir, la stérilisation même. Dire qu'elle avait essayé de le rapetisser jusqu'à sa propre mesure! Il la garderait, certes, par munificence, et il la traînerait le long de sa vie, par compassion, mais la liberté de son cœur, après la terrible erreur de ce mariage, il ne pouvait pas ne la pas reprendre.

Et le lendemain, il retourna chez la Princesse.

— Il me semble, lui dit-elle, quand je vous vois entrer, que je suis encore au temps de notre bonheur et que rien ne s'est passé depuis trois ans.

— Rien n'est changé, murmura l'artiste.

Et il enveloppait sa frêle adoratrice d'un regard de remords, de désolation, de désespoir. Le désir de ce qu'il avait perdu par sa faute châtiait son orgueil, l'humiliait, l'accablait. Mais la Princesse reprit :

— Alors, pourquoi m'avez-vous abandonnée?

Connaissant trop le danger des mots, il ne répondit pas. Mais comme leurs habitudes de tendresse les ressaisissaient insidieusement

renaissaient comme pour une saison nouvelle, il rapprocha sa tête trop lourde de l'épaule délicate où elle se roulait naguère. Il savait vaincre, et non point par des discussions impuissantes. Et il y avait, au fond de son appararente confusion, l'assurance du dieu sur qui l'homme s'en remet inconsciemment du soin de ses conquêtes. Cependant la Princesse le repoussa.

— Non, plus cela désormais.

Elle songeait à cette petite épouse enfant dont elle avait un respect religieux.

— Jamais plus, dit-elle inflexible.

Alors Razaël retourna au piano, et lentement, dans le mouvement que lui seul savait, joua l'Adagio de sa sonate.

\* \* \*

Razaël rapporta un jour un hochet d'or.

— Tiens, dit-il à Juliette, on m'a donné cela pour amuser ton bébé.

— Qui ? interrogea-t-elle, l'instinct toujours en éveil.

— La princesse de Vingré, que j'ai rencontrée. Juliette l'avait deviné. Elle plongea ses

yeux de gemme ardente, ses yeux inquisiteurs dans ceux de son mari. Puis, fatiguée, elle se rejeta sur l'oreiller.

— Embrasse-moi!... implora-t-elle, ses lèvres tendues.

Elle se nourrissait d'inquiétudes imprécises, d'une peur latente. Elle aurait voulu que Jean ne la quittât jamais; et quand il s'asseyait au chevet de son lit, elle le sentait à cent lieues de là. Elle était trop petite pour lui, ne pouvait parcourir qu'une partie exiguë des jardins de son âme, et redoutait l'obscurité, du reste sans savoir pourquoi.

Une autre fois il lui offrit du mimosa, le premier de la saison. Elle en respira les houppettes minuscules, l'odeur luxueuse et féminine, revit la villa des Algues, le salon aux moulures d'or, les îles violettes, et le mystérieux pensionnaire qui, dans le décor d'azur embaumé de ce même parfum qui est celui de la côte, jouait pour elle l'enivrante musique de son amour. Et elle fut si troublée que, comptant se lever ce jour-là, elle dut remettre cet essai à plus tard.

Mais, comme elle attachait un sens saisissant au don de ces fleurs, croyant y voir un renouveau de passion, elle ne s'en séparait pas, les

caressait, les embrassait, remerciait Dieu avec des larmes, pour la résurrection de son bonheur ou chantait *Manon*, à mi-voix, de son soprano de grisette.

Des heures entières, les yeux fixés sur la porte, elle attendait l'entrée de son mari. Un jour elle entendit l'orgue et prêta l'oreille avec satisfaction, non point qu'elle recherchât cette musique dont elle était jalouse au contraire, mais parce que ce bruit hostile la raffermissait dans le sentiment que Jean était là, entouré de ces murs chéris de leur maison qu'elle n'aurait jamais voulu le voir franchir. Cependant, la mélodie qui s'élevait d'en bas lui produisit bientôt une extraordinaire impression de contentement, de bien-être, d'anesthésie, et toute son attention légère et éparsse se rassembla pour en suivre la longue fumée capiteuse. Elle le savait cet air. C'était celui que Jean lui avait joué à Cannes, comme d'un autre, et qu'ensuite, redevenu Razaël, il avait avoué lui avoir improvisé par amour, tâchant de lui expliquer ainsi que son art n'était pas absent de sa passion et de réclamer par ce détours un peu de l'admiration qu'elle osait refuser. Combien de fois, en Algérie, sur d'infâmes pianos d'hôtels, avait-il consenti à lui jouer ce qu'elle appelait :

« Mon air » et qui était comme une traduction, dans une langue céleste, de leurs mots amoureux épuisés !

Voici que Juliette extasiée réentendait pour la première fois depuis de longs mois ce cantique. Elle s'enfonça haletante au creux de l'oreiller, buvant de l'ivresse avec cette sorte de romance naïve où les recherches modernes se bornaient à quelques surprises dans le rythme. C'était comme un embrasement de tout son être par l'ingrat. Pour mieux entendre elle fit asseoir la garde, les allées et venues de cette blouse blanche troublant ses délices. Elle aurait voulu que ces instants durassent toujours, et pourtant elle appelait avec passion les dernières mesures, les préférées, plus douces que des baisers. Elles vinrent. Juliette ferma les yeux.

— Allez me chercher mon mari qui est à la salle d'orgue, supplia-t-elle. Dites-lui que j'ai besoin de lui parler, immédiatement.

Son pauvre cœur battait follement. Mais la garde revint presque aussitôt.

— Monsieur Razaël vous demande d'attendre madame, il est occupé... il y a là une visite.

— Qui ?

— Je ne sais pas... une dame.

— Voulez-vous, je vous prie, vous informer près des domestiques et me dire qui est là.

Quand la garde revint, elle prononça en entrant :

— C'est madame la princesse de Vingré-Sans-terre.

Juliette de nouveau ferma les yeux et sembla dormir. La garde en profita pour descendre à l'officier et surveiller un repas de madame. Elle demeura un quart d'heure absente. En remontant, elle s'arrêta figée devant le lit de Juliette; la jeune femme y était devenue toute blanche, et la garde se rappelait la menace du médecin :

— Attention à l'embolie!...



En face de Juliette morte, Razael eut un désespoir violent de père qui a perdu sa fille. C'était ainsi qu'il la voyait : la fille, la pauvre petite fille d'un père trop puissant qui ne l'avait pas assez soignée. « Car, disait-il à sa sœur Louise, en sanglotant, j'ai bien négligé son cœur exigeant. Mais elle n'a jamais su m'aimer et j'en avais de la rancune. C'est affreux ! Et cette

coïncidence pathétique : elle est morte pendant que Blanche écoutait son air préféré ! Peut-être l'a-t-elle entendu ainsi, une dernière fois. En tout cas, ce qui me console, c'est qu'elle s'est éteinte sans souffrances. »



# LE SONNET A LA VICTOIRE

*A Isabelle Kaiser.*

## I

Turc, le gros terre-neuve de M. Ménigant, receveur des finances, arriva tout en se dandinant d'un air paterne sur la place du Marché. Il semblait s'ennuyer dans cette petite sous-préfecture morne et somnolente, regretter une autre vie, un centre plus actif, des aventures. Son poil noir frisait. Sa queue dessinait un fier panache. Devant un tas de détritus il s'arrêta, flairant, comme par complaisance. Sous le geste de sa patte, un os surgit.

Au même instant débouchait là-bas, au coin du quai, un chien à la lourde toison blanche et feu, au museau pointu de musaraigne; c'était

Bismuth, le colly du docteur Folensfant. Chacun des deux chiens faisait nonchalamment, le matin, son tour de ville. C'était l'heure. Par malheur ils ne s'aimaient guère. Bismuth s'arrêta net, la patte gauche repliée sous le ventre; ses oreilles se dressèrent en petites cornes courtes qui le coiffaient coquetttement.

La rue qui sépare le quai de la place du Marché se trouve fort brève. Cependant les deux belligérants s'en fussent peut-être tenus à cette menaçante contemplation, si Toby, le petit fox de la famille Pétinet, animal bruyant et rageur, coutumier de brouiller les cartes et d'allures toujours épileptiques, n'était alors accouru à grands fracas, par la rue de l'Eglise, jappant et bondissant comme une bête mécanique. La famille Pétinet à qui appartenait ce petit animal nerveux au museau démesurément fin, c'était « les personnes de la Poste ». Monsieur, Madame et Mademoiselle la composaient. Toby n'y était pas traité en étranger. Beaucoup le comptaient implicitement aussi parmi les « personnes de la Poste ». Ses maîtres attendris avaient accoutumé de dire qu'il ne lui manquait que la parole. Celle qu'il tenait du génie de sa race était pourtant suffisante au gré des voisins. Ses jappements avaient la vertu d'une

sonnerie militaire. En les entendant, Bismuth, le colly du docteur Folenfant, franchit d'un bond la petite rue du Canal et fonça sur le majestueux terre-neuve qui posait la patte sur la rondeur de son os en poussant de sourds grognements, précurseurs de l'orage.

Ceci se passait devant la vitrine de M. Bastien, le pharmacien de première classe, dont le bull-dog Dick, au poitrail puissant et aux pattes torses, possédait de nombreux talents. Il restait debout sur son derrière le temps que vous auriez voulu, savait fermer une porte, compter les morceaux de sucre, faisait au besoin quelques tours de valse. Mais s'il se prêtait à ces singeries pour charmer les loisirs des hommes, devant ses pareils il redevenait le gaillard à la gueule bien armée, mauvais coucheur, qui cherchait des affaires à plus gros que lui, et toujours les crocs en avant. A ce moment il dormait dans le laboratoire où une certaine odeur de julep favorisait ses rêves, quand le concert bien significatif que ses congénères donnaient sur la Place l'éveilla. Son passage par le carreau brisé d'une fenêtre fit choir le bocal des sangsues, que l'élève avait posé sur le rebord. Ces bêtes de marais se dispersèrent lentement dans les ténèbres de la pièce alchimique. Made-

moiselle Philomène, la mercière voisine, devait en retrouver une, trois jours plus tard, qui cherchait à faire ventouse sur la boîte de coton à broder. Mais Dick n'eut cure de l'accident; tournant par la cour intérieure, il fut bientôt sur la place où Ture, Bismuth et Toby ne faisaient plus qu'une masse hurlante, se débattant dans la poussière. Il se jeta parmi la mêlée et mordit où il put.

Au même instant, un bel épagneul sauvé, à l'air fat, qui répondait au nom de Médor et défendait la maison de M. le juge au tribunal Tournailon, s'approcha, descendant la Grand'rue dont il habitait le faîte. Il parut regretter le hasard qui l'aménait ici, n'étant véritablement brave qu'en face d'une perdrix abattue ou d'un lièvre au râble saignant. Madame Tournailon, qui n'avait pas d'enfant, l'avait amolli par sa tendresse, et l'habitude des salons lui avait fait perdre celle de la rue. Mais il est des circonstances qui obligent et des périls qu'on ne peut fuir. Médor poussa quelques jappements et s'élança.

La toison blanche et feu du colly, la toison noire du terre-neuve, le pelage gris-fer du bull-dog, la robe tachetée du fox, la fourrure dorée de l'épagneul roulaient tour à tour sur le sol, des flocons d'écume volaient, le sang giclait, un

seul grognement, sorti de cinq gorges enragées, retentissait par toute la ville; parfois des hurlements de douleur l'entrecoupaient.

M. Bastien, le premier, apparut sur le seuil de sa boutique. C'était un jeune homme petit et brun, aux yeux doux, à la moustache fine. A peine si, dans le grouillement de ces pelages emmêlés, ses yeux effrayés purent reconnaître son chien rond, potelé et pléthorique. Il le crut écrasé, courut querir un fouet et se mit à cingler la meute. Alors, au milieu de beaucoup de personnes qui accourraient par la rue du Canal, parut un homme maigre, au teint bilieux, dont les yeux jaunes étaient béants d'angoisse. Son air administratif et paperassier l'eût fait reconnaître. Il criait : « Toby! Toby! » C'était M. Pétinet, le receveur des postes.

— Arrêtez, dit-il au pharmacien. Arrêtez, ne frappez pas, vous les excitez!

Il n'en put dire davantage. Ses jambes s'entrechoquaient. Cependant l'enchevêtrement des cinq bêtes se faisait plus étroitement; on les aurait dites nouées les unes aux autres dans ce mouvement incessant. Par moment, le petit corps blanc et fin de Toby remontait à la surface, parfois c'était le bull-dog. La fureur croissait. Mademoiselle Philomène, qui, le ma-

tin, portait toujours un fin bonnet blanc, sortit de sa mercerie, ses lunettes à la main. Et, le visage convulsé par la terrcur, elle gémit :

— Ils vont se tuer tous!

Les fenêtres s'ouvraient. Les concierges du tribunal, là-bas, rue de l'Église, étaient sur le seuil de leur porte; de tous côtés partaient des coups de sifflet qui avaient la prétention d'arêter la bataille. M. Pétinet dit au pharmacien :

— Il faudrait un seau d'eau.

Un garçon boucher vint avec un bâton et dit :

— Faut taper dans le tas.

Mais le tremblant Pétinet lui arracha son arme en bégayant :

— Malheureux!

Il y avait bien là vingt-cinq personnes, hommes, femmes et enfants, quand un couple apparut au coin des Halles. C'étaient monsieur et madame Tournailon. Pour le juge, vous auriez cru voir M. Thiers avec ses lunettes. Madame commençait de l'obésité et, le docteur Folenant lui ayant conseillé la promenade à jeun le matin, le ménage partait chaque jour, à cette heure, pour les bords du canal qui étaient poétiques, bordés de peupliers dépouillés alors par l'hiver. Monsieur et madame Tournailon ne se doutaient de rien et arrivaient à petite allure.

Voici comment était faite la place du Marché : Elle formait un carré parfait, au centre duquel s'élevaient les Halles couvertes. Les principales boutiques de la ville s'ouvraient alentour, en des maisons vétustes au toit pointu. D'ici partait une rue qui conduisait au quai du Canal. De là, une autre menait à l'église, sur le chemin de laquelle s'érigéait le tribunal. Enfin, une troisième montait en pente douce vers la ville haute. C'était la Grand'rue. Vous vous demandez, sans doute, où se trouvait l'hôtel de la Sous-Préfecture ? Eh bien ! il était construit sur le quai, mais cela ne nous intéresse pas.

En voyant cet attroupement devant le seuil de la pharmacie, monsieur et madame Tournailion, loin de penser au sort critique de leur chien Médor, crurent à un accident, et le juge abordant le garçon boucher, sur lequel il fixa l'éclat de ses lunettes d'or, demanda :

— Jeune homme, que se passe-t-il ?

— C'est des chiens en train de s'étousser.

Au même instant, Médor émergeait de la masse. Il était presque roulé en boule, le sang lui partait d'une oreille et fusait en un jet minuscule à deux mètres plus loin. Mais il s'acharnait sur la croupe de Ture, dans la toison duquel ses crocs s'étaient engagés. Madame Tour-

naillon, avec l'aveugle intrépidité des femmes, ne dit pas un mot, ne poussa pas un cri, mais se précipita, le bras tendu, pour arracher Médor au péril. Le juge essaya de la retenir, mais il était gros et court, et l'embonpoint de madame Tournillon, joint à sa haute taille, assurait celle-ci sur ses assises. Une exclamation de frayeur sortit de la bouche des personnes présentes. Cependant, au moment de saisir l'épagneul, dans ce danger à cinq têtes que formaient les batailleurs, elle hésita. Le jeune M. Bastien lui dit :

— Madame! Quelle imprudence!

On ne sait comment M. Pétinet, sec et alerte, s'était procuré un seau : il avait puisé à la fontaine prochaine et revenait avec son fardeau. Ce seau d'eau était pesant pour une main accoutumée à compter des timbres-poste. Le receveur s'approchait, le corps penché dans le sens opposé au récipient. Sa voix saccadée disait :

— L'eau les surprend, les calme, ne les enrage pas. Vous allez voir, écartez-vous.

On fit un vaste cercle. Les grognements des cinq bêtes formaient un tonnerre et par-dessus tout éclataient les jappements aigus du petit Toby. Le bras de M. Pétinet décrivit une parabole, il y eut un voile d'eau dans l'espace qui

claqua sur le pavé en s'y brisant. Les chiens furent inondés et, plus furieux, fouettés par cette douche, ils fouillaient de leur museau excité la chair qu'ils trouvaient sous leurs dents.

Madame Tournailon détourna le visage. Elle pleurait sans rien dire; le sang de Médor giclait toujours.

Une corne d'auto retentit. On vit une voiture descendre à rapide allure la Grand'rue. C'était celle du docteur Folensfant.

— Halte! Halte! lui cria en gesticulant un homme blond à la tête ronde, qui se précipita au-devant des roues.

— Monsieur Target, ne vous laissez pas écraser pour sauver des chiens! supplia mademoiselle Philomène.

M. Louis Target était le notaire établi de l'autre côté des Halles. On voyait d'ici les panonceaux de sa grille. Il était musard, flâneur et avait suivi son petit clerc.

Le docteur Folensfant ralentit. Sa corne faisait tapage. Il avançait en souriant, serrant de près la direction, l'œil sur les chiens; la soixantaine l'avait déjà touché, et il avait une beauté douce et souriante de vieillard.

— Ne craignez rien, dit-il à tous, ne craignez rien.

Comme il arrivait, la meute se disloqua très naturellement : Ture, Dick, Bismuth, Toby, Médor se retrouvèrent sur leurs pattes, ruisseauts d'eau, de sang et d'écumé. Pendant que l'auto du médecin poursuivait sa course, les animaux se secouaient énergiquement, sans paraître se garder rançonne. Madame Tournaillon s'aperçut que Médor était passablement éprouvé. Il boitait de la patte gauche, un feston rouge découpait son oreille, sa queue pendait lamentablement. Elle dit assez aigrement au pharmacien dont elle soupçonnait le bull-dog :

— Vous devriez attacher votre chien, monsieur Bastien.

Mais Dick à ce moment rentrait à la pharmacie, son échine grasse à la peau tendue et mal protégée par un poil ras portait une plaie beauté; M. Bastien repartit :

— Et vous le vôtre, madame!

Target, le notaire, bon enfant et ami du genre humain, déclara en grattant sa tête ronde et rasée :

— Heureusement que Sultane n'est pas sortie!

La chienne sloughi de madame Target, Sultane, était une bête heraldique et charmante dont sa maîtresse prenait mille soins.

— C'est qu'elle n'est pas commode, Sultane, dit une dame élégante mais nu-tête, qui venait d'arriver avec sa fille.

Pétinet se retourna vers elles.

— Vous avez laissé le bureau? leur demanda-t-il impérieux.

— Papa, dit mademoiselle Pétinet, le petit télégraphiste nous avait dit que Toby allait être tué, que tous les chiens de la ville étaient acharnés contre lui.

— Ils y seraient encore, dit Pétinet, si je ne les avais séparés en leur jetant un seau d'eau.

Madame Pétinet était une belle blonde, grasse et coquette, qui regrettait Paris, sa patrie, disait-elle. La jeune fille faisait un stage au bureau de son père. Elle avait dix-huit ans. En l'apercevant, M. Bastien rentra dans sa pharmacie. Un regard curieux glissant entre le bocal de diascordium et la boule centrale remplie d'une liqueur vermeille qui garnissaient la vitrine, aurait pu le découvrir au comptoir, inclinant sur le Codex son profil de joli garçon à la moustache brune.

Madame Pétinet prit Toby dans ses bras. Le diable d'animal s'était arrangé pour ne pas recevoir une égratignure. Elle dit au notaire :

— Si monsieur Ménigant muselait son chien, ces choses-là n'arriveraient pas.

— Oh! Ménigant ne pense guère à museler  
Turc... Un homme toujours dans les nuages...

Mais ils se turent, car madame Ménigant, ménagère accomplie et renommée dans la ville, arrivait par la rue de l'Église. Elle venait aux provisions, escortée de sa cuisinière en coiffe bretonne. Les fenêtres s'étaient refermées, les concierges du tribunal avaient réintégré l'austère édifice, le garçon boucher regagné son étal. Bismuth trottait après l'auto de son maître sur le pont du canal. Madame Pétinet aurait aimé demeurer pour échanger deux mots avec madame Ménigant, mais le receveur des postes dit d'un ton sec :

— Eh bien! madame, et le service?

Tous trois s'acheminèrent vers le bureau. Toby avait aperçu un petit chat blanc et frénétiquement lui donnait la chasse.

## II

Élisabeth Target, la jeune femme du notaire, sortit de chez elle par la grille aux panonceaux et s'engagea sur la place, escortée de Sultane, bête blonde aux flancs harpés, à la tête fine, aux pattes de fuseau. Toutes deux allaient au pas, de la même allure lente et rythmée ; madame Target portait un long manteau de fourrure noire qui l'enveloppait toute, car on était aux jours très froids de février. Cependant, son beau col nu et blanc bravait la bise, et un très petit chapeau cachait à peine sa chevelure dorée. Pour abréger, elle pénétra dans les Halles désertes qu'elle coupa en diagonale.

Mademoiselle Philomène, la mercière qui demeurait à l'autre coin de la place, là où prend la Grand'rue, pressentit que la belle jeune femme venait chez elle et le dit à sa demoiselle de magasin.

— Pensez-vous! fit celle-ci, incrédule.

Cependant elle souleva la guipure du rideau de la boutique. Madame Target descendait les marches des Halles. La demoiselle de magasin dit :

— En voilà de jolis petits souliers!

Sultane franchissait le degré des Halles aux côtés de sa maîtresse, comme ces lévriers hautains et gourmés qu'on voit dans les tapisseries d'autrefois suivre les nobles dames.

Mademoiselle Philomène ne s'était pas trompée : une seconde plus tard, madame Target ouvrait la porte et, de cet air charmant et poli qui forçait tout le monde à l'aimer, demanda des gants longs de soie blanche.

Ce furent d'abord de nombreux salamalecs ; mademoiselle Philomène, qui était fort dévote et condamnait les modes nouvelles, ne cachait pourtant pas le culte qu'elle professait pour madame Target, dont beaucoup cependant blâmaient l'élegance. Elle s'informa de ses petits garçons, Patrice, âgé de onze ans, qui

était au grand collège de la Ferté, à six kilomètres de là, et Jojo, le beau bébé de trois ans frisé comme un petit saint Jean, à qui mademoiselle Philomène ne pouvait penser sans sourire. Et comme elle ouvrait la boîte des gants blanes, longs de manche et petits de main, la porte fut poussée à nouveau. On entendit une sonnerie de timbre, et le receveur des finances, M. Ménigant, parut sur le seuil. Mademoiselle Philomène s'affaira en voyant réunies chez elle les deux personnes les plus remarquables de la ville. En effet, M. Ménigant n'y était pas moins cité pour ses manières et son esprit que madame Target pour sa beauté. Il était grand et blond comme elle, portait un lorgnon et venait acheter un cordon de soie pour l'attacher.

Madame Target sourit et lui tendit sa main nue, puis le coude posant sur le comptoir, elle l'offrit aussitôt à mademoiselle Philomène, qui en mesura les doigts avec délicatesse. Ce beau bras nu ainsi plié, avec l'angle charnu du coude, le galbe du poignet, la main pendante, faisait penser au col d'un cygne qui vogue sur l'eau. M. Ménigant y pensa et dit aussitôt :

— Comment va Target?

— Il va bien, dit madame Target qui essayait

maintenant le gant à la soie bruissante : il s'occupe énormément à une petite auto en bois qu'il fabrique pour Jojo. Imaginez-vous que les roues, il les fait au tour, et comme elles se brisent de temps à autre, le ronflement du tour ne cesse pas de toute la journée accompagné des coups de talon de Louis qui à chaque accident trépigne d'impatience.

On savait que le notaire négligeait volontiers son étude pour son atelier de menuiserie, où il exécutait des merveilles, et ces propos ne surprirent en rien mademoiselle Philomène. Mais la boîte des gants faillit lui choir des mains quand le receveur des finances demanda :

— Est-ce que décidément il se porte à la députation?...

... Et que madame Target répondit :

— Mais oui : il sera candidat au mois d'avril, le candidat de la rue Porte-aux-Chats.

Madame Target poussa un petit soupir et ajouta :

— Je prends ceux-ci, mademoiselle Philomène.

Puis, comme elle ne laissait jamais passer l'occasion de ravir son monde :

— Ils sont jolis vos gants ; je n'avais pas si bien à Paris.

Mais à peine si la mercière, qui adorait de tels compliments, se rengorgea en entendant celui-ci. Elle pensait à ce gros garçon de Target, un enfant du pays, un fils de cultivateur qu'elle avait vu, il y a vingt-cinq ans, galopiner en sabots sur la place, et qui allait être député s'il obtenait les faveurs de la foule.

— Qu'est-ce que vous en dites? demanda à mi-voix M. Ménigant pendant que la mercière replaçait avec soin le lourd tiroir.

Madame Target répondit tristement :

— Je n'en dis rien.

Cependant la demoiselle de magasin faisait un petit paquet du cordon de soie. Chacun des deux clients prit son emplette. Ils sortirent ensemble; madame Target demanda :

— Me reconduisez-vous jusqu'à la maison?

— Avez-vous quelque chose à me dire? interrogea M. Ménigant.

— Mon Dieu... non, mais...

Véritablement on aurait cru qu'à cette minute la jeune femme allait prononcer des paroles définitives. Ses lèvres avaient un petit frémissement, son menton se relevait un peu pendant qu'elle tournait son regard de biais vers son compagnon. Cette fois, ils contournerent les Halles. Ménigant pensa : « A la

deuxième porto du marché, elle parlera. » Sultanov avait repris sa place près de sa maîtresse et la suivait en cadence. À la seconde porte des Halles, Ménigant se dit : « C'est quand nous aurons tourné l'angle du monument. » Ils le tournèrent. La rue de l'Église apparut, avec le porche gothique au bout, qui semblait la fermer. Madame Target gardait le silence. Ménigant savait que des mots qu'il ne pouvait deviner flottaient sur ses lèvres. Il se fixa le second angle des Halles pour les entendre ; mais on vit la grille ornée de panonceaux. On était arrivé. Madame Target, avec un peu de cérémonie, tendit la main au receveur des finances.

— Au revoir, monsieur Ménigant.

Ce fut tout.

### III

A la fin de février, il y eut de belles journées de soleil. Les violettes, les petites perce-neige et quelques primoyères fleurirent dans les pelouses, devant la maison du notaire. Madame Target les regardait avec mélancolie. Target ne quittait plus le comité de la rue Porte-aux-Chats. Son tour s'était tu. A l'étude, les petits élèves grattaient du papier sous les cartons verts des rayonnages. Jojo traînait sur le sable des allées la petite automobile de bois, don de son père. Parfois madame Target s'asseyait au piano et jouait du Chopin en sourdine. Puis elle remontait à sa chambre. Son mari la laissait encadrée des journaux de

Paris qu'il dévorait le soir au lit, depuis qu'il s'était lancé dans la politique. Elle en redressait les colonnes branlantes, d'un geste enveloppant de ses longues mains fines. Puis elle prenait un livre. Le plus souvent c'était : *Madame Bovary*. Ce jour-là elle l'ouvrit sur cette phrase :

« *Comme elle était triste, le dimanche, en entendant sonner les vêpres!* »

Une heure passa sans qu'elle levât la tête. Elle sursauta quand on frappa à sa porte. C'était le jeune valet de chambre venu pour annoncer que M. Ménigant était en bas, au salon. Elle se leva vivement, posa son livre, descendit alerte comme une jeune fille. Mais au milieu de l'escalier elle se ravisa et revint chercher le roman, qu'elle mit sous son bras.

— Il paraît que Target n'est pas ici, dit M. Ménigant en la saluant. J'étais venu pour le voir au sujet du verger attenant à votre petit parc et qui va, dit-on, être à vendre. Monsieur Bastien est un des héritiers. Target pourrait le pressentir.

— Mon mari est rue Porte-aux-Chats, dit la jeune femme.

— Bien entendu, et vous toute seule, ici. C'est gai!...

Madame Target reprit aussitôt :

— Je ne suis pas toute seule, j'ai mon petit garçon.

Ménigant continua :

— Target aurait mieux à faire que de s'associer à une bande d'énergumènes, d'autant que c'est pour rien, car il ne passera pas.

— Pourquoi ne passerait-il pas ? demanda madame Target.

Ménigant essuya le cristal de son lorgnon, sans répondre.

— Je ne vous dis pas que Louis soit un orateur, poursuivit la jeune femme, mais il a du bon sens. Peut-être pense-t-il un peu légèrement : il ne réfléchit pas assez : il se bute sans savoir pourquoi. Il aurait besoin de creuser ses idées davantage.

— Oh ! il n'a pas besoin de les creuser, dit méchamment le fonctionnaire.

Mais comme madame Target eut l'air fâché, il reprit :

— Tout cela n'empêche que vous n'ayez une vie terriblement triste.

— Quelle idée ! Voudriez-vous que je fusse comme ces femmes qui se replient sans cesse en elles-mêmes pour s'apitoyer sur leur sort ?... Ai-je à me plaindre ? A vingt ans, je n'espérais

pas tant. Non, non, à vingt ans, je n'avais pas un avenir brillant devant les yeux. Mon père, qui était agent de change, venait d'être ruiné, nous n'avions plus quatre sous, vous entendez, plus cela. Mon père trouva un petit emploi dans une banque, et moi, qui ne savais pas travailler, je cherchais une place de vendeuse dans un grand magasin. C'est alors que nous avons connu Louis, qui faisait son droit à Paris. Il venait de faire un gros héritage. On peut dire de Louis ce qu'on voudra, monsieur Ménigant, moi, je me souviens qu'il m'a demandée en mariage à une époque où tous les jeunes hommes qui auparavant me faisaient la cour m'avaient fuie. Une fille de vingt ans, abreuvée d'humiliations, à qui un homme vient dire qu'il l'aime et qu'il la prie de partager sa vie, est bien près de donner son cœur, cet homme fût-il...

Ménigant, les yeux froids sous le lorgnon, interrogeait la jeune femme.

— Fût-il... un peu différent d'elle-même.

— Oui, dit simplement Ménigant.

— Voyons, continua madame Target, ne suis-je pas heureuse? J'ai deux beaux petits enfants, un bon mari qui m'aime bien, une très suffisante fortune que j'emploie à ma guise.

Je n'ai ni souci d'avenir, ni inquiétudes de santé pour ceux que j'aime, ni...

Elle s'arrêta, soudain, troublée; le sourire de bravoure qu'elle montrait tout à l'heure avec ostentation s'était éteint, ses paupières battirent. Ménigant murmura :

— Je vous admire...

Et ses yeux, sous le lorgnon, brillaient plus que de coutume.

Madame Target avait repris son sourire d'énergie, et, la main sur le volume qu'elle avait posé près d'elle :

— J'ai là un petit breviaire qui me rend de grands services, bien souvent.

Elle ouvrit le livre et le feuilletant :

— Voyez comme il est fripé, je l'ai tant lu! J'y trouve une leçon de force, toujours.

— Ah! dit Ménigant, étonné, c'est *Madame Bovary*? Pauvre Bovary, si charmante, si digne de compassion! Je ne me suis jamais plongé dans ce livre sans me sentir légèrement amoureux de cette femme.

— Mes compliments, dit en riant madame Target, c'est une détraquée, et elle n'a pas deux sous de cœur. Elle avait pour mari le meilleur des hommes et il l'adorait. Elle l'a trompé parce qu'il portait dans sa poche un couteau de

paysan dont il coupait à table son pain, sur le pouce. Il l'aimait si véritablement qu'il en est mort. Et vous excusez cette fausse sentimentale à laquelle il fallait des rêveries au clair de lune, quand elle possédait auprès d'elle un cœur bon et simple, dont le seul défaut était de n'aller pas chercher midi à quatorze heures?

— Vous êtes dure, dit Ménigant.

— Pour madame Bovary?

— Pour vous-même.

Elle parut ne pas entendre et demanda :

— Voulez-vous le relire dans mon exemplaire?

— Si c'est un ordre, j'obéirai bien volontiers, dit Ménigant en tendant la main pour recevoir le livre.

Comme le salon était exposé au couchant, les derniers rayons du soleil rose de février entrèrent par les fenêtres et vinrent teinter la tapisserie blanche d'une lueur tendre et légère. Les meubles, de style anglais, étaient délicats, simples et gracieux et ils posaient leurs pieds effilés sur un tapis de couleur tourterelle. Tout était clair. Élisabeth Target avait aussi de grands yeux clairs où la lumière ne s'éteignait jamais. Elle demanda :

— Comment se porte madame Ménigant?

— Si bien, dit le Receveur des Finances, qu'elle a de nouveau entrepris le nettoyage de la maison. Ses deux servantes et elle, aidées d'une femme de service, opèrent dans chaque pièce un véritable déménagement, plumeau en main. C'est le grand branle-bas. Enfin ma femme a, sous ses gants de peau, des mains de cuisinière. Elle est heureuse.

Tous deux pensaient à une phrase que Louis Target avait dite un jour chez M. le juge Tournaillon :

« Madame Ménigant est la femme idéale... »

## IV

Quand madame Ménigant donna son dîner de mardi gras, il ne lui fut pas commode, loin s'en faut, de placer les convives. On était onze et son mari lui avait dit :

— Arrange-toi donc pour mettre ce brave Bastien aux côtés de la petite Lucile Pétinet, dont il est amoureux.

— Je n'y suis pas forcée, avait repris madame Ménigant. Je suis censée ignorer leurs histoires.

— Ah! puisque ça leur fera plaisir.

— Tournailon à ma gauche, et le docteur à ma droite.

— Mais non, mais non, et ce pauvre Pétinet ?

— Pétinet, mon cher, n'est qu'un petit fonctionnaire.

— C'est justement, dit Ménigant.

Il finit par obtenir qu'on donnerait au receveur des postes la place réservée au docteur Folenfant.

— Tu comprends, expliqua-t-il, Folenfant s'en fiche!

Voici donc comment furent disposés les invités : Ménigant avait à sa droite la grosse madame Tournailleur et à sa gauche la blonde madame Pétinet. Madame Ménigant était entre le juge et le receveur des postes. La petite Pétinet, toute tremblante de joie, se vit la voisine de son cher pharmacien, et madame Target fut heureuse de se trouver auprès du bon docteur Folenfant, qu'elle adorait.

Et M. Target en tout cela ?

Il lui restait une place entre Lucile Pétinct et le juge Tournailleur. On la lui désigna. Si c'était en apparence faire peu de cas de lui, c'était attester sa jeunesse, et il calcula qu'une fois député, une maîtresse de maison n'oserait plus le mettre à un bout de table, ce qui le rasséréna.

La plupart des convives eurent d'abord cet air constraint et soucieux de gens transportés soudain de leur officine ou de leur bureau à

une réunion mondaine où ils craignent de ne pas conserver tout le déorum nécessaire, de pécher contre quelque subtil usage. Une telle application n'embarrassait guère Élisabeth Target ni son voisin le docteur Folenfant.

C'était un grand diable d'homme qui gardait malgré ses soixante ans sonnés un air charmant qui enchantait les femmes. Lui-même les aimait quand elles étaient du genre de sa voisine. Malades, il les soignait avec une pitié tendre et paternelle qui lui donnait parfois des larmes quand il les voyait souffrir, bien que cet homme fût la gaîté même. Ce soir, il se réjouissait sans vergogne, par avance, d'un dîner parfait.

— Nous savons comment on mange ici, disait-il en clignant des yeux vers la maîtresse de maison.

En effet, on avait servi d'avance un pâté en croûte qui avait été pétri par les mains potelées de madamo Ménigant, et l'on sentait les relents d'une certaine sauce aux truffes dont elle avait le secret.

— Madame Ménigant, c'est la femme accomplie, dit Target à l'autre bout de la table.

Et tout en parlant il fixait sur madame Target un regard significatif d'homme supérieur et de juge. On n'ignorait pas que le

notaire reprochait à sa femme de cultiver trop la littérature et la musique.

— Des femmes accomplies... il y en a plus d'une ici, prononça tout bas le docteur Folenfant.

M. Pétinet déclara, doctoral :

— Son aiguille d'une main, une casserole de l'autre, la femme peut faire face à la vie.

— Eh bien! Pétinet, lança le docteur Folenfant, la manette du télégraphe, de quelle main en jouera-t-elle, alors?

— Ah! déclara l'homme bilieux, la femme fonctionnaire est une exception, fruit de notre époque troublée.

— Une délicieuse exception! fit le pharmacien galant, sans oser regarder sa voisine.

— Moi, dit madame Tournillon, dont le visage large et coloré gardait, durant la mastication, une gravité terrible, je n'aime pas les femmes savantes, incapables de faire cuire un rôti à point.

— Nous autres Parisiennes, reprit madame Pétinet, la cuisine ne nous intéresse guère.

Ménigant seul n'avait point dit son mot : il regardait madame Target, qui était le but dissimulé de toutes ces flèches, et dont, à aucun de ces traits, les beaux yeux clairs n'avaient cillé. Elle était divinement coiffée. Sa chevelure

d'or faisait une des lumières de la table : les ondes gonflées en dégageaient son front blanc, qui paraissait chargé de pensées un peu tristes. Mais, au regard de Ménigant, elle sourit.

— Croyez-vous donc, s'écria le docteur Folenfant, qu'une femme d'esprit, lettrée, formée par les sciences, éprise des arts et néanmoins experte à tenir sa maison, fidèle à la garder, habile à la remplir de charme, serait à négliger ?

Et comme, là-dessus, M. le juge Tournailleur partait en guerre contre le féminisme, Ménigant lança au vieux médecin un coup d'œil si reconnaissant que le docteur Folenfant dut boire un trait pour dissimuler leur entente secrète.

Folenfant savait infiniment de choses sur tous ceux qui étaient avec lui assis à cette table. Tous les convives étaient justiciables de ses soins et il pénétrait dans les familles à l'heure du désarroi de la maladie, quand on ne dissimule plus et que les âmes apparaissent à nu, comme les corps. Appelé sans cesse dans le ménage des Tournailleur, qui craignaient énormément, et à la moindre grippe, pour leurs jours, il tutoyait Louis Target le notaire, qu'il avait sauvé du croup à sept ans, dans la grosse ferme du père Target, aux portes de la ville. Et quand il l'avait vu, vingt ans après, ramener au pays

cette belle Élisabeth qui éblouissait les gamins et les paysans sur la place de l'Église, le dimanche, il lui avait tiré l'oreille en lui demandant :

— L'aimeras-tu bien au moins, cette jeunesse, gros misérable ?

— Sans doute que si je ne l'aimais pas, monsieur Folenfant, je ne l'aurais pas prise sans le sou, avait répondu Target.

Et cette phrase péremptoire, lancée victorieusement par le jeune notaire, comme un argument sans réplique, n'avait qu'à demi rassuré le médecin.

Il avait appris ensuite à connaître madame Target, l'ayant assistée à la naissance de ses deux petits garçons et en quelques maladies qu'elle fit en ce pays nouveau pour elle. Il connaissait aussi toute la bile que secrétait le foie de M. Pétinet, et il n'aurait tenu qu'à lui de connaître encore bien davantage la belle madame Pétinet qui était, à quarante-cinq ans, des plus coquettes. Mais il ne prisait des femmes que leur confiance et leur amitié discrète ; encore opérait-il un choix dans celles qui les lui offraient. Il n'avait pas encore obtenu les confidences de la jeune Lucile, mais celles que le pharmacien lui avait faites, jointes à ce qu'il avait deviné, suffisaient à l'éclairer sur cette

idylle bourgeoise, médiocre et fade, qui ne le passionnait pas. Bastien, en effet, aimait Lucile Pétinet, et Lucile paraissait le lui rendre. Mais la pharmacie que tenait le pharmacien avait été acquise à crédit, et il comptait pour la solder sur une dot que Lucile ne lui apporterait jamais.

Vous auriez dit sans doute : si Bastien est tellement épris, qu'il renonce à sa pharmacie et entreprenne n'importe quel métier pour épouser celle qu'il aime !

C'est bien aussi ce que pensait le docteur Folentant. Mais Bastien avait fait cinq ans d'études pour devenir pharmacien. Ne plus l'être lui eût valu en échange Lucile. Mais, soit que Lucile, elle, ne le valût pas, soit que son amour à lui manquât d'héroïsme, Bastien choisissait de garder encore sa pharmacie, tout en soupirant pour la demoiselle de la Poste.

Et le docteur Folentant, qui pesait en secret toutes ces âmes, prenait sa revanche en regardant son cher client, le receveur des finances qu'il soignait pour une affection du cœur. Cinq ans auparavant, lorsque Ménigant était arrivé dans la ville, le médecin s'était pris d'une subite amitié pour son esprit. Au bout de quelques mois, le découvrant plus mélancolique et

plus fin encore qu'il n'aurait cru, il s'attachait à lui définitivement, comme à un fils qu'il aurait longuement désiré. Madame Ménigant, femme heureuse et sereine possédant mille qualités ménagères qui l'appliquaient entièrement à sa maison, ne s'occupait guère de la santé de son mari. Ce fut la seule sollicitude du docteur Folenfant qui lui avait fait un jour ausculter le cœur de Ménigant de qui l'aspect l'inquiétait.

— Vous avez de l'insuffisance mitrale, cher ami, lui avait-il dit, ce ne sera rien.

— Ah! oui, de l'insuffisance, avait répété pensivement Ménigant.

Tous deux s'étaient regardés en souriant avec tristesse. Et, là-dessus ils avaient parlé ensemble de madame Target qui, le dimanche précédent, à l'église avait chanté le *Panis Angelicus* d'une voix si émouvante.

Cependant on passait le pâté découpé en tranches glacées qui, pour le veinage et la couleur, rappelait certains marbres d'Italie. On loua madame Ménigant qui répondit :

— J'ai toujours aimé la cuisine. Toute petite, j'adorais voir rôtir un poulet et j'inventais des sauces. Le plus beau souvenir de ma vie me vient d'un jour où mon père, qui était sous-préfet, recevait ces messieurs du conseil d'ar-

rondissement. Nous avions une excellente cuisinière qui ce jour-là même, à quatre heures de l'après-midi, se cassa la jambe en glissant sur une feuille de poireau; le valet de chambre, fort jeune, ne savait pas distinguer un turbot d'une merluche. Au surplus, il était occupé suffisamment à dresser la table. Ma mère perdait la tête. Je pris un tablier, descendis à la cuisine et le menu décidé fut scrupuleusement exécuté, jusqu'au chaud-froid de perdrix, jusqu'aux oranges sur canapé. Je ne parus à table qu'au dessert. On raconta tout. On me présenta à douze messieurs en habit noir comme l'auteur de ce festin. Ce fut un triomphe. J'avais quinze ans.

Comme chacun la regardait avec admiration sur ce dernier mot, madame Ménigant essuya du bout de sa serviette sa forte lèvre ombrée, pour dissimuler son orgueil. Son mari l'observait aussi et l'imaginait à quinze ans, ayant déjà cet immuable équilibre, cette stabilité de pierre de taille, cette carrure d'âme bien assise qu'exprimaient aujourd'hui les formes rectangulaires de sa personne physique. C'était ce contentement serein de jeune fille raisonnable qui l'avait impressionné autrefois, lui, homme nerveux et divers, jouet de sa propre sensi-

bilité, agité, comme l'eau, de toutes les tempêtes qui l'effleuraient. Et voilà dix ans que toutes les vagues de cette âme mobile venaient se briser à l'impassible môle.

— Moi, dit timidement Bastien le pharmacien, le souvenir le plus vif que je garde est celui d'une grenouille que je disséquai vivante à l'âge de douze ans.

— Comme vous étiez méchant! dit Lucile Pétinet.

Alors tout le monde se mit à rechercher dans sa mémoire le fait culminant émergeant dans l'océan de l'oubli. On y mettait plus ou moins de sincérité. On faisait un choix. Madame Pétinet, qui aimait à s'étendre complaisamment sur soi-même, raconta longuement les émotions de sa première robe longue; et non sans attendrissement elle s'évoquait à seize ans, fraîche, rose et jouffue, comme pour revendiquer encore à quarante-cinq les bénéfices d'un âge qu'elle semblait se croire la seule à se vanter d'avoir connu. Le docteur Folenfant qui, à cette réminiscence, les coudes à table, riait encore comme un gamin, dit qu'à sept ans, comme il se rendait à l'école avec un cousin de son âge appelé Mathurin, ils trouvèrent sur le chemin, enveloppée dans une serviette blanche, une

galette aux pommes qu'une paysanne, revenant du marché, avait laissée choir de sa voiture.

— Je vais vous paraître effroyablement gourmand, avouait-il en secouant la tête. Je l'étais, je le suis encore. Mais ce présent du ciel, cette belle galette dorée que nous mangeâmes gravement, Mathurin et moi, le derrière dans la boue, et jusqu'à la dernière miette, sans qu'il y eût là personne pour couper des parts et nous en refuser, me combla d'une joie parfaite. Il est si rare de rencontrer un bonheur, qu'on n'a jamais escompté; il est si invraisemblable que personne ne vous l'ôte, qu'on vous laisse en jouir pleinement jusqu'au bout!

— Oui, dit Élisabeth Target, mais votre galette eut une fin. C'est bien le pire.

— Votre plus beau souvenir vous réjouit-il donc encore? demanda le docteur.

Tout le monde parlait à la fois, sauf Méningant qui se taisait, et madame Tournailon, qui mettait quelque féroce à couper sa tranche de pâté, comme s'il se fût agi d'une proie durement conquise, qu'on dépèce avec rage. Cette dame avait d'ailleurs, par politesse, cherché dans la nébuleuse de ses souvenirs une petite anecdote qu'elle put présenter comme les autres convives. Mais son imagination était faible

et ne l'aidait point. Elle se servit, comme on repassait le plat, une seconde tranche de pâté, et s'en tira en disant :

— Il est bon.

Ménigant, prêtant l'oreille, écoutait Élisabeth Target qui, entre haut et bas, et ses grands yeux gris semblant sourire au surtout de fleurs et de fruits qui décorait la table, répondait au docteur :

— Oui, j'ai un beau souvenir qui dure toujours, qui ne me quittera jamais, que je porte en moi depuis ma treizième année. Treize ans, pour les petites filles, c'est un âge d'enthousiasmes secrets, de rêves mystérieux. On les croit bien tranquilles, le nez sur leur Histoire de France, ou bien à griffonner leurs problèmes. On ne sait pas tout ce qui leur passe d'immense par la tête, ni les besoins d'admirer qui les dévorent. Et c'est à cet âge qu'on me conduisit au Louvre pour la première fois. J'y allais un peu contrainte avec mon Anglaise dont il me fallait subir l'érudition. Je me souviens qu'à la porte, on se saisit de nos parapluies et que cela me fâcha. De plus, une odeur de cave qui me déplut me prit à la gorge. Et mon Anglaise prononça seulement : « Venez par ici, enfant ! » Aussitôt, et d'un seul coup, mes yeux virent

une galerie vaste comme une église, meublée de tombeaux et de statues; et il n'y avait pas de fond. Un espace baigné de clarté s'ouvrait au bout : on y accédait par un escalier de pierre que des gens gravissaient en silence, et là-haut, en pleine lumière, une forme aux ailes étendues s'avancait dans l'espace. Pas de tête, pas de bras, pas une femme : une forme, des ailes, et une vie puissante, figée en plein vol. C'est ainsi que je connus la Victoire de Samothrace.

Madame Target s'arrêta parce qu'il lui sembla soudain que Pétinet, son voisin de gauche, l'écoutait. Mais non, il ne l'écoutait pas, bien trop intéressé par madame Ménigant qui donnait la recette d'un plat de carottes, favorable aux hépatiques. Le bavardage de la table devenait tumultueux. La voix de Target dominait là-bas, car le candidat de la rue Porte-aux-Chats s'exerçait à devenir orateur. Il n'y avait que Ménigant et le docteur qui écoutassent la jeune femme. Elle poursuivit :

— Je restais clouée sur place comme devant une apparition. La forme guerrière semblait me proposer de m'emmener avec elle pour de lointains combats. Elle me fut la révélation d'une chose que je ne sus pas nommer alors et qui

ne se précisa que plus tard en mon esprit, mais c'est une chose qu'il est bon qu'un enfant présente et aime avant de l'avoir comprise. C'est la force.

— Madame Target est une païenne, dit le docteur Folenfant de son air insouciant et léger. Elle est dévote aux déesses de l'Olympe.

— Étrange paganisme, murmura Ménigant avec un sourire, mais l'âme amère.

— Dans la lutte de classes qui éclate aujourd'hui, disait là-bas Target quelque peu excité, il faut prendre parti. La ruée de la démocratie à la possession est un mouvement fatal qu'il faut étudier avant de le combattre. Et je dis et je maintiendrai...

— Louis, pria doucement sa femme, nous ne sommes pas ici rue Porte-aux-Chats.

— Je t'ai vu hier, lui cria le docteur Folenfant, je t'ai vu hier sur la route de la Ferté. C'est mon auto qui a croisé ta voiture à l'endroit où tu avais mis pied à terre et où tu arpentaient la bordure de la route, la main à l'épaule de deux ouvriers agricoles qui péroraient avec toi. Je pense bien que tu les avais grisés comme il convient. Mais pourquoi déboutonner ton gilet et dénouer ta cravate par une bise pareille?

— Quand on va au peuple, monsieur Folen-

fant, dit Target vexé, on n'affecte pas de l'écraser par des manières aristocratiques.

— Je vais au peuple tous les jours, moi, dit le docteur, et je noue pour les pauvres gens ma cravate comme pour les riches.

— La démagogie doit nous mener à la décadence, fit M. Thiers.

Et M. Pétinet se tut, car la politique est un terrain brûlant pour les fonctionnaires.

Il y eut, après le pâté, des vins velouteux et exquis que les hommes apprécierent en silence. Les dames buvaient de l'eau. Bastien dit à Lucile Pétinet :

— Comme vous êtes sage. Un doigt de vin ne fait pas de mal, voyons!

— Cela fait rougir et enlaidit, répliqua la jeune fille.

— Oh! comment voulez-vous?

Il regardait timidement son profil gracieux, sa joue à fossette, et sa main dont il avait admiré avant tout la blancheur au guichet, quand elle libellait un mandat, le petit doigt en l'air et désintéressé du porte-plume. Pourquoi fallait-il que cette main-là coûtât si cher! Et Bastien pensait en lui-même :

« Je ne peux pourtant pas m'endetter pour la vie. »

Et le pire était qu'un concurrent était venu s'établir de l'autre côté du canal.

Cependant madame Pétinet avait pris à partie Ménigant dont elle avait à cœur de dissiper la mélancolie. Elle lui disait dans un chuchotement :

— Vous vous ennuyez dans ce pays. Je le vois bien. Nous autres Parisiens nous ne pouvons nous faire à ces coins de province. Vous devriez chasser. Non, vous n'aimez pas cela? Vrai? Je vois; vous êtes un sentimental, une sensitive. Il y a bien longtemps que je l'ai deviné, allez!

— Moi? dit Ménigant excédé, j'adore tirer, et je me plaît à faire souffrir. Voilà ma sentimentalité.

Élisabeth Target, se penchant à l'oreille du docteur Folentfant, demandait :

— Mais ce qu'il a au cœur, est-ce grave?

— Eh non! Eh non! Nous avons tous plus ou moins une lésion pareille. Qui n'a pas son souffle, qui n'a pas son hypertrophie, son insuffisance? Lui, c'est avant tout un cœur nerveux, comme nous disons.

— Il se soigne si peu! murmura la jeune femme d'un air parfaitement indifférent. Et puis, autour de lui, personne ne semble se douter...

— Oh! moi, je le surveille...

Elle prononça :

— Mon bon docteur!

Mais ce fut dit si bas qu'il n'entendit rien.

On but le café au salon et les hommes y fumèrent. Madame Target, sans songer, prit une cigarette. Ce qui fit que madame Ménigant souffla discrètement à l'oreille de madame Pétinet :

— Quel genre!

Élisabeth Target était assise sur un petit fauteuil, tenant entre deux doigts sa cigarette qui fumait. Elle était habillée d'une étoffe noire, souple comme une mousseline, dont sortait son col de neige où se percevaient à peine les premiers modelés estompés de la trentaine. Et les ondées blondes de ses cheveux luisaient sous le lustre. Ménigant, le docteur, M. le juge Tournillion et même le bilieux Pétinet étaient venus près d'elle, parce que c'était toujours ainsi dès qu'elle apparaissait quelque part. Et elle leur racontait en riant de son beau rire, des mots de Jojo, son petit garçon, qui voulait aller dans la lune.

Madame Pétinet vint dire à l'oreille du maître de la maison :

— Lucile sait de charmants monologues qui plaisent beaucoup en société.

Mais il écoutait madame Target, il regardait

ce rire plein de douceur et de sérénité où triomphait sa maternité tendre et heureuse. Elle avait un mouvement des lèvres exquis pour imiter son petit garçon, disant :

— Je monterai sur un grand cheval...

Et Ménigant n'entendit pas le propos trop discret de la dame des postes. Le pharmacien n'y perdit rien. Bien au contraire. A la vérité Lucile, qui savait de fort jolis vers, ne les déclama pas publiquement, adossée à la cheminée avec des gestes arrondis de l'avant bras, et les yeux comme hypnotisés par quelque point de l'espace. Non. Mais assise sur un pouf dans un coin du salon, elle les murmura tout bas pour le seul Bastien qui se sentait la tête lui tourner doucement.

A la fin de la soirée, Bastien pensait très sérieusement :

« J'emprunte la somme sous garantie; je l'amortis d'année en année. Elle doit être si raisonnable. On économiserait sur tout... On serait heureux!... »

Et dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui murmurait :

— Comme vous êtes jolie!

Et il y avait en face une autre embrasure où Pétinet ayant saisi entre deux doigts le premier

bouton du veston de Target, disait au notaire de son air implorateur d'homme malade :

— Nous sommes à vous, vous le savez bien, moi, mon commis, mes facteurs. Vous vous montrez si soucieux des fonctionnaires, des sous-agents! Je veux que nos bulletins tombent d'un bloc et les premiers dans l'urne, pour vous, monsieur Target. Mais une fois au pouvoir, n'est-ce pas que vous ne nous oublierez pas? N'est-ce pas que vous vous souviendrez que j'ai vingt-huit ans de services et pas encore ma première classe. Et Lucile qui a déjà échoué deux fois au concours des dames employées...

La tête ronde de Target se redressait un peu comme celle de Gambetta, provocateur, à la tribune : et il tapait amicalement sur l'épaule du receveur des postes :

— Mon cher Pétinet, serais-je de ceux qui renient leurs amis? Si je suis élu...

— Vous le serez, monsieur Target.

— Hé! hé! sait-on jamais...

A dix heures le docteur Folenfant s'était éclipsé et son auto roulait maintenant sur les routes, au clair de la lune, vers un jeune homme malade qui l'inquiétait. Les Tournailon s'étaient rapprochés de la maîtresse de maison pour déblatérer avec madame Pétinet contre

Dick, le chien du pharmacien, qui avait mis le leur dans un état critique. L'oreille de Médor ne guérissait pas. Ils avaient déjà payé huit francs de visites au vétérinaire.

— Ce n'est toujours pas Turc le coupable, disait madame Ménigant en se rengorgeant. Il est doux comme un agneau.

Par flatterie, madame Pétinet acquiesça :

— C'est comme notre petit Toby.

Ménigant se trouvait seul aux côtés de madame Target et murmurait :

— Je connais un beau sonnet, le sonnet à la Victoire de Samothrace ; je vous le chercherai, je vous le lirai.

— Oh ! je sais, dit madame Target, le sonnet d'Isabelle Kaiser :

Vierge de Samothrace au port victorieux...

— Et il y en a aussi un second, dit Ménigant.

— Oui, il y en a un second, répéta madame Target.

Mais ils n'en réciterent pas le premier vers.

Les Target partirent à onze heures. La lune était au zénith, petite et ronde et sa lumière blanche ruisselait sur les toits de la Grand'rue dont les Target descendaient la pente raide. Cette lumière de la lune, fantastique et rare,

donnait à la petite ville un aspect inconnu. Elle communiquait à l'âme l'impression d'un grand voyage exaltant où l'on voit des sites étranges. Target, que le dîner et la conversation avaient attendri, prit le bras de sa femme et dit :

— Quels braves gens, ces Ménigant ! Petinet aussi est un brave homme ; et même Tournaillet, sous son air revêche. Sais-tu, Elisabeth, il me semble que je tiens toute la ville comme dans ma main. Tu ne serais pas heureuse, toi, d'être la femme du député !

— Mais si, cher ami, je t'assure...

— C'est que tu as toujours l'air de prendre mon élection en riant.

— J'aurais beaucoup de chagrin si tu n'étais pas élu, Louis.

Elle sentait sur son bras, contre sa poitrine, cette main fidèle. Instinctivement elle leva les yeux vers la lune qui flottait lentement dans le ciel décoloré. Et elle pensait à Jojo qui, lui aussi, rêvait de monter là haut.

Le toit des Halles semblait recouvert de neige. Le pas des Target sonnait sec et indiscret sur le pavé de la place endormie.

## V

C'était un soir, à moins que ce ne fût un matin. Mais peu importe. Le seul point intéressant, c'est que Lucile Pétinet était venue à la pharmacie pendant que Bastien préparait une potion pour M. Tournailon et un gargarisme pour madame. Elle était là, une petite toque de fourrure attachée en hâte sur ses cheveux bien coiffés. Elle avait encore sa robe de bureau qui portait au col et aux manches une dentelle au crochet et sur laquelle, sans façon, elle avait jeté un paletot blanc mousseux qui faisait ressortir sa fraîcheur. Bastien l'avait priée de s'asseoir pendant qu'il pilait une poudre dans un mortier de porcelaine pour le gargarisme de madame Tournailon.

Dick aussi était là, devant Lucile qui affe-  
tait de ne faire attention qu'à lui, par coqueterie. A intervalles, elle se levait, ouvrait la  
porte de la boutique, dont le timbre éclatait,  
puis elle se rasseyait en disant :

— Dick! Va fermer la porte!

Péniblement, le bull-dog se mettait debout,  
ses pattes de devant battant l'air, sa large poi-  
trine formant plateau sous son museau court où  
les dents blanches mordaient la lèvre noire, et  
il s'en allait ainsi, tout boitillant, s'accoster  
contre la porte, qu'il poussait jusqu'à ce qu'elle  
se fermât.

— Qu'il est intelligent! disait la jeune fille.

— Vous m'excusez de vous faire attendre?  
demandait le pharmacien en versant un sirop  
dans un entonnoir.

— Oh! je vais m'en aller; vous me prépare-  
rez les cachets de pepsine de papa plus tard  
et je reviendrai les prendre.

— Non, non, restez! reprit Bastien effaré, je  
n'en ai plus que pour une seconde.

En effet, il agita des fioles, colla des étiquettes,  
coiffa les bouteilles d'un chapeau de  
papier rouge délicatement plissé.

— Voilà qui est fini! s'écria-t-il alors triom-  
phant.

Et tout en expliquant à Lucile qu'il est des préparations minutieuses où une erreur serait fatale, il fermait à la mécanique et comme autant de petites boîtes blanches les cachets pleins de pepsine destinés à stimuler les fonctions stomachales de M. Pétinet. Lucile, extasiée, le regardait faire, trouvant ce métier terrible et joli tout à la fois.

Quand les cachets furent achevés, le jeune homme vint à Lucile et lui remit le paquet. Elle leva sur lui ses beaux yeux rieurs, alanguis aujourd'hui d'une pointe de mélancolie, et elle soupira. Lui avait pâli et restait debout devant elle, silencieux. Dans cet instant-là, il aurait mis le feu à sa pharmacie, choisissant de n'être toute sa vie qu'un pauvre diable, pourvu qu'il pût emporter au bout du monde cette incomparable Lucile. A la fin, ses lèvres tremblantes murmurèrent :

— Mademoiselle Lucile...

Elle reprit avec une émotion pareille :

— Monsieur Bastien...

Propos insondables! Moments divins! Age charmant!

## VI

Ménigant s'en fut à Paris pour des affaires administratives. Il y resta six jours, au bout desquels il revint. Madame Ménigant avait profité de cette absence pour entreprendre la lessive, parce que mars était fort beau cette année-là. Des femmes lavaient le linge au canal, et le rapportaient à la maison sur le dos de petits ânes qui servaient aux lavandières à cet effet. Il y avait derrière la maison un pré garni de cordes tendues, sur lesquelles on le disposait pièce par pièce. Madame Ménigant, en matinée de molleton rose, surveillait le travail, ce qui fit que Ménigant, à son arrivée, ne reçut d'autre bienvenue que celle

de Turc, le terre-neuve, qui exécuta de joie mainte cabriole. Ménigant pensait à Ulysse et caressa le chien en souriant de lui-même.

Cependant les domestiques allèrent prévenir madame et elle accourut pour défaire la valise de monsieur. Parmi les faux-cols et les cravates, elle trouva un objet lourd, soigneusement enveloppé de papiers de soie, et dont les proportions étaient rendues singulières par un prolongement de ses formes qui le faisait plonger à son extrémité entre les mouchoirs.

Ménigant expliqua :

— C'est une statuette que je rapporte aux Target à cause des complaisances qu'ils ont eues.

Madame Ménigant céda à la curiosité de défaire les voiles de papier. Ils tombèrent, et un petit moulage de la Victoire de Samothrace apparut, les ailes comme palpitantes, la chlamyde glorieuse, le tronc décapité.

— Malheureux ! s'écria madame Ménigant, tu l'as brisée.

— Ce n'est pas moi qui l'ai brisée, dit patiemment Ménigant. Elle est ainsi.

— Tu crois que cela leur fera plaisir ? interrogea-t-elle sceptique.

— Peut-être, dit Ménigant.

Et il reprit dévotement la figurine qu'il dressait en ses doigts lui improvisant de sa main droite un socle pieux. Il ne put s'empêcher de dire :

— Vois donc comme elle est belle !

— C'est bien fait, je sais, dit madame Ménigant. Les plumes des ailes, on les compterait toutes.

Ménigant eut un petit frémissement et dit :

— Je vais aller la leur offrir sur-le-champ.

— Tu m'excuseras près des Target, lui recommanda sa femme, tu leur diras que je suis en lessive.

Ménigant reprit le papier de soie et, avec beaucoup de délicatesse, enveloppa la statue. Puis il s'achemina vers la place du Marché. Comme il passait devant la pharmacie de M. Bastien, il vit que l'auto du docteur Folfant était arrêtée devant le seuil, et de l'officine venait un bruit violent de voix et de sanglots. Mais il s'amusait à discerner d'ici la dorure de deux panonceaux au travers du lattage en jalouse des Halles, et il allait passer outre, quand madame Tournailon sortit de la pharmacie, rouge, agitée, et l'air vindicatif. C'était une femme prompte à s'échapper en paroles. Celles que, du trottoir, elle adressait au pharmacien étaient sans onction ni mesure.

— Oui, crieait-elle, dans un souci ardent que tous les passants l'entendissent; quand il ne s'est agi que de Médor, je n'ai rien dit, mais quand je vois monsieur Tournailon sur le point d'être empoisonné par la faute d'un petit pharmacien de campagne, on ne m'empêchera pas de porter plainte. S'il mourait, monsieur, si j'avais le malheur de le perdre, du fait de votre imprudence, de votre légèreté...

— Calmez-vous, madame, disait le docteur Folenfant, venu sur le seuil de la porte entre-bâillée, et lui frappant doucement le bras : je vous dis que monsieur Tournailon n'en mourra pas.

— Vous l'ignorez, docteur, vous l'ignorez, reprenait-elle, tragique.

Les concierges du tribunal avaient quitté leur loge et s'avançaient lentement par la rue de l'Église, pour entendre; le petit clerc de M. Target qui sortait du gressé, un paquet d'expédition sous le bras, accourut à son tour, et le garçon boucher, qui arrivait à bicyclette, mit pied à terre devant la pharmacie.

— Et alors, monsieur, continuait madame Tournailon, suffoquant, vous seriez un assassin.

— Tenez-le au chaud, qu'il ne prenne que du lait et tout ira bien, répétait le docteur Folenfant.

Menaçante, madame Tournailon remonta la Grand'rue. Le soleil de mars, capiteux et méchant, lui versait sur le visage une lumière ardente et, par sureroît, dessinait sur la muraille blanche qu'elle frôlait, son ombre bouffie et burlesque.

Alors le docteur Folenfant appela d'un geste Ménigant qui se préparait à traverser les Halles. Il arriva docilement.

— Mon cher, déclara le médecin, il s'agit maintenant de redonner du courage à ce pauvre Bastien.

Bastien était à son comptoir, blême, accablé, inerte. Il ne proférait pas un mot, ne se défendait pas, semblait ne plus rien entendre. Sa moustache de joli garçon pendait lamentable ; ses épaules supportaient avec peine sa tête basse.

— Enfin, Bastien, expliquez-nous ce qui est arrivé, disait le médecin.

— Je comprends d'abord que monsieur le juge Tournailon a été victime d'une méprise officinale, n'est-ce pas ? demanda Ménigant.

Le premier mot que Bastien articula fut :

— Je suis un homme fini.

— Allons donc ! dit le docteur. Tournailon va s'en tirer avec quelques vomissements salutaires et je mettrai fin aux propos de sa femme.

Mais ceci ne nous dit pas comment diable vous avez pu lui introduire de l'acide phénique et du borate de soude à haute dose dans sa potion.

Le malheureux Bastien, toujours prostré, prononça, sans faire un mouvement :

— Voilà : en même temps que la potion prescrite par votre ordonnance d'hier, madame Tournillon m'a demandé un gargarisme dont elle use souvent pour elle-même. J'ai fait les deux préparations simultanément. Quand elles ont été achevées, j'ai dû intervertir les étiquettes... Oui, j'ai dû avoir une distraction... un moment d'inadvertance impardonnable...

Il se prit la tête dans les mains.

— De sorte que, acheva Ménigant, madame Tournillon s'est gargarisée avec la potion de son mari et le juge a absorbé le gargarisme.

— À quoi donc pensiez-vous, mon pauvre Bastien ? demanda le docteur Folenfant. Sapristi, la petite Pétinet n'était cependant pas là pour vous tourner la tête ?

— Si ! répondit tragiquement le pharmacien, comme un prévenu décidé à tout dire, et à qui nul aveu ne coûte plus. Elle était là, là où vous êtes, docteur...

De ses grands bras, le docteur fit un grand

geste qui signifiait : « Vous m'en direz tant ! » Mais, attendri, apitoyé par la touchante humilité de cette confidence, Ménigant fit un pas vers le pharmacien.

— Allons, monsieur Bastien, ne vous frappez pas ! Le docteur nous assure que monsieur Tournailon va en être quitte pour quelques nausées. Je comprends que vous vous sentiez atteint dans votre dignité professionnelle. Il est des choses qu'on se pardonne difficilement à soi-même, je vous l'accorde. Mais quel est l'homme le plus impeccable de votre corporation à qui pareille erreur ne soit jamais arrivée ? Dieu merci, le mal a été minime. Cette petite méprise vous préservera peut-être d'une distraction pire en ses effets. Vous êtes averti désormais. Le docteur s'emploiera, je le sais, à étouffier l'affaire. Et je crois que sur une lettre choisie en ses termes que vous lui écrirez pour vous excuser, monsieur le juge Tournailon en fera autant.

— Oui, dit Bastien, devenu plus communicatif, je sais ; mais je perds deux clients qui étaient excellents.

Son fardeau fragile sous le bras, la minute suivante, Ménigant, souriant encore, arrivait chez les Target. Il n'eut pas la peine de sonner à la grille ; le notaire, qui sortait, la lui ouvrit au nez.

— Quelle déveine! s'écria-t-il; vous voici et l'on m'attend rue Porte-aux-Chats! Vous n'allez trouver que ma femme. C'est ennuyeux, mais vous comprenez, aujourd'hui, nous avons une réunion de tous les débitants du canton; c'est très intéressant, je ne puis manquer ça!

— Vous vous inquiétez bien trop, mon cher, dit Ménigant. Votre siège, vous l'avez dans votre poche!

— Écoutez, reprit Target en ouvrant sur le receveur des finances des yeux attristés et confiants, je vais vous avouer une chose, Ménigant: mon adversaire est plus fort que moi. Il parle mieux. Il mêle à ses discours de petites anecdotes que moi je ne sais pas inventer. Vous me direz: « C'est un esprit léger! » D'accord. Mais cet esprit-là plaît, et moi je sais que je ne l'ai pas.

— Vous en avez un autre, dit Ménigant nerveux.

— Ah! ne me flattez pas, Ménigant, j'ai de terribles inquiétudes. Et savez-vous à cause de qui? Non? C'est à cause de ma femme. Élisabeth serait terriblement déçue si je ne passais pas. Vous savez, la vanité des femmes... La «dame du député», ça compte dans une ville. Elle en rêve de mon élection! Si je suis blackboulé, ce sera terrible pour elle. Je les connais si bien!

Et il clignait de la paupière d'un air complice et méprisant.

Ménigant excédé prononça :

— Je ne vous retiens pas davantage, Target,  
vos marchands de vin vous réclament.

Le notaire prit congé, s'éloigna, puis revint pour dire :

— Tout ceci entre nous, n'est-ce pas?

Enfin Ménigant fut introduit près de madame Target. Elle lui dit :

— Il y a longtemps que par mon rideau soulevé je vous vois causer avec Louis à la porte;  
que vous racontait-il?

Ménigant, d'humeur massacrante, répondit :

— Il se plaignait que son concurrent eût l'esprit léger.

— Et vous, que disiez-vous?

— Je le consolais en lui affirmant que lui, Target, possédait l'esprit contraire.

Madame Target devint triste.

— Voilà donc, reprit-elle, celui que vous nous avez rapporté de votre voyage?

Elle n'en dit pas plus. Et Ménigant, se sentant confus :

— J'ai rapporté autre chose, dit-il.

Et il lui offrit la statuette.

Madame Target, qui n'attendait pas de visite,

portait une robe de déshabillé, blanche et bordée de cygne aux manches courtes, ce qui nuançait finement l'ombre sur son bras nu. Elle rougit en recevant le présent, et Ménigant trouva qu'elle avait l'air d'une jeune fille. Il se le disait en lui-même, pendant qu'elle dévoilait avec mille soins la figurine. Quand elle vit la petite Victoire sortir en sa blancheur de plâtre des papiers déroulés, elle poussa un léger cri, ne dit pas un mot, la dressa sur sa main, comme avait fait Ménigant, la contempla longuement. Ses beaux yeux gris caressaient avec douceur les plis héroïques de la draperie, le mouvement ardent des épaules mutilées, la ligne des ailes. Soudain ses paupières palpiterent, deux larmes se formèrent en perle à leur fin rebord. Ménigant les regardait s'y suspendre et ne pas tomber. A la fin, il murmura :

— Je m'excuse de vous offrir un objet de si peu de prix en sa substance.

Madame Target ne répondit rien. Ses yeux extasiés ne quittaient pas la statue. Elle était grave et fervente, ses lèvres tremblaient un peu. Ménigant reprit :

— Vous la regardez trop, il vous poussera des ailes.

Alors les yeux d'Élisabeth Target se tour-

nèrent vers le jeune homme. Ils étaient pleins de mélancolie, de tranquillité, de reconnaissance.

— Je la poserai en effet ici, dit-elle, tout près de la place où je me tiens d'habitude et je la regarderai souvent. Elle me fera penser à...

— Elle vous fera penser à l'Anglaise qui vous conduisit pour la première fois au Louvre, finit Ménigant.

Elle détourna la tête et poussa un petit soupir; puis avec un léger chagrin :

— Et quand même... C'était une personne de devoir.

— Mais cela était affreux sans doute. Je n'aime le devoir que quand il est beau, dit Ménigant.

— Il ne le paraît pas toujours, dit madame Target.

Et elle s'en alla déposer la statue sur la tablette d'une console. Sa robe blanche faisait à ses flans et à sa taille, quand elle marchait, des plis mouvants et vivants. Ménigant la rejoignit. Silencieusement encore ils regardaient la Victoire. Puis Ménigant pensa tout haut :

— Son visage devait être divin.

— Moi, je l'aime mieux en sa mutilation, dit la jeune femme. Elle m'émeut davantage.

— Voilà bien les femmes, s'écria Ménigant.  
Tout ce qui est douloureux les fascine, elles s'y  
précipitent.

— Vous croyez que j'aime la douleur, reprit-  
elle vivement. C'est ce qui vous trompe, le  
bonheur... je l'aurais adoré.

Elle s'assit, croisa ses deux mains sur son  
genou plié, et Ménigant se mit à réciter dévo-  
tement :

Vierge de Samothrace au port victorieux,  
Debout comme un symbole à l'avant des carènes  
Qui cinglaient, voile au vent, vers les îles sereines,  
Où les peuples fêtaient les mystères des dieux,

Déesse prophétique élevant vers les cieux  
D'un geste de déli ta trompette hautaine,  
Tu jetais ton signal vers les terres lointaines,  
Quand l'océan grondait sous tes pieds radieux.

La galère a sombré. Tu survis aux tempêtes  
Qui cueillirent tes bras et fauchèrent ta tête,  
Sans briser dans son vol ton indomptable élan.

Sublime mutilée, à ton destin fidèle,  
Ton corps palpite sous la chlamyde aux plis blanches ;  
Et le souffle du large anime enor tes ailes.

Sa voix s'éteignit dans le petit salon clair; mais  
les images qu'il avait appelées continuèrent d'y  
flotter longtemps. Madame Target dit à la fin :

— Son vrai visage, il est dans ces vers.

Ménigant demanda :

— Vous connaissez le second sonnet ?

Elle répondit que oui, mais comme à la soirée du mardi gras, ni l'un ni l'autre n'en parla davantage.

## VII

Lorsque Bastien revit Lucile Pétinet, après son aventure, il s'aperçut pour la première fois qu'elle avait la taille courte, le dos rond, le front bas. De plus, il réfléchit que cette jeune fille le recherchait visiblement. Cette constatation lui donna beaucoup de bien à penser de lui, et beaucoup moins de Lucile. Là-dessus on l'invita, pour le dimanche suivant, à dîner chez les Pétinet. Il trouva qu'accepter serait s'engager beaucoup, et refusa sous un maladroit prétexte. Les Pétinet s'en jugèrent offensés. Ils surent par les concierges du tribunal qu'un colloque avait eu lieu trois jours auparavant dans la pharmacie, entre le docteur Folenfant,

M. Ménigant et le pharmacien. De son côté, l'innocente Lucile, toute joyeuse de jouer la femme fatale, s'était vantée près de ses parents et de ses intimes d'avoir été la cause de cette funeste distraction qui, pour un peu, coûtait la vie à un juge. Elle en tirait une grande vanité. Ce léger drame exaltait son amour. Et comme l'histoire du gargarisme avalé par M. Tournailon, sous le nom de mixture à l'usage interne, courait la ville, chaque fois qu'elle l'entendait, son air en disait long.

Je ne sais si vous n'allez pas trouver tout cela un peu compliqué. Mais c'est souvent ainsi qu'il en va en ce monde. Quoi qu'il en soit, un rapprochement se fit dans l'esprit de madame Pétinet entre l'erreur officinale, la visite de M. Ménigant à la pharmacie, et la froideur que Bastien marquait tout d'un coup envers Lucile. Madame Pétinet en voulait à Ménigant, qui ne lui avait pas répondu, le soir du dîner, quand elle avait dit :

— Lucile sait de charmants monologues qui plaisent beaucoup en société.

Il écoutait alors madame Target qui, le menton légèrement levé, rejetait en souriant la fumée de sa cigarette pour répéter les propos de son petit garçon. Pourquoi les puériles

histoires du petit Jojo Target intéressaient-elles tant le receveur des finances? Il est de ces inadvertances qu'une mère jalouse ne pardonne pas. Madame Pétinet fit à Ménigant une âme terrible et noire. Elle l'accusa d'avoir détourné le pharmacien de l'amour de Lucile.

Un matin, Ménigant vint au bureau de poste, expédia une dépêche et, derrière lui, son chien Turc, le terre-neuve qui trottinait, bonasse et morne, sur le quai, poussa la porte et s'introduisit dans le lieu « réservé au public ». Bien que cet endroit ne lui fût pas destiné, Turc s'y sentait à l'aise. Une puce justement le taquinait à l'échine. Il s'assit gravement pour s'occuper de la bestiole, et sa queue faisait sur le parquet un va-et-vient de balai diligent. Ni vous, ni moi n'aurions rien dit à cela, car il est fréquent de tolérer les chiens là où les règlements de police interdisent leur présence. Il n'en fut pas de même pour Toby, le petit fox de la famille Pétinet, qui passa par le guichet de la Caisse d'Épargne comme lettre à la poste et vint, en jappant, les quatre pattes étendues, tomber nez à nez devant le terre-neuve. Madame Pétinet poussa un cri :

— Mon Dieu, il va se faire tuer!

Et elle sortit par la porte interdite au public pour pénétrer dans le bureau extérieur.

Cependant Ture n'en avait pas fini avec la puce qu'il cherchait. Les aboiements de Toby le laissaient parfaitement insensible. Ménigant laissa son regard distraint errer un instant sur les deux bêtes, puis se remit à libeller son télégramme. Madame Pétinet dit froidement :

— Monsieur Ménigant, vous devriez faire attention à votre chien, l'accès du bureau lui est défendu.

— Oh! dit Ménigant en continuant d'écrire, il n'y a pas de danger.

Madame Pétinet saisit un fouet qui se trouvait auprès de la cabine téléphonique et, menaçante, assistée de la fureur du fox, chassa cruellement le malheureux Ture dont elle cingla l'arrière-train.

C'était sa première vengeance ; mais la dame fut bien dépitée quand le receveur des finances, ayant remis au commis sa dépêche, demanda de son air éternellement absent :

— Tiens! qu'est donc devenu mon chien?

Vous êtes peut-être curieux de savoir à qui Ménigant adressait ce télégramme si absorbant. C'était tout simplement au maire de la Ferté, pour s'inviter à déjeuner chez lui le lendemain.

Le lendemain était un jeudi. Le jeudi et le dimanche, l'hôtel du Lion d'Or avait un service d'automobile pour la Ferté où se trouvait le grand collège. Les parents des collégiens en usaient pour aller voir leurs enfants; les autres personnes de la ville, qui avaient quelque affaire à traiter à la Ferté, pouvaient également s'en servir. Voilà pourquoi Ménigant choisissait ce jour-là pour aller déjeuner chez le maire, son ami.

A moins que ce ne fût pour une autre raison.

## VIII

Madame Target entra dans un fort beau parloir où le canapé de velours rouge était à crôpine d'or et les losanges du parquet ciré, brillants comme des miroirs. Le chauffage central y était établi, on y étouffait. Beaucoup de mères étaient déjà là, les yeux tendrement levés sur de grands fils qui affectaient un air indifférent en croquant les gâteaux qu'elles leur apportaient. Madame Target, qui attendait Patrice, lut les noms du tableau d'honneur pour se distraire ; puis elle s'assit, fit tomber sa fourrure sur le fauteuil et apparut le buste plein, le col nu et fragile. Enfin la porte s'ouvrit. Un petit garçon de onze ans, court et bien

membré, la tête blonde et ronde, accourut, les yeux instinctivement fixés au manchon de sa mère.

Madame Target ne put s'empêcher de penser :  
— Comme il ressemble à Louis !

Elle le serra longuement dans ses bras, et il se dégagea pour demander :

— Sultane va bien ?

Elle dit « oui » et lui tendit le paquet de gâteaux qu'elle cachait dans son manchon. Alors, gourmand, il l'ouvrit, les yeux béants; ensuite la bouche barbouillée de crème il interrogea :

— Dis, maman, est-ce vrai que papa va être député ?

Elle répondit : « Peut-être » et le questionna sur sa composition de calcul. Mais il revint à l'idée fixe :

— Il y en a un qui m'a dit que papa serait élu. Ce serait chic si papa était député.

— Nous n'en vaudrions ni plus ni moins, mon petit Patrice, dit la mère.

— Ce que les camarades seraient « verts » ! reprit l'enfant en faisant claquer à la volée deux doigts de sa main droite.

Madame Target l'observait, les yeux assombris, un pli de désolation au coin des lèvres. C'était vrai qu'il se présentait comme le por-

trait vivant de Target. Elle croyait voir son mari à onze ans sans rien reconnaître en cet enfant, ni de sa chair, ni de son âme, à elle.

— Mon chéri, supplia-t-elle, n'aie donc pas de sotte vanité.

Elle avait le cœur serré en franchissant le seuil du collège. Il faisait gris. Le vent de mars était sec. Elle vint attendre l'autobus du Lion d'Or sur la grande place de la Ferté, devant la mairie. Elle serrait mélancoliquement sur elle, en grelottant un peu, les plis de sa fourrure. En regardant cette place déserte, abominablement triste, des larmes lui vinrent aux yeux. Un pas lui fit détourner la tête. Ménigant était là. Elle n'eut pas le temps de sécher ses paupières, et les leva sur lui tout humides encore, bien qu'une étincelle illuminât ses prunelles. Il dit :

— J'attends l'autobus. J'étais venu déjeuner chez le maire.

Et elle :

— Moi j'étais venu voir mon petit garçon.

Ménigant demanda vivement, déjà inquiet :

— Il n'est pas malade?

Elle comprit qu'il avait vu ses larmes. On commençait d'entendre la corne lointaine de l'auto qui arrivait au tournant de la route.

Beaucoup d'autres mères sorties du collège attendaient également, sur la place, avec deux religieuses et aussi des paysans portant des couples de poulets dans des paniers. Madame Target répondit :

— Oh! Patrice se porte très bien... Mais il y a des choses que je ne peux pas dire...

Le lourd autobus gris de poussière débouchait à grand fracas et décrivit sur le petit pavé de la place un virage majestueux. Les voyageurs s'y entassèrent. Il repartit aussitôt : les roues, la carrosserie, le moteur faisaient un tel tapage qu'il était impossible d'échanger un mot. Madame Target auprès de Ménigant se laissait emporter à toute vitesse. Par moment, elle fermait les yeux. Tout à coup l'auto ralentit ; on montait une côte qui était à droite et à gauche bordée par un bois de sapins. Cet endroit, sous le ciel couvert de nuages, paraissait lugubre. Il semblait à madame Target que ce paysage affreux était l'image de sa vie. De nouveaux pleurs lui vinrent ; mais elle put les dissimuler grâce au voile d'auto qui enveloppait sa tête. Cependant Ménigant remarqua :

— Nous n'avançons guère.

L'auto gémissait, donnait par à-coups ses tours de roues, repartait, ralentissait. Les reli-

gieuses, croyant à un accident proche, firent un signe de croix. Un monsieur déclara :

— Ils manquent d'essence.

Et l'on gravit encore quelques centaines de mètres; c'était peut-être une fausse alerte. On commençait d'apercevoir le faîte de la montée; ce point atteint, on serait sauvé. Madame Target, les yeux fermés, imaginait une catastrophe dans la descente, la voiture dérapant vers le fossé, les voyageurs projetés dans le ravin; Ménigant la contemplait à ce moment : elle avait aux lèvres un imperceptible sourire.

Tout à coup, il se fit un arrêt brusque. On sursauta : la panne était définitive. Des hommes sautèrent à terre pour chercher avec le chauffeur les causes de l'incident ; les femmes ne bougeaient pas, ayant payé leur place et prétendant en jouir jusqu'au bout. Madame Target, après dix minutes, dit à Ménigant :

— Si nous rentrions à pied ? Il ne reste guère plus de trois kilomètres à faire.

D'un bond, Ménigant fut sur la route.

— Je n'osais pas vous le proposer, fit-il.

Ils marchèrent côte à côte et longtemps sans échanger une parole. Madame Target s'appliquait à ralentir son pas, qui était naturellement vif et alerte, de peur que son compagnon

ne s'essoufflât dans la montée. Et lui en agissait de même pour elle. Au haut de la côte, on découvrit le ruban du canal coulant au fond du ravin, avec des sapins garnissant la colline. Le tout formait un paysage alpestre. Et, dans le lointain, la petite ville apparut avec ses toits, la flèche de l'église, les quais bordés de peupliers, et le pont qui, d'ici, paraissait minuscule.

Madame Target soupira :

— Je voudrais bien mourir!

Ménigant, d'un air angoissé, scruta son visage. Elle regardait droit devant elle, vers la ville ; elle était impassible, les deux mains serrées dans le manchon, le pas rectiligne. Ménigant ne répondit rien.

Au bord de la route, ils rencontrèrent des fûts de hêtres qui avaient été coupés et couchés par terre. Ce bois formait de longs bancs rustiques. Sans se concerter, Ménigant et madame Target se dirigèrent de ce côté et s'assirent sur l'un des arbres étendus. Madame Target se tourna vers son compagnon et prononça :

— Quand nous aurons soixante ans tous les deux, je vous dirai quelque chose.

— Soixante ans ? reprit Ménigant, d'une voix étranglée.

— Bast! recommença-t-elle, avec un petit rire nerveux et faux, c'est vite atteint!

Jamais il ne l'avait vue ainsi. Elle était plus belle que de coutume, et la douceur de ses yeux était telle qu'ils en prenaient une expression divine. Aux mouvements de sa gorge, on devinait que son cœur devait battre éperdument. Ménigant ne faisait pas un mouvement, les deux mains crispées à sa canne.

— Monsieur Ménigant, demanda-t-elle soudain, d'une voix altérée, qu'aimeriez-vous mieux : que je brise en miettes la petite Victoire que vous m'avez donnée, ou que je la conserve toujours?

Ménigant ne répondit pas. Il avait pris sa canne aux deux bouts et semblait la bander sur l'angle de son genou. Un bruit sec retentit, la canne était cassée par le milieu.

Il en prit les deux tronçons et, sans égard pour la petite pomme d'or ciselé, les jeta derrière lui, dans le ravin. Puis il dit, les dents serrées :

— On ne brise pas ses idoles.

Madame Target se leva, se dressa debout devant lui :

— Qu'appelez-vous une idole?

Pendant plusieurs secondes, ils se regardèrent,

les yeux dans les yeux. Puis Ménigant prononça :

— C'est ce qu'on a trouvé de plus saint au monde.

Madame Target ferma les paupières. Son masque douloureux se détendit. Une sorte de sourire heureux lui vint aux lèvres. Elle dit, de sa voix ordinaire :

— Il faut rentrer.

Ils reprirent le chemin de la ville, et ne dirent pas un mot de plus. Comme ils touchaient aux premières maisons, ils croisèrent madame Pétinet qui promenait Lucile sur la route de la Ferté.

## IX

Dès le milieu de mars, Louis Target entreprit sa campagne électorale.

Chaque matin, il partait en voiture pour aller de commune en commune, entrer, comme il disait, en contact avec ses électeurs. Dans le chef-lieu de canton, des réunions publiques étaient organisées où il prenait la parole pour développer son programme. Souvent, le matin, une heure avant le départ, il s'enfermait dans la chambre d'amis, et là, devant l'armoire à glace, il s'exerçait au discours qu'il prononcerait le soir. De son cabinet de toilette, madame Target entendait les éclats de sa voix et des lambeaux de phrase qui perçaient les cloisons.

« Nous considérerons le salarié de l'État comme un être libre. — La démocratie n'a pas besoin de bienfaiteurs. Elle ne veut que des juges! — Nous ferons la guerre au capital, tant qu'il sera synonyme de tyrannie. »

— Mon Dieu, disait sa femme, il était si heureux quand il faisait de la menuiserie!

Madame Target se sentait mal portante et restait au lit. Jojo la fatiguait; elle l'envoyait jouer au jardin avec sa bonne. Elle souffrait d'une grande lassitude, d'une fièvre légère. Un jour, elle se leva pour écrire cette lettre : « Cher monsieur Ménigant, je vous ai bien mal remercié de cette statuette que vous m'avez offerte. Je crois même que je ne vous ai pas remercié du tout. Elle est cependant pour moi d'un prix inestimable. Plus j'y songe et plus je le sens. Peut-être ne connaîtrai-je toute sa valeur que lorsque je serai très vieille. En attendant, je vous sais un gré infini de me l'avoir donnée. Elisabeth Target. »

Elle hésita un peu, puis fit mettre ce billet à la poste.

Pendant deux jours elle attendit anxieusement l'arrivée du facteur. Aucune réponse ne lui vint. Sa fièvre montait un peu. Elle fit mander le docteur Folenfant.

Il s'effara quand il l'aperçut au lit, le teint changé, les yeux brillants. Il aimait sa belle vigueur coutumière, les forces de ce jeune corps sain et harmonieux, et la maladie que lui, médecin, rencontrait sans cesse, qui était pour lui le fait commun, il la trouvait inadmissible quand il s'agissait de cet être charmant et précieux.

Les deux larges tresses dorées d'Élisabeth Target se mêlaient aux dentelles qui flottaient sur ses épaules. Ses bras noués reposaient sur le drap. Elle avait l'air accablé et misérable. Le docteur Folenfant s'attendrit du regard qu'elle leva sur lui, à l'arrivée. Il fut inquiet, questionna par les moyens ordinaires le cœur de la jeune femme, ses bronches, son estomac. Et il retrouvait comme toujours l'organisme triomphant et vigoureux qui était une des perfections de cette belle Élisabeth.

— Mais vous n'avez rien, disait-il étonné, vous n'avez rien du tout.

Elle lui fit toucher ses mains brûlantes, sans rien dire. Ce geste le frappa; ce geste était désolé, confiant, et dénonçait une détresse morale mystérieuse. Le vieux Folenfant ne s'y trompa point. Il reprit : « Ce n'est rien. Il faut vous lever. »

— Docteur, je vous assure que je suis si fatiguée!

— Je voudrais que vous fissiez la campagne électorale avec Target.

— Y pensez-vous!

— Oui, oui, faites de la politique : embrassez une opinion, n'importe laquelle, puis montez en voiture pour courir la campagne avec votre mari.

— Oh! dit-elle amèrement, Louis n'a pas assez de confiance en mon pauvre cerveau de femme pour m'associer aux élucubrations du sien.

Le docteur Folenfant la regarda très gravement, et dit :

— Louis est un grand enfant, je sais. Mais il vous adore. Vous ne l'ignorez pas.

Madame Target devint très rouge et détourna la tête. Le médecin continua, sur le même ton :

— Voilà la vérité.

Elle ne répliqua rien et se mit à effiler le bout de ses tresses. Le docteur, après une seconde, reprit :

— Mais il lui manque d'être Parisien.

— Oh! dit madame Target avec un petit effort, je sais bien que je suis... une femme très heureuse. Mais je me sens mal, docteur.

Il prit sa belle main fiévreuse et la pressa doucement.

— Ma pauvre petite...

Il lui ordonna quelques cachets.

— ... Et surtout, des promenades en voiture, très loin d'ici.

En sortant, il tourna son auto vers la Grand'rue et grimpa droit chez les Ménigant.

Madame Target se mit à regretter d'avoir écrit au receveur des finances.

Elle acheta un alphabet et commença d'apprendre ses lettres à Jojo. Elle était patiente et douce en pensant à madame Bovary qu'on nous montre comme une mère dépourvue de tendresse véritable. Le soir, Target la retrouvait souriante. Il rentrait à onze heures du soir, poussiéreux et harassé. Elle lui offrait du vin muscat avec un biscuit et lui faisait raconter les réunions publiques.

Mais en se mettant au lit, elle avait encore de la température.

Un matin, on vint lui dire que monsieur et madame Pétinet la demandaient au salon pour une chose très urgente. Elle était encore couchée, s'habilla précipitamment. Et elle présumait qu'il devait s'agir du mariage de Lucile avec le pharmacien. Elle frémît un peu quand elle

trouva madame Pétinet, pâle comme une morte, et, près d'elle, le receveur des postes, rigide, semblable à ces personnages de cire que le temps a décolorés, puis jaunis. Il en aurait eu même l'immobilité si un tremblement n'avait agité sa lèvre et son menton au point que, par moments, ses dents s'entre-choquaient.

— Madame, dit-il enfin, j'ai à vous faire un aveu fort grave.

Des gouttes de sueur perlaient aux tempes de madame Pétinet, sous les cheveux d'un blond trop vif. Elle passa sur son front un mouchoir de dentelle et continua de regarder dans le vide.

Madame Target ne disait rien, mais sa douceur et sa bonté encourageaient. M. Pétinet reprit :

— Je suis un homme d'honneur, madame. Depuis vingt-huit ans, j'occupe dans l'administration une place qui, sans être brillante, a pu m'attirer le respect de tous. Nous sommes de modestes serviteurs de l'État, mais nous mettons à notre service une fidélité et un dévouement que nul ne peut nier. C'est bien naturel. Je ne m'en fais pas gloire. Nous sommes ainsi des milliers, vous le savez bien. Je ne vaux pas plus que les autres. C'est la tradi-

tion du fonctionnaire français. Des fortunes et des secrets nous passent incessamment entre les mains, sans que le moindre trouble s'éveille en nous. Le public nous fait confiance. Il a raison. Nous avons, sans presque le savoir, une conscience chatouilleuse. Nous arrivons ainsi au terme de notre carrière, sans qu'une tache... sans que...

Il s'arrêta. Deux grosses larmes roulaient le long de sa joue parcheminée, se perdaient dans les quatre poils de sa moustache jaune. Sa gorge se serrait. Il ne pouvait plus articuler un mot.

Et madame Target sentait une grande émotion devant ce petit bureaucrate qui lui avait toujours paru quelque peu ridicule, avec les idées mesquines qu'enfermait son crâne de cire, étroit et obtus. L'histoire banale d'une carrière qu'il venait de raconter était exacte. Ces vies de bureau, si ternes et si simples que personne n'y prête attention, sont ainsi tissées d'un héroïsme invisible. Et il faut des circonstances dramatiques pour que l'idée de l'honneur, de cet honneur pratique dont ils vivent, s'illumine aux yeux d'un fonctionnaire. Quelle était donc, en l'espèce, cette dramatique occurrence ?

— Monsieur Pétinet, dit madame Target, nous avons en échange la plus grande estime pour vous.

— Eh bien, madame, reprit Pétinet, si blême et si défait qu'on s'attendait à le voir tomber en syncope, votre estime, votre confiance, étaient... mal fondées... Interrogez là-dessus madame Pétinet...

Madame Pétinet dissimula comme elle put sa figure dans son mouchoir de dentelle. Mais deux ou trois sanglots la secouèrent et elle commença de verser des torrents de larmes. Son mari se tourna vers elle :

— J'en ai assez dit, prononça-t-il sévèrement, à toi, maintenant, de finir.

Les artifices dont madame Pétinet se servait dans le but de retarder le stigmate des ans étaient ravagés par les pleurs et madame Target concevait la plus grande pitié pour cette pauvre femme à la bouche crispée par la douleur. Élisabeth Target ne pouvait voir pleurer sans s'attendrir. Elle vint à madame Pétinet, lui prit les mains.

— Madame Pétinet, lui dit-elle affectueusement, puis-je quelque chose pour vous consoler ?

— Cette femme<sup>me</sup> m'a déshonoré, dit Pétinet terrible.

En deux ou trois soupirs convulsifs, madame Pétinet reprit son souffle ; puis elle fouilla dans son petit sac de cuir noir d'où elle retira un papier. C'était une lettre. Madame Target y reconnut son écriture. Madame Pétinet la lui tendit et la feuille tremblait entre ses doigts. Madame Target lut la première ligne.

« Cher monsieur Ménigant, je vous ai bien mal remercié de cette statuette...

Elle devint toute blanche.

— Avouez donc tout, madame ! disait à sa femme le receveur indigné.

Mais celle-ci se voilait le visage de ses deux mains. On l'entendit murmurer faiblement :

— Je demande pardon...

Madame Target commençait à comprendre. Pétinet expliqua :

— Ma femme a commis une faute qui répand une honte sur toute ma carrière, madame. Une inavouable curiosité l'a poussée. Elle a décaucheté votre lettre avec une habileté incroyable, au moyen de la vapeur d'eau. Mais son trouble l'a trahie. En refermant l'enveloppe pour l'expédier au destinataire, elle a oublié la lettre. Je l'ai retrouvée sous la table de son cabinet de toilette. J'ai compris la vérité. J'ai compris que vingt-huit ans d'impeccabilité ne comptaient

plus devant un tel abus de confiance. Et j'ai vaincu ma confusion, madame, pour traîner devant vous la coupable, afin qu'elle vous confessât son crime. Vous pouvez maintenant porter plainte, nous dénoncer publiquement, nous perdre.

Vous souriez peut-être d'entendre un discours si grandiloquent sur les lèvres de Pétinet, qui vous avait paru jusqu'ici un petit fonctionnaire falot et trembleur. Mais Élisabeth Target avait de bonnes raisons pour ne pas sourire. Elle en voulait un peu à madame Pétinet d'avoir décacheté cette lettre. Une inquiétude imprécise et angoissante la mordait au cœur. Ce petit billet avait en soi quelque chose de profondément secret, et c'était comme un parfum concentré dont on avait brisé le flacon. C'était aussi comme une partie de son âme où quelqu'un venait de jeter un regard indiscret, et elle éprouvait dans son être délicat la souffrance de la pudeur blessée. Cependant l'humiliation de madame Pétinet, d'un ordre plus infamant que la sienne, l'apitoyait.

— Qu'espériez-vous donc trouver dans cette lettre ? lui demanda-t-elle sans colère.

Madame Pétinet répéta :

— Pardonnez-moi.

— Je vous pardonne, dit madame Target. Je vous pardonne d'autant plus aisément que votre indiscretion a été volée. Sans doute vous aurais-je gardé plus de rancune si j'avais été femme à mettre dans cette lettre ce que vous comptiez bien y trouver.

Puis elle alla au receveur des postes.

— Rassurez-vous, lui dit-elle, votre dignité n'est pas atteinte, monsieur Pétinet; vous demeurez le fonctionnaire le plus honorable, celui en qui l'on peut avoir toute confiance.

Ils partirent. Elle les vit traverser le jardin d'une allure si lamentable qu'elle en eut encore compassion. Puis elle relut sa missive.

« ... Peut-être ne connaîtrai-je toute sa valeur que lorsque je serai très vieille. »

Elle se demandait :

— Pourquoi cette femme a-t-elle ouvert ma lettre?

Un malaise indéfinissable la gagnait...

## X

Ménigant se promenait à pas lents sur la route de la Ferté. Des pâquerettes commençaient à étoiler le talus. Ces petites fleurs anodines lui causèrent au cœur une douleur cruelle au rebours de ce que l'on dit qu'elles font d'ordinaire, car elles sont réputées joyeuses. Mais l'homme est ainsi et il souhaiterait volontiers que l'hiver ne finît jamais quand son très petit cas particulier ne le dispose pas à se réjouir du printemps.

Le bruit d'une auto le fit se ranger d'instinct. Mais juste au moment où la voiture allait le dépasser, elle s'arrêta. Une voix appela :

— Ménigant !

Et le docteur Folenfant poussa la portière de son coupé en disant :

— Venez donc avec moi : je vous ramènerai.

Ménigant obéit et s'assit au fond de la voiture près du médecin. On mit la machine à moyenne allure. Ménigant, silencieux, contemplait la route par la portière. Quand ils arrivèrent à cet endroit où des hêtres coupés, allongés sur le gazon de la bordure, formaient des bancs rustiques, Ménigant respira fortement, puis se rejeta en arrière en prenant son front dans ses mains.

— Allons ! mon pauvre Ménigant, dit le docteur Folenfant, puisque je vous ai dit que c'était nécessaire.

— Mais quand le nécessaire est impossible...

— Rien n'est impossible, dit le docteur. Avez-vous fait votre demande à l'Administration ?

— Je l'ai écrite : elle n'est pas encore partie.

— Qu'attendez-vous pour l'expédier ?

— Qu'*Elle* me donne son assentiment.

— Oh ! alors !

Et l'auto fit une légère embardée.

Il y eut un très long silence ; puis le médecin reprit :

— Avez-vous songé qu'en vous renvoyant loin d'ici, je perds mon ami le plus cher ? Si j'insiste pour qu'une si douloureuse opération, et qui blessera tant de cœurs, se fasse au plus vite, il faut que mes yeux de vieil expert du cœur humain aient vu le cas fort grave, Ménigant.

— Ah ! je sais bien qu'il est grave ! soupira le receveur des finances.

Comme on traversait le village de la Ferté, les deux hommes, sur la place de la Mairie, aperçurent une foule à l'endroit même où, quinze jours auparavant, Élisabeth Target, frissonnante, et les yeux trempés de pleurs, attendait l'autobus. Le docteur avait ralenti, très curieux de ce qui se passait.

— Quelque charlatan ! dit-il, en discernant une voiture au centre de l'attroupement.

— Vous ne saviez pas si bien dire, murmura Ménigant, les dents serrées.

Et en même temps ils voyaient Louis Target très affairé, qui, saisissant les guides, remontait en voiture, aux côtés du secrétaire de la rue Porte-aux-Chats, et qui de là-haut distribuait encore force poignées de mains aux électeurs.

Sans insister, le docteur donna un coup de

volant et une minute après l'on fut loin. Méningant soupira :

— Si Target n'était pas un imbécile, je partirais de meilleur gré.

Le docteur objecta :

— *Elle* a ses deux petits garçons.

## XI

La période électorale s'ouvrit. Les Halles furent tapissées d'affiches vertes et rouges. La façade austère du tribunal en fut pareillement égayée. Entre la vitrine de mademoiselle Philomène et celle de M. Bastien un large rectangle sang de bœuf portait ces mots :

« Électeurs, mon concurrent en a menti... »

Au coin de la rue du Canal, on pouvait lire sur un papier couleur d'émeraude :

« Le Hâbleur de la rue Porte-aux-Chats qui promet plus de beurre que de pain... »

Un petit journal, *l'Indépendant*, avait paru par les soins de Target. D'abord bi-hebdomadaire, il devint quotidien. Tous les jours, le

notaire devait y écrire un article sur la pureté de l'idée radicale. Il s'y mettait en rentrant de ses courses, à onze heures du soir. Péniblement, il allongeait trois lignes, cinq lignes, pendant que madame Target brodait sous la lampe. Cela durait fort longtemps. Après quoi, il froissait le papier en s'écriant :

— Je n'en puis plus ce soir ; je finirai demain.

Et le lendemain matin, allant trouver son maître clerc, il lui demandait :

— Achevez-moi donc cet article, en vous amusant. J'en ai tracé les idées générales.

Et pendant ce temps le secrétaire de la rue Porte-aux-Chats fouillait les archives du tribunal et de la sous-préfecture pour chercher un scandale à publier, concernant l'adversaire. N'en trouvant pas, il dit :

— On sera forcé d'imaginer quelque chose.

Target, timidement, émit :

— Cela ne me semble pas très délicat.

L'autre réplique :

— Bast ! c'est de bonne guerre.

La ville était en effervescence. Lorsque Target passait, les commerçants de la place du Marché venaient sur le seuil de leur porte pour le regarder curieusement. Mademoiselle Philomène, avec une sorte d'orgueil, disait :

— J'ai vu ça si petit!

Target buvait à petits coups délectables l'ivresse de la popularité. Il répétait à sa femme :

— Nous aurons un pied-à-terre à Paris. Tu pourras aller au concert, au théâtre.

— Mais les enfants? objectait-elle en souriant.

Cependant, il n'arrivait plus souvent à la jeune femme de sourire. Elle était triste et défaite. Le docteur Folenfant entrait chaque fois qu'il passait par là. Quand il sortait, elle avait les yeux rouges. Voici ce qu'il lui répétait :

— Je vous affirme qu'il lui faut le Midi. Ici, je ne lui donnerais pas trois ans de vie.

Les jours allongeaient. Avril était tiède et ensoleillé. Au bord du canal, les peupliers d'Italie se couvraient d'un duvet floconneux et d'une verdure légère : le soir, les habitants gardaient leurs fenêtres ouvertes. On entendait sonner au clocher de l'église les offices du carême, et parfois les accords du grand orgue, dessinant le chant douloureux et tragique de l'*Attende*, descendaient jusque dans la rue. Madame Target sortait de sa maison, passait devant le tribunal, franchissait le porche gothique, et elle restait durant toute la cérémonie à genoux derrière un pilier, la tête entre ses mains.

Enfin, une nouvelle se répandit. M. Ménigant venait d'avoir son changement.

Si les élections n'avaient pas dû se faire huit jours plus tard, on eût parlé davantage de ce départ, mais les esprits étaient occupés. On en parla cependant. Ménigant s'était fait nommer dans le Midi. Le bruit courut qu'il était fort malade. Un chagrin se mêlait à la surprise, car on l'aimait.

Bastien se dit :

« Je ne verrai plus Ture descendre la Grand'rue à neuf heures chaque matin, de son allure dansante, et venir faire escale devant ma porte. »

Il regrettait Ménigant, et il regrettait aussi légèrement, doucement, avec une agréable mélancolie, son amour pour Lucile. Mais il fallait être raisonnable. Et le pharmacien de la Ferté qui avait une fille de vingt-cinq ans, rousse et bien dotée, lui avait fait d'indéniables avances. Bastien ne se sentait pas, à la vérité, attiré par les rousses. Mais son prédécesseur, auquel il n'avait pas encore versé un sou, commençait à s'inquiéter. D'ailleurs, on se fait à tout.

Et le soir, sa pharmacie fermée, il enfourchait sa bicyclette pour aller jusqu'à la Ferté, où il tâchait d'apercevoir la fille du pharmacien sur la place de l'Église.

Un jour, Ménigant sonna chez les Target.

On l'introduisit au salon, où madame Target se trouvait déjà. Elle tenait sur ses genoux son petit garçon à la tête bouclée de saint Jean-Baptiste et lui apprenait ses lettres. Sultane était allongée à ses pieds. Un soleil radieux illuminait la pièce et blanchissait le tapis couleur tourterelle. Ménigant murmura :

— Je suis venu pour vous dire que je pars dimanche.

Elle répéta :

— Dimanche !

Puis Ménigant saisit Jojo et se mit à l'embrasser avec une sorte de brutalité qui fit dire à l'enfant :

— Je veux aller jouer au jardin.

Il sortit. La nonchalante Sultane se leva, s'étira et le suivit. Ménigant et madame Target restèrent l'un devant l'autre. La jeune femme demanda d'un air froid :

— Vous ne reviendrez jamais ?

Il répondit :

— Quand j'aurai soixante ans, peut-être...

Elle sourit faiblement, puis l'interrogea encore :

— Est-il beau le pays où vous allez ?

— Non, il n'est pas beau, dit amèrement

Ménigant, non, il ne peut être beau. Il n'y avait qu'un pays qui fût beau... et j'en suis chassé.

Madame Ménigant se consacrait au déménagement qui devait s'accomplir avec méthode. Lui partait le premier pour aller prendre son poste. Ménigant expliqua ces choses d'une voix qui tremblait un peu. Madame Target l'écoutait. Elle était pâle, ses tendres lèvres se serreraient et, par intervalle, un air d'effroi passait dans ses yeux. Elle dit à son tour :

— Folenfant me croit malade. Peut-être que je le suis. Ce serait très bon de...

Ménigant l'arrêta :

— Je vous rapporte *Madame Bovary*, dit-il simplement.

Elle reprit le livre qu'il lui tendait. Quelques passages y étaient marqués d'un petit ruban rouge. Puis elle prononça en hésitant un peu :

— Je voudrais vous le laisser en souvenir de moi.

— Mais alors, dit-il, vous en seriez privée...

— Non, vous pouvez le conserver. Je n'en ai plus besoin.

Ils n'osèrent pas se regarder. Madame Target ajouta :

— Puis il me reste la Victoire.

Alors leurs yeux allèrent ensemble à la petite figurine héroïque dont le soleil à ce moment dorait les formes blanches. Elle était dans sa mutilation et dans sa sérénité un symbole du courage absolu. Madame Target se leva, la prit entre ses doigts, la pressa dévotement. Ménigant la considérait en silence. Elle devina sa pensée. Tout son effort ne put réprimer une larme, et elle entonna le second sonnet d'Isabelle Kaiser qu'ils n'avaient jamais dit :

Je songe en te voyant aux Amours sans espoir  
Érigés à l'avant d'une vie éphémère,  
Qui cinglent noblement vers l'aube et la chimère  
Sans craindre le retour dans les frissons du soir.

Ils lèvent en tremblant le clairon du Devoir,  
Et jettent leur appel vers d'invisibles terres;  
Ils sondent, éblouis, les brumes du mystère,  
Et planent sur l'abîme entr'ouvert sans le voir.

Quand l'ouragan sévit, sa loi d'airain les sèvre  
De l'étreinte des bras et du baiser des lèvres,  
Sans entraver jamais la splendeur de leur vol.

Mutilés dans leur corps et grandis dans leur âme,  
Ils ouvrent largement, en repoussant le sol,  
Au vent de l'infini leurs deux ailes de flamme.

## XII

Le jour des élections, Louis Target, nerveux, hors de lui-même, quitta sa femme à deux heures, en lui disant :

— Ne t'inquiète pas si tu ne me vois pas rentrer de bonne heure : je sais par une indiscretion que les électeurs doivent m'offrir ce soir, après le dépouillement du scrutin, un punch d'honneur, au Café du Commerce.

— Dans le cas où tu serais élu ?

Il regarda madame Target d'une façon désobligeante :

— Ma pauvre enfant, c'est donc tout le crédit que tu me fais ? Je t'ai répété que l'affaire était dans le sac.

Elle l'embrassa en lui disant :

— Je te souhaite bonne chance, Louis.

On se serait cru au mois de juillet. Comme elle avait donné congé aux servantes, madame Target s'en alla elle-même promener Jojo sur le bord du canal. On la regardait beaucoup. Elle se demandait pourquoi.

Elle allait à pas très courts, se guidant sur les petites jambes de Jojo. Devant la sous-préfecture, elle rencontra monsieur et madame Tournailleur qui se promenaient comme elle. Le juge lui dit :

— Voilà donc le jour fatal arrivé!

Elle rougit en pensant à Ménigant qui prenait le train à trois heures ce jour-là : ses paupières battirent. Enfin elle se rappela les élections.

— Ah! oui, dit-elle ; mon mari est sur la sellette.

— Madame, déclara M. Tournailleur, j'ai voté pour lui, non à cause de ses idées que je réprouve, mais à cause de son caractère que j'estime, car tant vaut l'homme, tant vaut l'opinion.

— C'est juste, dit madame Tournailleur.

— Je vous remercie, dit madame Target, touchée.

En passant devant la poste, elle vit à travers

la baie grillagée du bureau, Lucile Pétinet qui brodait près de sa mère. Le bureau restait ouvert pour les élections, mais personne n'y entrait. Ces dames pouvaient à loisir se distraire de leurs ouvrages d'agrément en regardant les badauds qui processionnaient sur le quai. Soudain madame Target éprouva une grande émotion. Elle venait d'apercevoir là-bas M. Bastien, le pharmacien, qui se promenait, épanoui, aux côtés d'une grande fille rousse, dont les parents suivaient par derrière. Le mariage de Bastien avec la fille du pharmacien de la Ferté était donc maintenant une nouvelle officielle ?

Oui, mais Lucile était là, regardant les passants à travers les baies grillagées de son bureau. Dans un instant, les fiancés seraient devant elle, sous ses yeux. Madame Target tenait de mademoiselle Philomène que Lucile avait un horrible chagrin. Le cœur de madame Target n'y put résister. Traînant Jojo, elle entra résolument dans le bureau et dit au guichet :

— Mademoiselle Lucile, excusez-moi de vous déranger pour des timbres-poste...

Lucile se dérangea. C'était ce qu'il fallait. Elle donna tristement les timbres. Madame Target avait envie de la serrer dans ses bras.

Quand elle sortit du bureau, le groupe des

pharmacien était déjà loin, du côté de la Halle aux grains.

La verdure naissante des peupliers ne donnait encore aucune ombre. Les femmes ouvraient leur ombrelle, les hommes fumaient le cigare, l'odeur s'en répandait partout, mêlée à celle de l'anis, venue des estaminets. Bientôt les notes de bronze des cloches éclatèrent, c'était une sonnerie monotone et à trois temps, qui réglait en cadence le pas des promeneurs ennuyés, sur les rives du canal. Madame Target se rappela le passage de *Madame Bovary* :

« Comme elle était triste le dimanche, en entendant sonner les vêpres... »

A ce moment, elle arrivait au pont. Une voiture chargée de malles s'y engageait, montant à la gare. A la portière, elle devina un visage. Son cœur cessa de battre.

Des hommes sortaient des cafés, très excités, et s'acheminaient vers la mairie, leur bulletin à la main.

Madame Target rentra en contournant les Halles, qui étaient fermées le dimanche. Elle s'assit sur un banc du jardin. Elle paraissait dormir. Jojo jouait auprès d'elle.

A huit heures, elle dîna seule avec l'enfant. Les domestiques lui dirent :

— On raconte que Monsieur passe.

Ensuite elle s'enferma dans le salon pour attendre son mari. Une petite inquiétude commençait de naître en elle au sujet de l'élection. Elle se surprenait à regarder la pendule. Elle pensa :

« Il ne sera pas ici avant deux heures du matin. »

A neuf heures, la porte s'ouvrit brutalement. Quelqu'un entra. C'était Target. Il se laissa tomber lourdement sur le premier siège qu'il vit. Il n'articulait pas un mot. Elle s'écria :

— Louis, qu'y a-t-il?

— Je suis par terre, gronda-t-il, je suis par terre avec une minorité de quinze cents voix. Tout le monde se f... de moi à l'heure qu'il est.

Il était sombre et tragique, ne voulait plus rien dire, abreuvé par la honte de l'échec. Puis, peu à peu, il redevint lui-même, naïf et expansif comme un enfant. Et il raconta que depuis l'âge de quinze ans, secrètement, il rêvait de cette vie politique, que tous ses plans avaient convergé vers ce but. C'était une idée fixe. Il avait tour à tour espéré, craint, douté, puis espéré encore. Il s'était enivré du succès par avance, comme s'il l'avait tenu.

— Personne ne peut savoir, disait-il, personne...

Sa femme vint à lui, l'enlaça.

— Mon pauvre Louis! murmura-t-elle maternellement.

Alors il éclata en sanglots, il pleurait comme Patrice, comme Jojo, en suffoquant. Il répétait :

— Tout est fini! Tout est fini! Ma vie est ratée!

— Louis, dit sa femme, je te reste, moi. Je ne t'estime pas moins parce que tu as été malheureux.

— Ah! tu es bonne, toi, fit-il enfin.

Une seule lampe éclairait le salon. Sa lueur rose jetait un reflet sur la petite Victoire aux ailes étendues. Élisabeth Target sentait un vers lui marteler la tempe :

« Ils lèvent en tremblant le clairon du Devoir... »



## MONSTRA TE ESSE MATREM

Trois personnes penchées sur un livre en regardaient les images dans un salon du vieil hôtel de Cormontreuil, rue du Bac : une femme assise qui tournait les pages et dont on voyait sous la lampe la main aux doigts gracieux et pointus, et deux hommes debout à ses côtés. Celui de gauche, grand vicillard familier, la prenait volontiers à l'épaule en lui désignant ça et là un détail de l'illustration qui les passionnait tous les trois. L'autre beaucoup plus jeune et plus froid gardait l'attitude recueillie d'un fidèle qui prie avec crainte et tremblement. Légèrement incliné, il semblait s'écartier volontairement de cette belle épaule, de ce beau

bras, de la soie de cette robe noire et ses yeux à travers le cristal du lorgnon se fixaient, s'immobilisaient sur le livre, non pas au point où s'étalait le rectangle des images, mais à celui où posait la fine ogive du pouce et de l'index réunis à l'arête des pages.

Un violent clair de lune permettait d'apercevoir les arbres du jardin dans leur lumière bleue de théâtre qui luttait victorieusement contre la lumière jaune des lampes du salon.

L'hôtel de Cormontreuil bâti par Concini dominait encore aujourd'hui cette région des jardins, oasis de la Rive Gauche ignorée des passants, qui se cache entre la rue du Bac et la rue Vaneau, cloîtrée derrière les vieux pignons, les vieux toits, les vieilles façades. La duchesse de Fontanac, madame de Fontanac, comme sa simplicité faisait le plus souvent dire, ne l'habitait que depuis dix ans.

Elle l'avait acheté au début de son veuvage, quand elle était venue se fixer définitivement à Paris pour l'éducation de son fils, mais elle l'avait pris nu et lui avait communiqué sa marque. Ainsi ce salon aux fenêtres monumentales ouvrant sur le jardin, était-il toute la Duchesse, avec ses tentures vertes aux écussons

de soie violette, ses tapis couleur émeraude, épais et doux au pied comme une mousse fraîche, son meuble si neuf, si amusant : bahuts en bois clair, arrondis et simples; fauteuils profonds, d'air voluptueux sous leur habit vert-pomme et améthyste; longues étagères à portée de la main pour les livres, les ouvrages ou les fleurs. Ce salon respirait une jeunesse, une logique, une clarté qui lui venaient vraiment de cette femme de trente-neuf ans, aux cheveux de neige, au teint lumineux, au masque plein et rond, et dont le regard était un jaillissement perpétuel et impétueux de l'âme au fond de deux myosotis gais et tendres.

Sa voix paraissait participer de ce regard; c'était un soprano un peu flûté, mais qui trahissait lui aussi par une certaine véhémence les mouvements constants de cette âme frémissante. Elle disait au plus jeune de ses amis, avec un accent d'enthousiasme :

— Oh! voyez donc, Raineval, cette figure de Salammbo, si pure, si farouche. Et Mathô, quel homme il en a fait! A peine si je peux le regarder, moi, Raineval. Il m'épouvante. Jamais, jamais, on n'a si superbement illustré ce livre immortel. Vous ne trouvez pas? Mais non, cela ne vous intéresse pas. Ni le roman, ni les

gravures... Qu'est-ce que ces œuvres d'imagination pour votre esprit scientifique?

Et en parlant, elle levait sa tête blanche et son visage charmant vers son voisin de droite qui sourit en s'écartant de nouveau un peu.

— Je ne méprise pas l'imagination, madame, reprit-il aussitôt. — Il avait une diction lente très caractéristique d'une âme calmée qui se possède pleinement. — Je l'honore. Je l'honore et l'invoque au contraire. Les chimistes en ont constamment besoin.

Ce personnage en qui l'on devinait une vie intérieure si puissante, était Louis Raineval de l'Institut, l'auteur des plus savantes études qui aient été faites sur la chimie histologique de l'homme et qui, vers la fin de la grande guerre, avait expérimenté ses découvertes si curieuses touchant la conservation du corps humain après la mort. Avant trente ans, il avait été célèbre. Aujourd'hui, n'en ayant pas encore quarante, il goûtait la plénitude de la gloire. C'était un des plus grands témoins de la Science française à l'étranger. Madame de Fontanac voulant donner comme maîtres à son fils les premiers esprits du temps, l'avait sollicité quatre ans auparavant pour des leçons. Louis Raineval

avait consenti. Emmanuel de Fontanac s'était donc trouvé quelques mois son élève. C'est à ce moment qu'on avait invité le savant à l'hôtel de Cormontreuil dont il était peu à peu devenu le familier. Il était grand et d'aspect délicat avec ses yeux de myope et sa longue barbe fine, d'un châtain clair.

L'autre, le vieillard massif, était le vieux maître décorateur Navarin, demeuré si bohème en dépit de sa situation et de ses relations mondaines. Son âge, son originalité, son talent lui permettaient tout. Il ne se gênait pas, en s'adressant à la maîtresse du logis, pour l'appeler « ma petite Duchesse ». Et sa liberté s'augmentait encore de ce qu'il avait eu d'influence et d'action sur la destinée d'Emmanuel orienté par lui vers l'art et dont il était aujourd'hui le bon patron.

— L'imagination, l'imagination, bougonna-t-il, en frappant de la main le coin du livre, vous trouvez qu'il y en a là dedans? Mais, ma pauvre amie, Raineval, quand il écrit ses formules variées à l'infini et qu'il crée ainsi sur le papier un monde chimérique, a cent fois plus d'imagination que cet illustrateur qui ne fut qu'un copiste de Flaubert, le suivant à la lettre, sans trouver le moindre stratagème pour élargir

au contraire dans l'esprit du lecteur le travail évocateur de l'écrivain. Ma petite Duchesse, retenez ceci, l'illustrateur n'est pas un second littérateur qui dans un livre se surajoute à l'auteur; l'illustrateur ne doit être qu'un décorateur et un magicien.

— Vous voyez, Raineval, dit madame de Fontanac en se tournant encore vers le chimiste, il me trouve ponceve et vieux jeu. Le plus jeune de nous deux, c'est lui.

Louis Raineval sourit encore derrière son lorgnon, mais il ne répondit pas. Le vieil artiste continuait :

— Manuel sera un illustrateur vrai; je veux lui mettre dans la main ce pouvoir merveilleux d'aider à la pensée par la magie des formes et des lignes. Il a si bien compris, si bien compris, ce petit! Il m'a ce matin apporté un linteau de porte pour cabinet de travail : des aareaux, tout simplement, se découplant sur un ciel infini. Eh bien, j'ai vu le regard de l'homme d'étude, le regard du penseur, du rêveur, filant sous ces aareaux, s'évadant vers les lointains de l'horizon, vers la sérénité de l'espace. Il a compris, quoi, ce gosse. Et quand on fait cela à vingt ans, ma foi, cela promet.

La mère prenait une expression béatifique

en entendant le vieux patron louer sur ce ton l'enfant pour qui elle respirait. On la sentait à cette minute pleinement contentée, elle qui désirait uniquement que Manuel fût le plus beau, le plus consciencieux, le plus habile et le plus admiré. Là-dessus, Louis Raineval s'en alla vers la fenêtre, il souleva le tulle du rideau et contempla longtemps le jardin sous le clair de lune. Il se retourna comme s'il allait parler, ses lèvres même bougèrent. Puis il vit madame de Fontanac occupée de Navarin à qui elle rapportait ce que Manucl avait dit la veille, au dîner, sur l'art. Elle citait ses mots avec des yeux luisants et émerveillés. Louis Raineval se tut et deux minutes plus tard déclara qu'il allait partir.

— Attendez, vous allez prendre une tasse de thé.

Mais ce n'était pas possible. Il devait passer à son laboratoire à six heures. Il s'excusa, baissa la main de la Duchesse et s'en fut de l'allure d'un homme timide qui n'a pas l'habitude des salons, lui le plus invité des savants parisiens.

— Comme il est fuyant, ce Raineval, dit la Duchesse.

Le père Navarin éclata de rire.

— En effet, ce soir, il fuyait, cela crevait les yeux.

— On ne sait jamais à quoi il pense, poursuivit-elle.

— Oh! ce n'était pourtant pas difficile à deviner aujourd'hui.

— Ma foi, je n'ai rien deviné pour ma part.

— Vous ne voyez pas, ma petite Duchesse, que cet homme est complètement fou.

— Complètement fou? se récria-t-elle avec une indignation gaie, croyant à une plaisanterie du bonhomme.

— Fou de vous, acheva-t-il en se reculant pour voir l'effet qu'il produisait.

Madame de Fontanac eut un léger mouvement des épaules, du visage qui s'immobilisa dans une sorte de stupeur, puis elle rit de son beau rire limpide, ce rire des yeux bleus sincères qui a toujours tant de juvénilité.

— Non, Navarin, disait-elle, non, il n'est pas permis, même à un décorateur, d'avoir tant d'imagination. Raineval amoureux de moi! Raineval qui déteste les femmes, qui les méprise intellectuellement, qui vient ici depuis quatre ans sans avoir eu jamais la curiosité de causer sérieusement avec moi pour savoir ce que je puis bien valoir. Raineval qui certainement ignore comment je suis, car il ne

m'a jamais regardée. Raineval amoureux de moi, à mon âge ?

— Cela, votre âge, ma petite amie...

— Mais je suis vieille, Navarin, regardez mes cheveux. Dans quelques mois, j'aurai quarante ans. D'ailleurs, j'ai remarqué une chose très triste. Lorsque parfois je sors à pied, les calicots, les petits employés, les jeunes ouvriers dans la rue ne me regardent plus au passage. Voilà qui est bien symptomatique, mon pauvre ami. Quand une femme en est là... !

Comme elle avait sonné pour le thé, Anatole, un vieux valet de chambre qui avait élevé le duc de Fontanac, aujourd'hui tout courbé, pareil à un vieux paysan égaré dans ces salons, apporta la petite table garnie. Anatole était un meuble encombrant de l'hôtel. Il s'opiniâtrait à servir, bien qu'il n'en fût plus capable, et par bonté la maîtresse de maison se contentait de sa maladresse. Il approchait de quatre-vingts ans, et se vantait d'être bien conservé, ce qui faisait la joie d'Emmanuel. Quand il eut, en trébuchant, déposé son fardeau avec toute la cérémonie qu'il put, il repartit traînant la jambe et le nez en avant, petite silhouette burlesque dans son habit noir. La Duchesse reprit :

— Évidemment ce n'est pas gai de vieillir, mais il faut savoir en prendre son parti, ne pas faire comme Anatole qui prétend ne pas châger.

— Alors, fit l'artiste avec une tendre complaisance, vous croyez qu'à trente-neuf ans... Mais, ma petite Duchesse, nous sommes tous amoureux de vous plus ou moins. Anatole lui-même, qui s'acharne à ses fonctions, ne s'y cramponne ainsi que par dévotion envers vous, pour la joie d'user en votre honneur ses dernières forces. Il m'a rappelé tout à l'heure un vieux chien fini et infirme qui vient encore avec une certaine fierté flatter sa maîtresse. Mais toute votre cour du jeudi, l'Académie et l'École des Beaux Arts, sont à vos pieds. Mais tout ce qui vous approche, qui entend votre voix exquise, qui subit votre sourire, qui voit vos yeux, prend feu et flamme, chère amie.

— Ah! fit-elle avec l'heureuse tranquillité d'une femme qui en effet connaît bien le charme qu'elle exerce partout, s'il ne s'agit que de ce feu et de cette flamme qu'on oublie dès que leur objet a tourné les talons, la folie de Raineval n'est pas grave.

Et elle tendit une tasse à Navarin qui reprit :

— Pour ce pauvre Raineval, le mal est sérieux. Voilà plus d'un an que je m'en aperçois. Il y a derrière son lorgnon, quand il vous regarde, un égarement des prunelles, une épouvante, cette peur sacrée de l'homme qui voit son Idole. Et puis, ma parole, il ne sort plus d'ici. On revient là où l'on a peur, malgré soi. Voilà un bel indice d'amour.

— Mon cher, je vous dis que vous avez une imagination! Vous confondez tout simplement avec l'amour une bonne et calme sympathie. Raineval est plus jeune que moi. Pour lui je suis une femme mûre. Comment voulez-vous...

— J'aurais pu me tromper, petite Duchesse, mais je ne me trompe hélas pas. Raineval est aussi amoureux qu'on peut l'être. Je le sais. Il m'a parlé...

Cette fois le coup portait sans échappatoire possible. C'était l'évidence de l'amour le plus imprévu, le plus extraordinaire, et du plus grand honneur pour celle qui l'inspirait. Madame de Fontanac le concevait bien. Elle changea de visage. Navarin qui la scrutait lui vit cet air d'angoisse et de plaisir que l'aveu d'une grande passion provoque chez une femme. Mais elle se ressaisit aussitôt :

— Raineval vous a fait des confidences ? La chose lui ressemble peu.

— Évidemment, dit Navarin, mais il y a des cas où un secret vous étouffe son homme. La pensée qu'il n'était pas digne de vous le torturait. Son propre esprit mettait en parallèle, et avec désespoir, sa roture et votre rang. Il voulait sur ce sujet l'avis d'un tiers. Et je vous jure que je le reverrai toujours dans mon atelier, dressé contre le vitrage, les épaules crispées, les mains serrées, la tête droite et me disant cette phrase qui m'eût cloué sur place, moi vieux bonhomme, si je n'avais depuis des mois déjà lu dans ce pauvre cœur : « Navarin, j'ai trente-huit ans, et je n'ai jamais aimé aucune femme. Et aujourd'hui j'aime la duchesse de Fontanae aussi entièrement qu'on puisse aimer. » Vous entendez cela, cet homme qui a plongé comme nul autre dans le mystère de la vie, dont le cerveau royal a connu ce que l'humanité ignore d'elle-même, cet homme qui est allé plus loin que tous les autres sur la route du pôle inaccessible de la Science, qui a donc vécu plus intensivement que personne et qui avoue : « J'ai trente-huit ans et je n'ai jamais aimé aucune femme ! » Bien qu'averti, j'étais retourné. Cette âme si neuve

dans ce savant! Ce contraste entre l'esprit rassasié de vérité et le cœur à jeun d'amour! J'ai caché mon émotion et j'ai répondu : « Mon ami, je crois que vous êtes de niveau avec Elle. N'êtes-vous pas un prince? » Il a repris avec un sens très subtil de l'opinion : « La Chimie ne se classe point généralement dans l'aristocratie de la Science. Il y a des connaissances réputées plus nobles, la Médecine, par exemple, la détermination des lois physiques, parmi les sciences expérimentales elles-mêmes; puis viennent encore celles des naturalistes qui concernent l'animal, la plante, ce qui vit incontestablement. Mais la Chimie s'abîme dans la matière et l'on ne tient pas compte que cette matière vit aussi. Le chimiste est pareil à l'homme de peine, au manœuvre de la Science. L'objet de ses recherches est de second ordre. La manipulation le déprécie. Avouez que j'ai raison, Navarin? » J'ai protesté, mais pour la forme, car il y avait beaucoup de justesse dans son observation. Enfin là-dessus vous êtes juge, mon amie. Un savant comme Louis Raineval peut-il offrir son nom à la veuve du duc de Fontanac, arrière-petite-fille de Sully, si je ne me trompe?

Elle inclina la tête affirmativement à ce der-

nier mot pour reconnaître et confesser avec une certaine piété sa lignée glorieuse. Elle l'attestait sans hauteur, sans morgue, mais sans cacher non plus le plaisir qu'elle éprouvait à se savoir descendre de ce charmant et naïf grand homme, colonne de la France.

— Il ne s'agit pas tout d'abord de décider si je puis, avec le nom que je porte, épouser Raineval, reprit-elle aussitôt, mais si je veux me remarier. Vraiment, Navarin, je vous l'affirme, cette éventualité-là je ne l'avais jamais envisagée. Je vivais ainsi avec Manuel. Il est si bon, ce petit, si bon.

— Oui, dit le vieil homme en reprenant un gâteau. Manuel... vous vous adorez tous les deux... Je sais bien... Mais le jour où vous serez toute seule.

— Oh! je suis tranquille! dit la Duchesse avec le sourire heureux de son amour maternel, Manuel ne s'éloignera jamais de moi.

— Bon, bon... Tant mieux, fit Navarin, en posant sa tasse. Mais j'en reviens à Raineval. Voilà un grand homme possédé d'un grand amour, d'un amour extraordinaire. Il m'a dit enceore : « Je vais vous confier quelque chose, Navarin; je ne peux plus dormir. Elle est trop vivante, trop présente devant mes yeux fermés.

Je ne puis plus travailler non plus. On est terrassé. Et quand je cours rue du Bac, c'est ridicule, je crois que j'ai dix-huit ans, moi, l'homme ennuyeux et précis, moi qui ai absorbé depuis vingt années la tristesse sereine des laboratoires. Je vais à elle avec la joie d'un enfant. Mon âme bondit... » Oui, il m'a dit cela Raineval... Estimez-vous qu'une femme ait le droit de traiter à la légère le tourment d'un si grand esprit et d'y opposer tout simplement son désir de ne point changer sa vie ? Maintenant, ma petite madame, vous ferez ce que vous voudrez.

— Vous en allez-vous déjà ? demanda-t-elle d'un ton de regret en le voyant se lever.

— Tiens, tiens, fit le bonhomme avec malice, votre dévot vous intéresse donc, belle Idole, que vous souhaitez de respirer encore l'encens de ses paroles ? Mais j'ai tout dit et je m'en vais en effet. Je vous laisse à vos réflexions.

\* \* \*

Madame de Fontanac, une fois seule, s'aperçut avec stupeur qu'elle était extrêmement troublée. Il y avait dans le grand salon silencieux comme de sourdes rumeurs qui l'empê-

chaient de penser raisonnablement, de discuter avec elle-même. C'était l'afflux de son sang au cerveau qui bourdonnait à ses oreilles. Elle essayait vainement de classer des idées : une seule image obsédante et brutale s'imposait, celle de Raineval debout dans l'atelier de Navarin, devant le vitrage, et disant : « Je n'ai jamais aimé aucune femme et aujourd'hui j'aime la duchesse de Fontanac aussi entièrement qu'on puisse aimer. » De tout autre homme, cette phrase lui eût été indifférente. Mais de Raineval !

Raineval, dans son esprit, était à part, tout seul, à un plan supérieur d'humanité. La singularité même de ses travaux accomplis au plein de la misère et de l'infirmité de la chair déclue donnait au grand nécrographe un mystère. Là où le médecin se retirait ayant trouvé les limites de sa science, lui poursuivait encore la tâche et semblait avoir vaincu les hontes de la Mort. Mais c'était l'universalité de sa culture qui fondait sa supériorité. Quand il parlait de la civilisation égyptienne que ses études l'avaient naturellement amené à connaître, on était emporté plus loin que par le plus merveilleux romancier dans l'obscurité illuminée soudain de ce berceau des races nobles. De plus cet homme simple était inaccessible. C'avait

été déjà pour la Duchesse un triomphe de l'avoir attiré au point d'en faire un familier de son salon. Elle se savait enviée pour cette conquête, car Raineval refusait généralement toutes les invitations dont il était assailli. Chose inouïe, de lui on n'avait jamais dit aucun mal. Ses travaux mêmes n'avaient par personne été mis en accusation. Il avait autour de lui une vingtaine de jeunes préparateurs qui vivaient, qui se nourrissaient de cet homme et qui l'adoraient. Emmanuel de Fontanac lui-même qui avait travaillé sous ses ordres au laboratoire racontait qu'il n'y avait pas de meilleur camarade, plus délicat, plus prévenant que ce patron. C'était une réputation éclatante, une lumière sans tache. Mais de sa vie sentimentale, personne jamais n'avait rien su. On comprenait que ce savant qui était un phare de l'humanité eût la pudeur de ses affections secrètes et qu'il les dérobât d'autant plus qu'il appartenait davantage à tout le monde. On ne cherchait pas trop, bien que ce fût tentant pour les curiosités féminines de découvrir la vie privée de ce génie. Plusieurs liaisons lui avaient été attribuées. Or il n'y avait qu'un seul secret dans ce cœur; une seule lampe y brûlait, et la mère de Manuel apprenait du même coup

ce touchant exclusivisme et qu'elle en était l'objet.

Ainsi un renouveau de bonheur pouvait encore s'offrir à elle, à elle, qui ne désirait rien, à elle que la douce mélancolie de son état contentait! Jamais elle n'aurait cru qu'un appel soudain de passion eût pu l'émouvoir à ce point, quand elle pensait être entrée pour jamais dans le calme de l'automne. Son veuvage grave et sage, que ses adorateurs, ceux qui prenaient feu et flamme, comme disait Navarin, parfumaient de loin d'un eneens discret, lui avait redonné comme une seconde vie de jeune fille. Elle éprouvait ce soir l'étonnement de l'amour plus qu'à dix-huit ans quand le due de Fontanae, ayant le double de son âge, s'était follement épris d'elle, à Florence. Aujourd'hui, c'étaient des souvenirs totalement endormis qui se réveillaient. Comment, lorsqu'elle rentrerait le soir du Paris tumultueux, quelqu'un attendrait son pas d'une oreille anxieuse, des bras pourraient se tendre encore pour l'enlacer! Elle connaîtrait de nouveau le repos de s'appuyer sur la force d'un amour souverain! L'image des caresses oubliées lui revenait. Tout le doux ensemble de la vie amoureuse se présentait à elle, vaguement, sans précision, sans figure

déterminée, à la fois réminiscence, espoir, tentation. Ni le Duc, ni Raineval encore, n'apparaissaient. Mais elle se sentait une grande soif d'être heureuse.

Elle était demeurée assise, la tête entre les mains, devant la table où posait toujours le livre de *Salammbô*. Tout d'un coup, elle se leva et comme Louis Raineval avait fait, vint soulever le tulle du rideau pour contempler le clair de lune qui baignait les jardins. Elle était toute frémissante. Comment! ce clair de lune maintenant lui noyait le cœur d'une poésie extatique ainsi qu'à une fille de seize ans? Sa jeunesse n'était donc pas morte? Elle s'était crue si grave, si raisonnable. Voici que ces arbres bleus, la pâleur des allées sablées, le mystère de l'ombre dans l'enfoncement infini des sentiers et l'astre lui-même, source des grands recueilements et des rêves éternels, la faisaient défaillir. Ainsi Louis Raineval l'aimait...

\* \* \*

La porte de l'autre salon glissa, un pas le traversa, pénétra dans celui-ci et s'arrêta. La Duchesse crut à la présence d'Anatole venu

pour desservir le thé. N'entendant plus rien, elle s'arracha aux féeries lunaires et se retourna. C'était son grand fils qui était là, debout, les bras croisés, attendant son bon plaisir d'un air surpris et rieur.

— Ma petite maman! ma petite maman!

Elle vint à lui et de la même manière gamine, se dominant assez pour se ressaisir en une seconde :

— Mon petit Manuel! mon petit Manuel!

C'était toujours ainsi qu'ils s'abordaient, comme deux enfants. Il y avait dans la mutuelle affection de ces deux êtres, une camaraderie qui avait mûri l'un tout en retenant l'autre dans une jeunesse volontaire. Manuel avouait carrément qu'avec aucun ami de son âge, il ne se divertissait autant qu'avec sa mère. L'un en l'honneur de l'autre, ils faisaient l'esprit, les mots, les constatations piquantes ou profondes qui constituent la joie de la conversation; ils y mettaient une coquetterie intellectuelle, contents de s'admirer tous les deux. Ils y mettaient aussi une sincérité absolue, se disant tout, s'appliquant à ne rien se celer d'eux-mêmes. Aussi madame de Fontanac qui, à ce moment, se composait à grand'peine un visage calme et indifférent, se sentit-elle

oppressée d'un poids angoissant quand Manuel, à brûle-pourpoint, lui demanda :

— À quoi rêviez-vous donc, en contemplant cette belle nuit, ma petite maman ?

Peut-être se serait-elle confessée à son enfant par scrupule, par ingénuité, par cette franchise d'âme qui lui avait fait baser l'éducation de Manuel sur l'exemple de ses propres luttes morales et livrer sa conscience à ce disciple, comme champ d'expériences. Mais elle sentait qu'elle ne pouvait disposer du secret de Raineval. Et à défendre ainsi soudain le cœur de Raineval contre une incompréhension, une ironie possibles de Manuel, à le défendre au prix d'une dissimulation, elle pouvait mesurer combien, déjà, le savant lui était cher.

— Mon petit, répondit-elle assez légèrement, j'ai toujours adoré les clairs de lune.

— Moi aussi, avoua Manuel, ignorant qu'il y avait quelque chose de changé entre lui et celle qu'il appelait : « mon ami, maman ».

Et ils retournèrent ensemble au même carreau de la fenêtre.

Emmanuel de Fontanac était à vingt ans ce que devait être à son âge le Duc. De taille moyenne, excessivement mince, la tête, alourdie par d'épais cheveux noirs, il avait des yeux

de Maure, creux et ardents, le masque très ciselé, très accusé dans une chair dorée comme un marbre de Provence et le profil aigu ainsi que tous les Fontanac, seigneurs de la vallée du Rhône, qui ne niaient pas une goutte de sang sarrasin dans leur lignée. Un tel physique dénotait à coup sûr le tempérament indolent des pays du sud et en effet les paresseuses de Manuel avaient été notoires. Mais c'était le seul défaut contre lequel ait dû s'exercer la sévérité relative de la Duchesse. D'ailleurs cette indolence, qui serait mieux nommée un penchant à l'inaction, se relevait à chaque instant par des éclats de l'âme, des violences qui l'atténuaient, et qui se trahissaient par la flamme des yeux. Ce jeune homme avait aussi cet on ne sait quoi de modeste, de grave et de chagrin des garçons nés trop tard pour la grande guerre et qui se compareront éternellement à leurs aînés sans savoir jamais s'ils les eussent égalés.

— C'est chic, dit-il à sa mère, en voyant le jardin. C'est 1830 et pourtant ce n'est pas « coco ».

— Qu'appelles-tu *coco*? demanda la Duchesse. Je ne te comprends jamais qu'à moitié.

— *Coco*? dit Manuel enlaçant d'un bras la taille de sa mère et la contemplant avec une admi-

ration mal déguisée, c'est ce que vous n'aimez pas, ma petite maman, c'est ce qui vous fait horreur, c'est le sentiment bête et conventionnel, c'est la fausse émotion, c'est le démodé.

— Crois-tu alors que je ne suis jamais *coco*? questionna-t-elle en s'efforçant de rire. Je date, tu sais, mon vieux Manuel.

Cette fois, il la prit à deux bras, lui donna au front un baiser sonore.

— Non, non, trésor, vous ne datez pas. Vous êtes jeune, jeune. Vous êtes une adorable petite maman. C'est pour rire que vous avez des cheveux blancs, c'est pour être plus jolie et plus maternelle aussi.

A ce moment, Anatole arrivait. On le vit venir du fond de l'autre salon, le nez en avant et traînant la jambe gauche qui ne pliait plus. Il s'efforçait pourtant à une majesté cérémonieuse, ne se pressant pas, gardant la mesure d'un suisse de cathédrale. Quand il fut arrivé à cinq pas de ses maîtres, il s'arrêta et décréta solennellement :

— Madame la Duchesse est servie.

Puis il fit volte-face et s'en retourna en claudiquant comme il était venu.

— Quel type! dit Manuel.

La mère et le fils gagnèrent en riant ensemble la salle à manger.

\*\*\*

Madame de Fontanac se sentait pourtant le cœur affreusement serré. Son tranquille bonheur venait de finir, c'était évident, et ce soir un drame commençait dont le dénouement n'était rien moins qu'assuré. Elle entrevoyait ce dénouement comme une clairière inondée d'un grand soleil de bonheur, mais quelles péripéties pour y arriver, et qu'y deviendrait le cœur de ce pauvre enfant qu'elle avait en face d'elle, si gai, si loin de soupçonner qu'à cette minute on lui disputait secrètement sa seule affection! Alors ce dénouement lumineux auquel un appétit inconnu d'être heureuse la faisait aspirer, paraissait impossible. Et il y avait encore le cœur de Raineval, le premier engagé dans cette tourmente secrète de sentiments, dans ce conflit, et qu'elle ne pouvait plus voir si menacé sans un tendre effroi. Briser Raineval qui l'aimait, c'était au-dessus des forces de cette douce femme. Un autre, oui, peut-être. Mais lui! Alors elle s'avouait en tremblant le mouvement qui emportait tout son être vers le savant. N'était-ce pas incroyable, en deux heures, alors, que ce matin, que cette

après-midi même, elle ne voyait en lui qu'un excellent ami, un peu lointain!

Manuel mangeait en bavardant. Elle le considérait avec une persistance dont c'était miracle qu'il ne s'aperçût pas. Que dirait-il quand il saurait! Comment jugerait-il Raineval? Comment jugerait-il sa mère? Leur vie depuis vingt ans n'avait été qu'un long tête-à-tête. Que dirait-il d'un tiers? Et leur camaraderie perdue! Mais elle essayait de se rassurer. Ils étaient, son enfant et elle, deux amis. Elle lui parlerait comme à un ami. Elle pesait déjà ses termes : « Mon chéri, Raineval m'aime. Un grand bonheur s'ouvre devant moi. N'est-ce pas que tu es content, que tu veux bien? »

Sa mère était si peu loquace que Manuel en vint à se taire. La silhouette tortue d'Anatole qu'une femme de chambre aidait, tournait autour de la table. Le silence régnait dans l'immenue salle à manger au plafond caissonné, encore toute pleine du dix-septième siècle, où Concini était venu, dit-on, planter la crêmaillère, chez sa filleule la Pisane Corine, mariée par lui au duc de Cormontreuil. C'était un beau théâtre pour le tragique prélude qui se jouait ici ce soir, en sourdine.

Mais tout devait se précipiter. La mère de

Manuel l'éprouva quand elle entendit la lourde cloche de l'hôtel retentir dans la cour. C'était un événement inaccoutumé à ce moment de la journée dans la maison où le portier se couchait à neuf heures. Aussi pas un instant la Duchesse ne douta que ce son de cloche n'eût trait à la tragédie qui commençait. Elle trembla. Manuel dit innocemment :

— Qui vient nous déranger?

Il ne pouvait savoir le sens déchirant que cette phrase prenait à cet instant pour sa mère. Au bout de quelques minutes un domestique entra et dit :

— Monsieur Raineval demande si madame la Duchesse veut le recevoir.

Manuel ne se gêna pas :

— Il est assommant. N'est-il pas déjà venu cette après-midi? / .

La Duchesse prononça :

— Répondez à monsieur Raineval que je le rejoins à l'instant...

Manuel eut un geste d'humeur.

— Dans ce cas je sors. Nous aurions pu cependant passer une si bonne soirée, tous les deux. Je vous avais apporté des croquis, des choses amusantes.

Elle se leva, vint l'embrasser au front en

lui saisissant la tête avec une sorte de passion.

— Mon chéri, mon chéri, avoue que tu n'es pas fâché d'aller faire un tour, de rencontrer tes amis.

— Je trouve mes amis stupides à côté de vous. Rien ne vaut les soirées telles que j'avais rêvé celle d'aujourd'hui.

Elle caressa ses cheveux.

— Demain nous ferons une promenade à cheval très loin, tu veux?

Et il la regarda s'éloigner, hâtant le pas malgré elle, de son allure charmante, d'une allure de jeune fille, harmonicuse et dansante.

Elle était si troublée qu'elle ne se demanda même pas comment Manuel, qui ne soupçonnait rien, qui professait la plus grande admiration pour Raineval, s'irritait ainsi ce soir de sa visite inopinée. A la vérité lui-même ne se le serait pas expliqué, ni personne, à moins de croire à l'existence des pressentiments. Mais est-il rare qu'un instinct de défense naîsse chez les nerveux, les sensibles, les délicats à l'approche de l'être qui vient leur disputer leur proie affective et soulever dans les régions instinctives de leur âme le plus poignant des

sentiments, le plus obscur, le plus effrayant, celui qu'on n'ose avouer et qu'il faut bien nommer pourtant : la jalousie.



Dès qu'elle eut franchi la porte, elle vit Raineval au fond du salon vert. Il était debout comme dans l'atelier de Navarin, fixant sur elle ses yeux de génie et de passion qui l'interrogeaient anxieusement. Ils eurent tous deux quelques secondes d'embarras. Louis Raineval prit la main que lui tendait la Duchesse et la contempla sans la toucher de ses lèvres, comme un objet d'adoration devant lequel on reste confondu et tremblant. Puis d'une voix assourdie :

— Je savais que Navarin devait vous parler de moi ce soir, madame. L'a-t-il fait ?

— Il l'a fait, dit la Duchesse.

— Alors?...

Elle céda, l'Idole, à la tentation de respirer encore un peu l'encens qu'était pour ses narines l'angoisse d'un tel homme. Le désordre intérieur, l'effroi de la perdre qui faisait défaillir un savant comme Raineval était un hommage

sans prix pour une femme ! Cet instant fut bref ; elle le goûta sans le prolonger, mais l'enivrement l'en avait pénétrée quand elle sourit à Raineval pour le rassurer.

— Alors, je suis infiniment touchée, mon bon Raineval, je vous assure, mais...

— Ah ! voilà ! fit-il avec un accent de violence qui surprenait chez ce suppliant, il y a un mais.

— Raineval, reprit-elle très vite, craignant que cette fougue ne montât comme une marée si elle ne l'apaisait pas, et qu'il n'y eût un autre sentiment que l'humilité amoureuse chez ce Maître, Raineval, asseyez-vous là près de moi et causons.

Elle lui avait pris les mains affectueusement. Elle les sentit glacées et ce signe physique de trouble l'émut plus directement, plus brutalement que tout.

— Non, ne causons pas, fit-il, impérieux ; un mot suffit. Je vous aime terriblement, oui, terriblement, à en être ravagé. Je ne savais pas ce que c'était auparavant. Je vous aime d'un cœur tout neuf, qui a vingt ans. Repoussez-vous mon amour ? Il faut me répondre oui ou non.

Elle se sentait emportée par un courant

qu'elle ne pouvait remonter. C'était un torrent. C'était la passion de cet homme qui la prenait. Elle hésita, puis ses lèvres finirent par prononcer faiblement :

— Non, je ne le repousse pas.

Un soupir de bonheur sortit de la poitrine du savant. Il devait avoir atteint ce soir aux limites extrêmes de la tolérance touchant l'incertitude où se débattait son amour. Il était comme un homme qui a trop souffert. Ses paupières palpitaient. Il se cacha le visage dans ses deux mains. Madame de Fontanac le regardait avec un attendrissement infini. Aurait-elle cru revivre encore de pareilles heures! Elle revoyait Raineval lors du triomphe qu'avait été sa réception à l'Académie des Sciences, en pleine guerre, quand les Savants anglais lui avaient envoyé la fameuse adresse : « *You, the greatest and the most powerful in the scientific Republique.* » Quelle apothéose! On avait alors essayé de vulgariser dans la presse, dans les revues, ses travaux sur la cellule morte, ses extraordinaires découvertes et révélations.

Pendant ce temps, modeste et simple comme toujours, il venait le jeudi aux réceptions de madame de Fontanac. Était-ce alors que son

amour était né? Ce n'était pas l'homme du piédestal, du nuage sacré. Il restait abordable, un peu taciturne seulement. Et c'était lui qu'elle retrouvait ainsi prostré devant elle ce soir, comme anéanti par la possibilité de la conquérir. Une existence divine s'ouvrait devant elle, car voici qu'elle commençait d'envisager, dans un fléchissement de son austérité de veuve, la douceur objective d'un amour caressant auquel déjà elle consentait en son cœur.

Raineval disait maintenant :

— Que pensez-vous de moi, en me voyant parvenu à ce point, au point d'oser vous implorer de partager ma vie? Vous n'êtes pas indignée, dites-moi, dites-moi!

— Oh! non, Raineval, mais je réfléchis, ma conscience veut peser encore les décisions que vous exigez de moi. Vous sentez bien que je suis toute frémissante, vous sentez bien que mon cœur ne résiste pas. Mais ma raison, Raineval!

— Votre raison va résister maintenant?

Il avait repris l'accent dominateur des minutes précédentes et sa main longue et osseuse d'intellectuel broya celle de la Duchesse comme si on eût voulu la lui arracher.

— Il y a des obstacles moraux entre nous, Raineval.

Il dit amèrement :

— Ma roture?

Ce n'est pas cela. Je suis libre, même envers le nom que je porte puisque j'ai élevé mon fils qui le transmettra. J'admettrais même fort bien de devenir la bru de vos parents, ce père, cette vieille mère dont vous m'avez parlé quelquefois comme de petits bourgeois si dignes et d'une si grande élévation morale. C'est vous dire que je vois plus loin dans une telle alliance que l'union de mon titre et de votre célébrité personnelle, j'y considère encore et j'y consens le rapprochement de nos deux lignées... Ce n'est pas cela, Raineval, qui met un mur entre nous. Il y a deux autres motifs d'hésiter. D'abord ceci, que je ne puis vous donner qu'une fin de vie, à vous si jeune encore! Je sais bien que mes cheveux blancs ne m'enlaidissent pas; cependant, Raineval, ils sont un signe de l'âge, signe prématuré, mais avertisseur.

Nous avons le même âge d'abord! Puis je ne veux pas, je ne veux pas que vous offensiez par ces mots votre propre image que je porte en moi vivante, ni le culte dont mon amour a pris la forme. Je vous aime aujourd'hui et

demain, entendez-vous. Tout mon être vous aime. Si je suis un cœur neuf, je ne suis pas un cerveau inexpérimenté. Je vous aime avec l'implacable lucidité de mon métier qui ne laisse plus en moi de place aux surprises. J'aime votre Moi, celui qui est aujourd'hui et demain. Je vous aime en dehors du temps. Ce n'est pas un flirt que je jette à vos pieds ce soir, ce fardeau qui vous étonne, c'est mon âme même.

Elle était toute palpitante sous l'effet de ces paroles de feu. Raineval ne pouvait dire plus vrai, elle était étonnée et écrasée par la révélation de cette âme mystérieuse. Avant qu'il n'eût tenté un geste de passion, il l'emportait déjà dans l'infini, rien qu'en lui montrant sa vie intérieure. D'ailleurs l'amour est-il autre chose que la connaissance, allant jusqu'à la possession totale de l'être dont nous ne pouvons plus rien ignorer.

Madame de Fontanac ferma les yeux, une minute, et ce ne fut qu'au prix d'un effort, qu'elle rompit ce silence religieux pour objecter enfin :

Raineval, il y a ensuite Manuel...

Mais lui, cette fois, se méprit sur ce qu'elle voulait dire :

— Je le sais. Vous pouvez être certaine que je lui ferai une grande place dans mon affection. Comment n'aimerais-je pas votre enfant ! Je serai son meilleur ami et à notre foyer...

A ces mots de « notre foyer » la mère eut une illumination de foudre. Elle vit son fils admis dans ce foyer nouveau, toléré chez Raineval, chez elle. Une animale et sauvage tendresse capable de tout briser, de tout détruire fut explosion en elle pour défendre son enfant.

— Vous ne comprenez pas, interrompit-elle avec une sorte d'humeur contenue et retirant sa main, par rancune, vous ne comprenez pas la peine qu'aurait Manuel si je me remariais.

Raineval, tout prêt à discuter dans le calme ce dernier point qu'il comptait pour peu, reprit :

- Une peine... Je ne conçois pas très bien... car, enfin, il continuerait de vivre près de vous. Êtes-vous libre oui ou non ? Avez-vous accompli votre devoir près de ce fils ! Vous avez fait l'admiration de tous ceux qui étaient les témoins émus de votre incomparable dévouement maternel. Aujourd'hui ce fils a vingt ans. Il sait voler de ses propres ailes. Votre tâche est finie. D'un jour à l'autre, il peut quitter le nid.

Elle secoua la tête sans répondre. Absente d'ici, elle était retournée tout entière près de Manuel, là où elle l'avait laissé tout seul, dans la grande salle à manger de Concini. Elle l'entendait dire encore : « Pour moi, rien ne vaut les soirées telles que j'avais rêvé celle d'aujourd'hui ».

Elle finit par penser tout haut :

— Jamais Manuel n'a eu tant besoin de moi qu'à présent. Il a vingt ans. Pour certains, c'est l'âge des plaisirs, c'est l'âge du plaisir. Mais pour beaucoup, rappelez vos souvenirs, Raineval, c'est l'âge des luttes intellectuelles, des obscurités, des troubles ; c'est l'âge d'Œdipe devant tous les sphinx de la vie. On souffre bien. Manuel a souffert comme les autres. J'étais là, Dieu merci. Oh ! je ne me pique pas d'une grande science philosophique. Mais le seul fait des années m'avait appris le sens des choses, j'avais atteint la paix, moi. Nous étions comme deux amis : j'ai tâché de lui communiquer cette paix, ce qu'un ami de son âge n'aurait pas su faire. J'ai vu éclore cette conscience. Oh ! mon Dieu, je ne sais pas si je puis dire cela, qui a l'air exagéré, mais il me semble que je l'ai fait aussi de ma substance morale. Avec Navarin je l'ai aiguillé vers un métier

de beauté. Je suis sa mère à un point que vous ne pouvez pas comprendre, Raineval. Je le nourris toujours de moi-même. Que va-t-il devenir! Que va-t-il devenir!

— Ne diminuez pas Manuel, reprit Raineval. C'est un homme, et justement parce que tant de soins, tant de divine lumière venus de vous, l'ont mûri. Il vous doit tout, je le crois bien! même ce beau développement moral qui le dispense aujourd'hui de votre tutelle. Alors laissez-moi retourner votre phrase. Demain il peut aimer à son tour, se soustraire à votre influence, vous échapper et ce sera le cas de demander : « Qu'allez-vous devenir, vous, vous, toute seule...? »

Madame de Fontanac fit un signe d'incrédulité. Elle voulait dire que Manuel était trop jeune, qu'il ne songeait pas à l'amour, qu'elle le garderait longtemps encore, mais elle ne formulait rien, car au fond elle était ébranlée, et l'idée de perdre Raineval, définitivement, par un refus trop catégorique, la terrorisait. Bientôt elle envisagea cette solitude qu'évoquait le savant et tout son être en eut un frisson de peur.

— Moi, disait Raineval, comme celui qui apporte toutes les sécurités, les plus sûres pro-

messes, je me voue à vous pour toujours, je ne vivrai que pour votre bonheur.

Une voix insinuante murmurait en elle :

« Après tout! après tout! »

Et elle livra ses deux mains à l'homme passionné qui se révélait soudain dans ce taciturne. Elle souriait de surprise, de confiance en lui, de douce indulgence et peut-être aussi de bonheur, car, si elle n'aimait pas encore complètement Raineval, le sentiment qui la remplissait en cette minute, cette estime sans borne, cette estime exaltée, religieuse, grisante, ressemblait trop à de l'amour pour ne pas en être l'aurore. En elle rien ne protestait contre ce premier rapprochement si imprévu qui lui faisait percevoir jusqu'aux battements du cœur de Raineval pendant que lui adorait ardemment les mains chères.

Et tout à coup la Duchesse avertie par un bruissement, ayant levé les yeux, aperçut là-bas Manuel qui venait d'entrer dans le premier salon et restait cloué sur place en les regardant.

Elle défaillit physiquement comme une femme qui a trahi un grand amour et se voit surprise. Elle murmura :

— Voilà Manuel!

Raineval très simplement abandonna les mains de la Duchesse et dit comme si la plus dramatique révélation possible ne venait pas de s'accomplir dans l'instant même :

— Venez, Manuel!

Mais celle qui avait trahi son grand amour maternel restait éperdue devant son enfant. Impuissante à dire un mot, elle buvait le reproche de ses yeux, de sa pâleur, de son trouble. Enfin Manuel bougea lentement, mais il reculait vers la porte. Il voulait repartir sans livrer un seul lambeau du jugement terrible qu'il venait de porter en secret. Alors Raineval se précipita, parvint à le rejoindre comme il disparaissait derrière la porte.

— Restez donc, Manuel, dit-il avec son autorité d'ancien maître. Il est bon que vous assistiez à notre débat, ou plutôt à l'accord qui vient de naître entre votre mère et moi.

— Cet accord ne me regarde nullement, dit Manuel avec vivacité.

Mais en dépit de l'air indifférent qu'il affichait, la flamme de ses yeux qui semblaient s'être creusés davantage sous l'arcade sourcilière et toute la contraction de son masque aigu et fragile attestaient sa douloureuse indignation. Raineval, trop gonflé de sa félicité actuelle pour

évaluer exactement ce qu'il y avait de pathétique dans le cas de son ancien élève, le considérait avec un sourire indulgent de grand homme, un sourire qui derrière le lorgnon paraissait, bien à faux d'ailleurs, teinté d'ironie.

— Venez, mon cher, venez, répéta-t-il en le retenant par le bras, nous avons à vous parler.

Mais alors la mère s'interposa. Elle s'était rapprochée à son tour. Du premier regard, elle avait approfondi ce qui se passait dans l'âme de Manuel. Elle allait le défendre.

— Mon chéri, je te verrai tout à l'heure, tu as raison. Laissez-le aller, Raineval.

Et quand Manuel délivré eut disparu :

— Vous ne voyiez donc pas que vous mettiez ce pauvre enfant au supplice! La soudaineté avec laquelle notre roman s'est révélé à lui n'a-t-elle pas quelque chose de cruel? Il nous a surpris. Aucun autre mot n'existe. Je ne sais comment les circonstances ont ainsi tourné puisqu'il devait sortir ce soir. S'est-il ravisé? A-t-il cru, par déférence pour vous, devoir venir au salon? Enfin, le fait est là, il nous a surpris, et, ce qui est atrocement pénible à dire, comme en un vaudeville. Toutes les suppositions lui sont permises.

Raineval devenu triste sentait l'ardeur maternelle frémir dans ce reproche contenu mais sévère. La duchesse de Fontanac ne pensait plus qu'à son fils. Elle le rendait, lui Raineval, responsable du chagrin que Manuel venait d'éprouver. Il avait un rival et le plus redoutable qu'il eût pu prévoir. Il n'allait plus désormais pouvoir prononcer le nom du jeune homme sans qu'une nuance acerbe passât dans sa voix. Et ce fut bien pire encore quand la Duchesse, pour répondre à cet argument qu'il essayait de lancer : « Votre fils aujourd'hui élevé n'a plus aucun droit sur vous », lui exposa en deux mots l'indéniable réalité, celle qui fatidiquement, inexorablement devait ravager le cœur de ces trois êtres :

— Songez que, depuis vingt ans, je n'existe que pour lui!

\* \* \*

Voilà quelle était l'origine des droits du fils. Depuis vingt ans, la jeune veuve s'était exclusivement consacrée à lui. Il n'en aurait pas eu sur une mère insouciante et légère. Mais l'affection oblige. Surtout ceux qui la donnent. Madame de Fontanac était enchainée

à Manuel moins par la tendresse qu'elle en recevait que par celle qu'elle lui avait prodiguée avec sa générosité maternelle. Cette magnificence dans le dévouement avait conféré au jeune homme une imprescriptible autorité sur celle qui lui avait sacrifié tout son cœur.

Ses jambes fléchissaient quand il remonta dans sa chambre. Un immense dégoût de la vie le noyait ; car il condamnait non seulement sa mère et Raineval, mais le sentiment vil qui l'avait conduit lui-même au salon pour vérifier l'insupportable soupçon qui venait de le mordre et proprement pour espionner la Duchesse. Tout un édifice d'idées nobles, de dignité, de respect croulait en lui. Raineval qui était un dieu, sa mère, la sainteté même, lui qui se croyait digne d'elle, roulaient ensemble dans la médiocrité haïssable. Quel désarroi pour son âme de vingt ans ! Mais c'était envers la Duchesse qu'il éprouvait le plus de sévérité. Il se sentait trompé. Ainsi, pendant qu'ils devisaient de questions légères ou profondes, pendant qu'ils suivaient le matin côté à côté l'allée cavalière du Bois, en goûtant ensemble ce grand plaisir physique du cheval dans l'air âpre déjà de novembre, cette petite maman, sa grande camarade et son meilleur ami, pour laquelle

malgré les apparences il gardait une piété, une soumission aveugles, cette mère admirable était, sans le lui avoir jamais dit, en proie à la pensée d'un homme étranger! Elle aimait Raineval! Elle l'aimait à la minute où elle lui avait dit telle phrase, à celle où sous la ramure, ravis de cette apparition comme d'une scène de tapisserie, ils avaient rencontré les chevreuils du Bois. Tous ces souvenirs le crucifiaient. Raineval était entre eux jusqu'au passé et sa mère lui avait menti longuement.

Mais il ne fut pas longtemps abandonné au désespoir de ses réflexions. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était remonté dans sa chambre qu'il y vit entrer la Duchesse qui venait de congédier assez durement d'ailleurs le malheureux Raineval. Il lui dit, les bras croisés et sur un ton de persiflage :

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangés.  
Je suis mal tombé vraiment.

Elle voulut, plutôt que de se justifier, prendre Manuel aux tempes et l'embrasser comme autrefois, mais il se déroba et la plainte qui l'étouffait lui sortit des entrailles :

— Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit!  
Car c'était ce qui le blessait au plus vif qu'elle eût pu lui cacher sa liaison et que dans leur

intimité passée un tel secret eût pu trouver place. Mais la Duchesse debout devant lui et les yeux pleins de larmes :

— Mon pauvre petit, est-ce que je savais moi-même avant aujourd'hui, est-ce que je pouvais pressentir... C'est Navarin qui m'a tout appris ce soir en prenant le thé, puis ce pauvre Raineval est arrivé à son tour... Oui, c'est vrai qu'il m'aime beaucoup, beaucoup...

— Et vous ne m'aviez pas l'air de le repousser.

Elle acheva de le torturer en prononçant :

— Je n'avais pas de raisons absolument précises pour le repousser, Manuel.

Ainsi à peine la bonne foi de la mère était-elle hors de cause, qu'elle aggravait son cas en annulant d'un mot impitoyable toutes les obligations de son amour maternel. Pas de raisons pour repousser Raineval! Mais lui, Manuel? Il ne suffisait donc pas à sa mère? Il n'ajouta rien là-dessus, retenant par fierté le flot de reproches qui lui venait aux lèvres et la Duchesse continua :

— Tu comprends, mon chéri, un tel amour qui s'offre à vous, alors qu'on a été très éprouvée, qu'on a beaucoup souffert, que votre vie a été une longue résignation, est souverainement attristant. La mort de ton père qui m'ado-

rait m'a laissée brisée, Manuel ; je puis te parler ainsi maintenant que tu es un homme. Heureusement que tu étais là, c'est toi qui m'as sauvée, car cette solitude du cœur après qu'on a été idolâtrée... Enfin je ne me plains pas. J'étais une mère si privilégiée. Mais cet amour qui éclate soudain devant moi comme un soleil m'a tentée, oui, Manuel, je te l'avoue, m'a tentée.

— Pourtant... l'amour ! laissa tomber dédaigneusement Manuel.

L'expérience de l'amour que peut faire un jeune homme de l'âge de Manuel et qui est duc de Fontanac n'est pas d'un ordre à lui permettre un parallèle entre ce sentiment et celui que lui inspire une mère adorable. Bien au contraire, l'un terrasse l'autre. L'amour que connaissait Manuel était celui des soupers, des petits théâtres, celui de quelques amis viveurs, celui qu'il n'avait goûté que pour s'en dégoûter, car à chaque fois la trivialité sous l'élégance l'avait rejeté par réaction à la pureté de l'amitié maternelle. La tendre et forte éducation féminine qu'il avait reçue, la continue fréquentation d'une mère dont le charme séduisait tout ce qui l'approchait, avait aussi, c'était indéniable, diminué chez le jeune homme

cette avidité de la femme, du commerce et de la société de la femme qu'on voit chez ceux de son âge. Il faut bien le dire, les hommes qui ont eu le don d'un grand amour filial, ceux qui n'ont jamais été sevrés des caresses maternelles, furent toujours moins exposés que les autres à l'aveugle recherche du sentiment dans les amours vulgaires, et au danger des erreurs romanesques. Combien au contraire vont inconsciemment demander à des unions indignes, vénales et passagères, l'assouvissement des besoins affectifs que le cycle incomplet de l'amour maternel a oublié de satisfaire en eux! Manuel avait eu, lui, le cœur comblé. Il était assez riche pour dédaigner l'amour précaire des liaisons de jeunesse et ses yeux n'en apercevaient pas d'autre.

— Mon chéri, reprit la Duchesse fermement, tu le verras un jour, il y a une sorte d'amour qui est divin. Et vraiment, si ta mère le rencontre, peux-tu le lui défendre?

— Ah! dites donc tout de suite que vous aimez Raineval et que vous allez l'épouser, car vous l'épouserez, je suppose. Il prendra ici la place de mon père, il chassera les derniers souvenirs que je recherchais de lui. Il vous imposera son nom, son nom d'épicier de l'Ile-de-France, il vous

embourgeoisera et vous fera des enfants qui seront des petits-fils de jardiniers. Et il vous apportera le soir les relents de son métier de croquemort, ce spécialiste des cadavres qui sent la nécropole et le cimetière! Car il n'a d'autre célébrité que celle qu'il s'est acquise dans la décomposition et la mort, ce grand savant de qui j'aurais cru tout au moins qu'il respectait les convenances les plus élémentaires.

Il haletait; son nez arabe aux narines collantes se pinçait comme dans la syncope, son front était tout blanc sous sa chevelure épaisse des tempes.

— Manuel! Manuel! faisait à mi-voix la mère atterrée devant cette violence, peux-tu parler ainsi, toi qui admirais tant Raineval!

— Il m'avait trompé; c'est un faux grand homme. On ne traite pas la duchesse de Fontanac ainsi qu'il vous a traitée. Vous n'êtes pas une midinette. Je l'ai vu à vos genoux. Il était grotesque. Et le pire c'est qu'il vous démolissait à mes yeux.

— Tais-toi, dit durement la Duchesse.

Il se tut, réfléchit un moment et se représentant :

— Je suis fou. Après tout, vous êtes libre. Mettez que je n'ai rien dit et épousez Raineval.

Je ne veux pas vous empêcher d'être heureuse si pour vous le bonheur consiste, consiste...

Il n'acheva pas, les sanglots l'étranglaient. Il était encore assez près de l'enfance pour que le premier chagrin qu'il eût jamais éprouvé s'annonçât par des larmes. Son désespoir anéantissait la Duchesse. Raineval était loin. Même une sorte de honte l'envahissait en pensant au moment de demi-abandon où Manucl l'avait trouvée. Toute lucidité disparue, elle se croyait coupable, elle en voulait à Raineval pour ce grand amour qui l'avait égarée, car en cette minute, seul son enfant en pleurs comp-tait pour elle.

— Mon petit, fit-elle très sincèrement, qui te dit que je consentirai à devenir sa femme?

— Votre penchant est assez visible et moi l'apprend assez.

— Rien n'est moins sûr cependant.

Manucl, qui faisait effort pour recouvrer son sang-froid, regarda là-dessus sa mère comme pour s'assurer qu'elle ne lui mentait pas. Sous les cheveux blancs, légers et charmants, les yeux de myosotis si rieurs d'ordinaire étaient affreusement tristes. Le jeune homme en fut frappé. Il suffit souvent de la soudaineté d'une émotion pour que nous échappions tout à coup

à notre égoïsme. A la vue de sa mère qui souffrait, Manuel sortit de lui-même comme par un choc. Il oublia son *moi* :

— Ma pauvre petite maman, lui dit-il, dans cet éclair de lucidité, je suis odieux, pardonnez-moi.

Enfin la mère put le reprendre et le serrer dans ses bras. Elle essayait de s'expliquer à lui, d'analyser son cœur où la superposition de deux sentiments était si simple, si logique. Avait-elle une minute cessé de chérir son enfant même quand Raineval était à ses genoux, même quand l'amour de cet homme l'avait émue ? Est-ce que Manuel ne serait pas toujours le premier pour elle ?

Car sur un fragile indice de revirement chez le jeune homme, elle s'était hâtée de fonder son espoir d'un accord possible, un accord entre deux êtres qui, sous la douce apparence de l'affection, se riaient secrètement, avec une sorte de férocité, à la souveraineté du même bien !

\* \* \*

Pourtant cet espoir semblait justifié le lendemain matin quand la Duchesse en costume

de cheval descendit dans la cour de l'hôtel où Manuel l'attendait depuis longtemps déjà. L'amazone amincissait la charmante femme, accusait ses nobles lignes, et l'effet de ses cheveux blancs sous le feutre noir, avec la lumière des yeux bleus, était indéfinissable, avait une grâce inconnue, singulière de travestissement, de féerie. Le jeune homme l'aider à monter en voiture lui dit de son air de page :

— Savez-vous ce que je pense? Non? Eh bien, je pense que ce qui doit m'étonner par-dessus tout, c'est qu'on ne soit pas déjà venu vous prendre. Il n'y a pas à dire, vous êtes une jeune femme. Je n'y avais jamais songé. Il a fallu ce sacré Raineval. Comment ne vous êtes-vous pas remariée, ma petite maman?

Elle souriait de plaisir à ce compliment filial. Elle répondit :

— Mon petit, j'ai toujours envoyé au diable les prétendants. Je ne voulais pas changer de bonheur.

— Pour vous aussi, ma petite maman, il a fallu Raineval.

La Duchesse ne remarqua pas l'accent dont cette phrase était imprégnée. L'enjouement de Manuel renaissait. Tout paraissait sauvé. Ils partirent.

Bientôt les toits royaux du Louvre apparaissent sous la transparence des brumes bleues de novembre. Les quais semblaient, dans le brouillard humide, faits d'une étoffe molle et ouatée où la Seine mettait un entre-deux que ça et là brodaient à jour les ponts. L'opulence des perspectives parisiennes ravissait madame de Fontanac qui se sentait portée par la vie vers un autre infini de bonheur. L'auto lui donnait toujours une torpeur heureuse. Aujourd'hui elle pensait à Raineval, qui, elle le savait, pensait à elle. De nouveau elle connaissait l'ivresse de sentir la propriété d'un cœur qui ne donne rien à d'autres, qui ne bat que pour vous. Comme elle s'était contentée de peu de joie jusqu'ici!

On était maintenant sous les sèches ramures des Champs-Élysées. Sur la chaussée, les autos sans secousse et sans bruit roulaient ainsi qu'un train ininterrompu de voitures. La mère considérait désormais l'adhésion de Manuel à son bonheur comme acquise. Le premier flot d'humeur jeté, il en était venu assez vite même à accepter Raineval. D'ailleurs tout s'arrangerait. Le second mari et le beau-fils vivraient peu ensemble. Manuel ne quitterait-il pas bientôt la maison pour son service militaire ?

Et elle fut effrayée à ce moment de s'apercevoir que ce départ de son enfant, après qu'elle l'avait tant redouté, lui semblait à présent providentiel. Ainsi elle pourrait voir sans chagrin désormais Manuel s'éloigner d'elle ? Ainsi elle l'aimait moins...

— A quoi pensez-vous, ma petite maman ?

Ils avaient gagné la Porte Dauphine où l'on avait coutume de leur amener leurs chevaux. Les jolies bêtes, à l'encolure altière étaient déjà là, dressant d'un air à la fois étonné et mélancolique leur front soyeux sous lequel leurs yeux eurent à la vue de Manuel et de la Duchesse l'énigmatique et humide sourire des animaux. Une fois en selle la mère et le fils gagnèrent l'allée cavalière où les huit sabots cadencés s'enfonçant dans la boue de la piste, passaient avec un bruit molleux. Ils paraissaient être tout seuls. Comme des baguettes magiques, les branches fines enfoncées dans le brouillard le changeaient en perles qui constellaient leur pointe. Un mystère naissait de ce grand silence. Manuel serrant la bride s'était rapproché de sa mère pour lui poser de nouveau la troublante question : « A quoi pensez-vous ? » Elle répondit :

— Je pensais à toi, mon chéri, justement.

S'il avait pu lire en elle, quel chagrin de découvrir le sens de ses pensées! Mais elle en était à dissimuler avec lui.

— Moi, reprit-il à son tour en périodes saccadées, balancées au trot de son cheval, moi je me rappelais notre première promenade ici. Vous souvenez-vous, j'avais onze ans. Je montais un poney. J'aurais pu monter un poulin tant j'étais déjà d'aplomb sur ma selle. Mais vous mouriez de peur, ma pauvre petite maman. C'était le printemps. Je me figurais être dans un beau pays exotique, dans les îles, au milieu de fleurs et d'oiseaux extraordinaires. Je poussais mon petit cheval et je vous entendis encore crier : « Manuel, Manuel! je te défends! » Mais j'aimais vous effrayer, savoir que vous aviez peur pour moi. C'était encore ainsi pendant ma scarlatine à Fontanac. Vous me croyiez perdu. Vous pleuriez et je faisais semblant de dormir pour mieux voir vos larmes. Je vous trouvais si bonne de vous inquiéter à mon sujet et de me veiller la nuit...

Tous deux avaient retenu leurs bêtes, inconsciemment; ils allaient au pas, s'arrêtant par intervalles. Manuel poursuivait :

— Si je vous disais que ces réminiscences me reviennent souvent. Je m'imagine tout petit,

entre vos bras. Je revois vos soins. Anatole me l'a dit, vous ne m'avez jamais confié à des remplaçantes, vous vous êtes faite pour moi bonne d'enfant. Vous souvenez-vous de ce qu'on chante à la Vierge, dans la jolie prose de l'Église : *Monstra te esse matrem*. Eh! bien, vous aussi vous avez montré que vous étiez mère. Et vous voudriez que je ne vous adore pas? Mais tout cela m'apparaît aujourd'hui. Le soir je m'endors avec ces souvenirs et j'y vais de ma petite émotion.

— Pourquoi me dis-tu ces choses? questionna la Duchesse qui du coup arrêta net son cheval, pour mieux pénétrer la pensée de Manuel sur qui elle fixait des yeux anxieux.

— Parce que... fit-il avec une légère hésitation, parce que ce sont des idées que j'ai rabâchées toute la nuit.

Et pour couper court, la tête en avant, d'un geste d'enfant qui s'échappe, il piqua son cheval qui prit le galop et disparut au tournant de l'allée.

\* \* \*

Ils prenaient le café dans le salon vert quand on introduisit Navarin.

— Eh bien, fit-il, en les interrogeant tous deux d'un regard qui voulait être discret, mais qui trahissait toutes les curiosités du bonhomme, quoi de neuf ici?

Il y eut un court silence après lequel, d'une voix éteinte, la Duchesse dit :

— J'ai vu Raineval hier soir.

— Ah... Et l'on peut parler devant le petit?

Il désigna Manuel d'un clin d'œil.

Pendant que la mère affirmait de la tête, le jeune homme vint à son vieux maître.

— Au revoir, patron, je vais travailler.

— Mais ne t'en va pas, pour l'amour de Dieu, il faut que je te voie, mon garçon!

— C'est pour moi que vous venez?

— Parbleu!

Navarin savait évidemment toute la scène qui s'était passée ici même la veille au soir et il le savait de la bouche de Raineval. S'il accourrait si vite, c'était pour mettre les choses au point, d'un coup de sa belle brusquerie.

— Alors, dit-il, notre grand homme a déposé son cœur à vos pieds, belle dame. L'hommage vaut la peine, qu'en pensez-vous?

La Duchesse répondit froidement :

— Il m'a demandé ma main. Oui. Je suis très flattée, assurément. Mais il me faut réfléchir.

— Oh! j'espère que vous n'allez pas jouer trop longtemps avec ce cœur. Il n'est pas de ceux dont on s'amuse... Et toi, petit, que dis-tu de l'événement?

Manuel sous ce coup droit frémit, changea de visage sans le savoir et répondit en affectant de l'indifférence :

— Je fais des vœux pour que ma mère soit heureuse, on n'a rien de plus à me demander.

— Sais-tu, mon enfant, que tu n'as pas l'air enthousiasmé.

— Ah! que voulez-vous, patron, ce mariage est tellement singulier.

— Comment singulier?

Un bruissement d'étoffe, un glissement de pas leur indiquèrent que la Duchesse les quittait, mais les yeux à terre, ils ne relevèrent même pas la tête.

— Voyons, petit, dit Navarin, en se rapprochant et sur un ton plus intime désormais, laisse ton vieux maître s'expliquer avec toi; tu ne vas pas bouder ainsi au bonheur de ta mère. Cette femme-là n'a pas quarante ans, sacrebleu, et tu ne seras pas toujours dans

ses jupes. Veux-tu l'obliger à se dessécher dans une effroyable solitude, cette créature de grâce, de douceur, si bien faite pour l'amour? Réfléchis un peu, gosse. Tu as des yeux pour voir. Crois-tu qu'elle ait eu sa part de la vie, mariée trois années, follement aimée, puis seule tout à coup devant ton berceau? Enfin tu n'as plus sept ans. Tu dois comprendre tout le reste. Et aujourd'hui que s'ouvre devant elle une radieuse perspective de bonheur, car il n'y avait sur terre qu'un seul homme digne de ta mère, c'était Raineval, Raineval avec sa grande âme fière, sa pure conscience et son génie, oui, aujourd'hui qu'elle a cette faveur du sort d'être aimée précisément par celui-là, tu viendrais, toi, mettre des bâtons dans les roues, sous prétexte que ce mariage te semble singulier?

Manuel ne répondit pas. Assis près de Navarin, le front lourd de souci, les yeux fixés sur le tapis, il paraissait accablé.

— Tu n'as rien à reprocher à Raineval, poursuivit le vicil artiste. Cet homme-là est un roi. C'est une de ces réputations que personne ne discute plus.

— Il ennuiera maman, lança Manuel avec humeur.

— Dis donc, Manuel, fit Navarin, en se penchant sur le jeune homme dont il caressait l'épaule, est-ce que tu serais jaloux ?

— Eh bien, oui, patron, avoua-t-il enfin en levant vers son vieux maître ses yeux douloureux, mais confiants, je suis jaloux de cette mère dont je n'aurais jamais cru qu'elle pourrait aimer un étranger quand je l'aime tant moi-même.

— L'amour maternel ne suffit pas à une femme, petit nigaud.

— Il lui suffisait. Nous étions si heureux ! Elle était si gaie, si spirituelle, ma petite maman, nous passions des jours délicieux, nous divertissant de tout. Croyez-vous que le grave Raineval jouisse jamais de ce trésor d'esprit et d'enjouement ? Et puis, patron, est-ce étrange ? La pensée qu'elle puisse être dans les bras de cet homme, un jour, me torture. Je prends parti contre elle pour mon père que je n'ai jamais connu et qu'il me semble qu'elle outrage. Pourtant, pourtant, elle a le droit, n'est-ce pas ? Mais je ne sais pourquoi, je suis impitoyable ; je vois là une affreuse trahison à l'égard du Mort. Et, vous l'avez dit, je suis jaloux. Quand je songe qu'ils seront là, tous deux, cet étranger et elle, enfermés dans

cette chambre, je souffre, patron, je souffre, et cette mère, vénérable, je la méprise comme si elle se déshonorait. Non, non, je ne veux pas qu'elle se remarie!

— Tu es insensé, Manuel. J'ai vu des enfants de quatre ans parler comme toi dans leur instinct de faiblesse qui réclamait pour eux seuls la vigilance, et toute la puissance d'aimer de leur mère; il y avait là une logique animale. Mais à ton âge, on existe par soi-même, cet instinct-là ne s'explique plus. Raisonne un peu, bon sang!

— J'ai beau être un homme, je n'ai qu'elle au monde.

— Et quand l'heure sonnera où tu seras toi aussi pincé par la passion qui attend les garçons de ton âge au détour du chemin, tu feras comme les autres, tu te détacheras, tu la laisseras toute seule.

— Oh! vous savez, moi, patron, la grande passion!...

Il fit un geste de désintéressement complet, puis, ardemment :

— Jamais, jamais, aucune femme ne me détachera de ma mère.

— Manuel, reprit alors Navarin, tu es un monstre d'égoïsme, tu es coupable d'interdire à

ta mère d'être heureuse. Car elle aime Raineval, tu sais, ça se devine, c'est clair comme le jour. Mais si tu étales devant elle tes protestations muettes et ton ridicule désespoir, elle est femme à faire taire son cœur et à se sacrifier pour toi. Là-dessus, je te quitte. Je t'ai tout dit. Agis comme tu voudras. Je t'attends à cinq heures à l'atelier. Apporte tes croûtes.

\* \* \*

Emmanuel de Fontanac, au fur et à mesure de la confession qu'il venait de faire, avait lu nettement en lui-même, et comme il arrive toujours, c'était en s'efforçant de s'exprimer devant un autre avec sincérité qu'il avait découvert toute la vérité de son secret mobile, cet égoïsme féroce dont il était confus maintenant.

Sa mère lui avait fait établir au second étage de l'hôtel un vaste atelier qui n'avait d'autre défaut que d'être en disproportion par ses dimensions et son opulence avec le petit talent du jeune débutant et d'écraser son propriétaire. C'était un atelier de grand peintre. Manuel

le sentait si bien qu'il en avait adopté une encoignure modeste, meublée de sa table à dessin et de quelques tabourets, tandis qu'il laissait comme inhabité le reste de la large pièce encombrée de vieux meubles italiens, de statuettes précieuses, de tapisseries que la Duchesse avait accumulés par excès de tendresse à chacun de ses voyages. Le goût exact des proportions et de la mesure, qui faisait le mérite des vingt ans de Manuel, apparaissait dans cet acte de réserve et d'humilité. C'était dans ce coin qu'il travaillait, qu'il vivait. Ce fut là que, son vieux maître parti, il monta se réfugier pour remâcher sa confusion.

« Tu es un monstre d'égoïsme », avait dit Navarin. Il reconnaissait bien que c'était vrai, mais peut-on aimer qui que ce soit en se détachant complètement de soi-même! Qui aimerait s'il ne se savait payé de retour? Qui aimerait s'il n'attendait en échange la jouissance d'être préféré? Il faudrait cesser d'exister pour ne pas se rechercher dans le cœur de qui l'on aime. On veut tout sacrifier à une grande affection, tout, sauf la créance qu'on a sur elle. Voilà ce que se disait Manuel pour s'exonérer de scrupules et de honte. Mais les derniers mots de son vieux maître le torturaient en

lui montrant la prescription de sa conscience... « Car elle aime Raineval, tu sais, ça se devine, c'est clair comme le jour... » Même s'il en devait mourir de chagrin, même s'il devait y trouver la preuve que sa mère lui préférât un étranger, pouvait-il par l'étalage de sa douleur lui défendre cette union? Et il se moralisait lui-même en se disant : « Elle m'aimera toujours un peu, quoique moins; elle m'aimera toujours beaucoup. »

Et c'est là-dessus qu'il la vit entrer dans l'atelier en costume de visites, grand manteau de drap noir dont les dessous de soie blanche ouatés et moelleux enveloppaient frileusement son corps royal, toque faite d'oiseaux légers qui accentuaient la douceur de ses cheveux de soie. Manuel se dit dans l'instant même : « Elle a changé : quelque chose a changé en elle depuis hier. Est-ce la soif d'être heureuse, une sorte de fièvre qui l'anime? Elle est une autre femme qui aspire à un bien nouveau. »

— Mon chéri, lui dit-elle, en prenant un simple tabouret près de lui, je ne veux rien te cacher. Je vais chez Raineval.

Manuel sans répondre regardait sa mère avec une tendre complaisance. Tout ce qu'avait dit Navarin, il se le remémorait. « Elle aime

Raineval, c'est clair comme le jour. » Et puis : « Crois-tu qu'elle ait eu sa part de vie, mariée trois années, follement aimée, puis seule tout à coup, avec ton berceau ? » Son cœur se transformait. Il éprouvait sa propre force et considérait en elle toute la faiblesse féminine. Sa pauvre petite maman ! C'est vrai qu'elle était bien faite pour un grand bonheur. Et il se grisait de son idée généreuse. Il se sacrifierait, il disparaîtrait, la laisserait seule avec celui qu'elle aimait. Mais elle, devant le silence qu'il gardait, continua :

— Il faut que je revoie Raineval. Hier soir, je l'ai congédié trop sévèrement. J'ai été très dure pour lui. Je ne pensais qu'à toi.

— Vous ne devez plus penser à moi, dit enfin Manuel. Oui, allez voir Raineval et ne vous contraignez plus, dites-lui les paroles qui engagent définitivement. J'ai réfléchi. Ce mariage est très bien pour vous décidément. Il n'y a qu'un homme au monde qui soit digne de vous, c'est Raineval. Il est très chic, Raineval. Sa vie secrète doit aller de pair avec sa vie extérieure. Je veux que vous soyez heureuse avec lui, ma pauvre petite maman.

Madame de Fontanac l'écoutait stupéfaite. Chose étrange, elle percevait nettement cette

nuance de protection qui était dans sa voix, dans sa pensée, et elle y puisait une douceur. C'était le signe qui marquait la fin de sa tâche maternelle. Elle trouvait à présent dans son fils l'homme fait qui n'avait plus besoin d'elle, au contraire, qui devenait une sorte de tuteur, qui comprenait le vide inavoué de son âme, qui s'associait à son muet désir.

Souriante, sous ses cheveux blanes qui avaient l'air d'un déguisement, sa physionomie s'illuminait de jeunesse. Elle s'avança vers Manuel :

— Mon petit Manuel! mon petit Manuel!

C'était le cri de sa reconnaissance, de sa faiblesse dont il avait eu pitié. Le fils et la mère ne faisaient jamais de grands discours sentimentaux. Ce mot disait tout. Ils s'embrassèrent un peu plus longuement que de coutume; puis la Duchesse rêveuse dit à mi-voix :

— Je vais le surprendre à son laboratoire. Je lui dois une réparation. Il ne s'attend pas certes à ma visite. Cette marque de déférence effacera les mots cruels que je lui ai dits hier soir. J'ajouterai que c'est toi-même qui m'y as invitée.

Quelle sollicitude pour Raineval! Quelle crainte de l'avoir blessé! Quelle servilité pour se rendre ainsi chez lui, en amende honorable!

Et surtout quelle scène que celle qui se déroulerait là-bas où cette femme d'essence divine allait se promettre au solitaire! Manuel s'efforçait d'être stoïque cependant. Il dit froidement :

— Moi, je dois aller à cinq heures chez Navarin.

La Duchesse regarda sa montre. Il en était quatre et demie. Elle se leva en hâte, on la sentait fiévreuse, nerveuse, pressée de partir. Elle expliqua :

— La voiture m'attend depuis longtemps.

— Oui, allez, allez vite.

La vie paraissait légère à la duchesse de Fontanac lorsqu'elle descendit l'escalier où son fin soulier glissait sur le feutre du tapis. Son cœur volait déjà vers Raineval. Tout son être appelait la minute où elle serait près de lui. Ne lui apportait-elle pas dans ses mains plus que le monde? Ainsi, dans un instant, elle lirait dans ses yeux de passion et de génie; qu'y verrait-elle au moment où elle prononcerait ce oui délicieux qui est pour la femme vraiment tendre le plus exquis de l'amour!

Dans la cour, le chauffeur se tenait à la portière de l'auto. La Duchesse lui donna vivement l'adresse du laboratoire de Raineval,

boulevard de l'Hôpital, puis elle monta et se blottit voluptueusement dans les coussins de la voiture. Elle se dit quand l'auto démarra :

— Voici l'heure la plus heureuse de ma vie.

Sous le porche de l'hôtel, la machine eut un ou deux ressauts, puis elle fila sans bruit, jusqu'au quai. Le temps s'était éclairci dans un dernier rayon du soleil couchant. Au nord de Paris, la basilique de Montmartre apparut entre deux rues, toute rose et allégée en ses formes gonflées. La Duchesse pensa aussitôt que Navarin demeurait là-haut, que Manuel serait là dans un moment, et alors le remords lui vint de l'avoir abandonné si aisément. N'aurait-elle pas dû le prendre avec elle, aller le déposer à l'atelier lointain du vieux Maitre ? N'aurait-ce pas été un geste élémentaire après qu'elle venait de sentir si complètement la virile affection de cet enfant, après le colloque si étrangement profond qu'ils venaient d'avoir tous les deux ?

Et prenant le cornet, elle dit au chauffeur :

— Voulez-vous revenir à l'hôtel, Jules, il faut que nous allions chercher monsieur Manuel. Vous monterez le prévenir que je l'attends. Monsieur est dans son atelier.

Mais, à la porte de l'hôtel, la mère se ravisa.

Elle allait monter elle-même pour atténuer chez Manuel le petit chagrin que le jeune homme aurait pu avoir de son inadvertance. Qu'avait-il pensé en la voyant partir si vite, sans même songer à lui faire profiter de la voiture! Elle allait bien lui prouver maintenant que Raineval n'était pas son unique préoccupation, que son enfant restait toujours au même plan de son cœur. Elle gravit l'escalier rapidement, comme une jeune fille et, à peine la porte de l'atelier ouverte, appela :

— Manuel! Manuel!

Mais ses yeux ne le découvriraient pas dans le petit coin favori où elle l'avait laissé dix minutes auparavant. Son appel tomba dans le silence. Pourtant Manuel ne pouvait être descendu. Elle l'aurait croisé dans l'escalier. Ce fut un désappointement de quelques secondes, mais elle restait étenue au seuil de la porte, parcourant du regard le grand hall vitré, persuadée instinctivement de sa présence. Tout cela dura le quart d'une minute et soudain le bruit d'un sanglot la fit tressaillir et la guida. Il y avait, au pied de la grande tapisserie verte et bleue à contre-jour, un divan chargé de coussins. Un corps y était prostré, allongé, le visage enfoui. La mère accourut et

s'agenouilla près du jeune homme, comprenant tout.

— Pardonnez-moi, ma petite maman, disait-il en essayant de rire, mais ses joues ruisselaient de grosses larmes d'enfant, pardonnez-moi, je suis stupide. Je vous croyais loin ; j'ai entendu l'auto démarrer voilà longtemps. Pourquoi êtes-vous revenue !

— Pourquoi pleures-tu, toi ? interrogea la mère, angoissée.

Manuel expliqua d'une voix sourde :

— Vous étiez à moi tout seul jusqu'ici. Maintenant, c'est fini, fini. Quand je vous ai entendue partir, filer chez Raineval, et que j'ai imaginé ce qui allait être entre vous et lui, ces serments, ces aveux, j'ai senti quelque chose se briser entre nous. C'est fini, bien fini, vous êtes déjà, pour moi, madame Raineval.

Il s'écrasa encore une fois dans les coussins, haletant, comme s'il voulait y disparaître. Madame de Fontanac se sentit froid aux os. A l'heure même de se promettre à Raineval, voilà l'obstacle qui surgissait devant elle : le cœur de son enfant. Sa tête chavira. Quel trouble ! Quelle alternative ! Lequel sacrifier de ces deux coeurs ? Manuel reprit :

— Je me sens odieux. Je me méprise pour

m'ètre laissé à dire de telles choses. Je vous affole pour rien. Il faut que vous épousiez Raineval. Il faut vous remarier, ma petite maman. Je le veux. Seulement ne me forcez pas à le revoir *lui* : envoyez-moi n'importe où, que j'évite sa présence. Je ne pourrai pas me trouver devant lui... je le déteste...

Il se tut encore un moment, honteux de lui-même. Puis de nouveau, cette plainte vint déchirer la mère :

— Ah! que je voudrais encore être tout petit!

Il se rappelait son enfance, la souveraineté de sa faiblesse, le temps où ces bras n'enlaçaient que son corps délicat ; puis les soins, les veilles, les baisers dans le berceau. La mère aussi revit toutes ces images. Alors la chaleur maternelle se ralluma en elle et tout le divin instinct de protection, qui chez les bêtes rend la femelle agressive et terrible pour la défense des jeunes, qui chez la femme armerait la plus douee contre le genre humain, s'il s'agissait des droits de son enfant. Par une métamorphose mystérieuse, soudainement Raineval ne fut plus que le ravisseur qui voulait la prendre à Manuel. Du moment que ces deux êtres étaient en lutte, c'était de son enfant qu'elle devenait l'alliée

et Raineval était vaincu. D'un geste de lionne, elle saisit les épaules de Manuel.

— Ne pleure plus, mon grand, Raineval n'est rien pour moi et tu es tout. Il le saura ce soir même; je ne le reverrai plus. Ne pleure pas.

Il protesta faiblement.

— Non, non!... Je vous ai dit qu'il fallait vous remarier. Ne faites pas attention à cet état nerveux où je suis. Vous n'auriez pas dû remonter? Quelle idée d'être revenue!... Et si vous regrettez ensuite...



Il faisait nuit quand la duchesse de Fontanac se hasarda en hésitant dans le laboratoire, ou plutôt dans la série de laboratoires sous baraquements, que Louis Raineval avait installés boulevard de l'Hôpital et où ses préparateurs et lui componaient une petite académie. Plusieurs jeunes gens travaillaient au microscope dans la première salle sous l'uniforme de la blouse blanche. Des lampes électriques puissantes versaient une lumière insoutenable. La Duchesse s'avancait éblouie. Elle avait l'air d'une apparition. Un des jeunes gens surpris vint lui demander ce qu'elle désirait et, sur

sa réponse, à travers trois autres baraques pleines du vieux matériel mystérieux de l'alchimie, la conduisit au laboratoire du maître. Il était là au milieu d'un groupe d'élèves surveillant une électrolyse.

Voilà où il fallait voir Louis Raineval, le vrai Raineval, le dieu de toute la jeune Chimie, dans son Empire. Sa blouse et son tablier blancs auraient dû le faire pareil à ces élèves qui se pressaient autour de lui. Mais non, au milieu d'eux, il se détachait par une sorte de majesté, d'autorité, par cette indéfinissable apparence qui décele, malgré toute simplicité, le génie. Quand ses yeux vacillants derrière le lorgnon eurent aperçu la duchesse de Fontanae, il demeura une seconde sidéré, et elle put mesurer son pouvoir sur cet homme à l'altération soudaine que montra son calme visage. On sentait que tout autour de lui s'évanouissait ; il ne restait plus qu'Elle.

— Oh! madame, vous êtes venue! prononça-t-il pieusement en venant s'incliner devant la visiteuse.

— Oui, Raineval, fit-elle d'un ton singulier, je suis venue vous dire quelque chose. Pouvons-nous causer seuls, dans un coin quelconque?

— J'ai ici mon cabinet, répondit-il en ouvrant dans la cloison de sapin une porte

par où l'on vit une petite pièce encombrée de livres et de revues, et meublée d'une table de travail accompagnée de trois fauteuils. Et il ajouta : Je n'aime pas le luxe. Vous excuserez la laideur de ce réduit. Pour la première fois que j'ai l'honneur de vous recevoir, j'aurais voulu un palais. J'expérimente aujourd'hui ce désir. Je ne connaissais pas l'amour du luxe jusqu'ici, parce que je ne connaissais pas la Femme. Mais comme vous êtes bonne, madame, d'être venue !

— Non, ne dites pas que je suis bonne, reprit la Duchesse avec un accent de tristesse qui agravait encore l'expression de ses yeux. Je ne vais pas être bonne pour vous ce soir, mon pauvre Raineval.

Sans la questionner, il la regardait anxieusement.

— Raineval, reprit la mère de Manuel étranglée par l'émotion, je ne veux pas prolonger entre nous l'équivoque. Il faut renoncer à moi, mon pauvre ami.

Elle s'était assise dans l'un des fauteuils, éclairée directement par la lampe destinée au microscope qui était tout monté sur le bureau. Lui se tenait debout devant elle, impassible. Il ne répondit rien, la scrutant seulement de son

regard ardent. Écrasée par ce silence, madame de Fontanac poursuivit d'une voix faible :

— On ne peut pas mentir à un homme comme vous, Raineval. Si je vous fais souffrir, je vous dois au moins toute la vérité. Ne croyez pas que votre amour m'ait déplu. Loin de là... Il m'a si fort attirée, au contraire! J'aurais aimé vous aimer, Raineval. Vous voyez : je vous dis tout. J'ai été tentée. Mon cœur ne demandait qu'à se laisser prendre. Je vous estime tant... Je vous place au-dessus de tous les hommes que j'ai connus. Je sais qu'en repoussant ce don que vous me faisiez de votre amour, j'anéantis mon bonheur. Mais je ne peux pas jouir de ce bonheur. Je suis trop mère ; il y a Manuel, mon pauvre Raineval!

Le savant eut un soupir profond, un soupir de douleur qui souleva jusqu'à ses épaules et il murmura :

— Ah! oui, votre fils, je m'en doutais.

— Vous comprenez, poursuivit la Duchesse, un fils de vingt ans n'accepte pas sans chagrin que sa mère se remarie ou qu'elle aime encore. Sa mère n'est pas une femme. Il n'y voit qu'une mère. A plus forte raison s'il y a eu, comme dans notre cas, une consécration totale de la mère au fils. Alors elle ne semble pas avoir le

droit d'exister autrement que pour ce but qu'il se sent être. Je vous explique tout cela, mon ami ; je me figure que vous préférez devoir mon refus à une cause qui n'est pas de moi-même et garder l'impression que, seule, j'aurais dit oui. Mais je ne le peux pas, je ne peux pas ; Manuel souffrirait trop.

— Moi, je ne souffrirai pas, peut-être ? gronda Raineval.

— Vous, vous aurez votre science, dit la tendre femme que la vue du savant martyrisait.

— Ma science ? dit-il en ricanant. Ceci ? et il montrait le microscope dressé sur la table comme un minuscule canon de cuivre. J'en ai vécu vingt ans et je sors d'une cave ; et j'ai connu la lumière et j'ai vu le soleil ! J'ai cru que j'allais le posséder pour toujours. Mais l'on me dit impitoyablement : « Rentre dans ta cave ! » Qui sait si je le pourrai ? Travailler maintenant, goûter la saveur des secrets chimiques si indifférents à notre humanité, après vous avoir perdue ? Jamais ! J'aimerais mieux tout anéantir.

Il s'était retourné haletant vers sa table de travail, tout blême, les lèvres tremblantes.

— Ma science... dit-il

Et empoignant le microscope d'un geste terrible, il le jeta à terre, comme dans l'espoir

de le mettre en miettes. La Duchesse frissonna devant cette violence. Le bruit lui fit reculer son siège. Mais Raineval se rapprochant :

— Vous m'avez tué pour toujours.

Madame de Fontanac ferma les yeux.

Elle se sentait positivement déchirée entre les deux appels de ces êtres qui exigeaient si impérieusement son cœur tout entier. La douleur de Raineval semblait la plus puissante, son appel le plus pressant. Elle désira d'y céder; ses bras se levaient d'eux-mêmes pour se tendre à celui qui l'aimait. Elle aussi se croyait mourante. Un seul mot, et ce serait la réalisation bienheureuse du mirage imprécis de bonheur qui flotte devant toute femme. Le bonheur s'offrait et elle en avait soif. Elle se leva et fit un pas vers Raineval; une seconde ils se regardèrent ardemment. Puis ses lèvres, au lieu des paroles d'amour qui les alourdissaient, laissèrent tomber faiblement :

— Je ne peux pas sacrifier Manuel.

\* \* \*

Ce fut vers cette époque, cet hiver-là même, que les journaux annoncèrent le départ de Louis

Raineval pour l'Égypte. Bien qu'il n'eût parlé à personne de ses projets, on fit et écrivit mille conjectures sur les nouvelles recherches dont il avait le dessein. Les procédés de momification des grands Embaumeurs de l'Histoire ne devaient plus désormais avoir aucun secret pour lui. Puis deux ou trois années se passèrent, on cessa tout à fait de s'occuper du savant. A peine si quelqu'un disait parfois :

— Tiens, qu'est donc devenu ce grand chimiste dont on a fait tant de bruit pendant un temps, Louis Raineval ?

Un racontar naquit un jour et se propagea. On disait qu'il avait épousé à Alexandrie une fille du quartier juif ramassée dans une boutique infecte. Elle avait tantôt quinze ans et tantôt trente. La vérité c'est qu'il s'était épris en effet d'une petite métisse, née d'un officier anglais et d'une juive, qu'il l'avait amenée dans une sorte de palais délabré, vestige de l'opulence passagère d'un gros commissionnaire en marchandises et acheté par Raineval pour un morceau de pain. C'était là qu'était venue se bloquer la vie déviée de ce génie. Paris ne devait plus le revoir.

Pour la duchesse de Fontanac, cinq années s'écoulèrent dans une sorte de bonheur médiocre,

dans un rapprochement légèrement artificiel et imposé, qui resserrait les nœuds entre son fils et elle. Après les premières explosions de la reconnaissance et cette ivresse de victoire que nous communiquent le sacrifice dont nous fûmes les bénéficiaires, Manuel se sentait comme effrayé de ce qu'il avait obtenu. Bien que la mère évitât toute parole qui eût rappelé son renoncement, lui ne pouvait la voir sans évoquer Louis Raineval à ses côtés et son bonheur anéanti. Alors à l'adoration spontanée d'autrefois se joignait un sentiment de devoir, une obligation de l'aimer davantage; plus d'exigence aussi, car nous pouvons tout demander de qui s'est dévoué entièrement à nous. Il n'aurait plus admis, par exemple, que la mère qui avait, pour lui, écrasé son propre cœur, lui refusât une promenade à cheval. Elle se prêtait à cet anéantissement. Elle y trouvait la revanche de l'amour perdu. Mais elle ne put s'y noyer autant qu'elle aurait voulu. Il y eut le service militaire de Manuel qui le lui arracha quoiqu'il le fit à Grenoble, à six heures du château de Fontanac. Après ces années de séparation, quand il revint à la maison, leur intimité devint plus intellectuelle qu'enfantine. Une fois sorti du nid, l'oiseau n'y revient plus que

par bonne volonté. Manuel travaillait sérieusement sous la direction de Navarin ou voyageait avec sa mère.

Un soir, à Nice, près de la villa qu'ils avaient louée au mont Boron, dans les agaves, il vit une jeune Américaine descendre d'auto devant une des villas voisines. Visiblement elle arrivait : la voiture était chargée de malles. Son père, correct et rasé, lui donnait la main. Elle lui apparut dans ce mouvement gracieux, hésitant, des épaules en avant, de la pointe de la bottine cherchant le marchepied. Elle était blanche et rose : elle avait le grave sourire de sa race. Il n'en fallut pas plus pour que la flèche fatale le traversât.

Il se réveilla une heure plus tard, en face du satin bleu de la baie des Anges, figé, au même endroit où la vision lui était apparue. Il connaissait le grand amour. Sa mère ne le sut pas. Il garda, jusque dans son intimité avec elle, son premier secret.

Il le garda tant que dura pour lui cette poursuite enivrée, première étape de l'entreprise amoureuse que mène tout homme en quête de la compagne choisie. La colonie américaine formait alors à Nice le plus gros noyau des hivernants et peuplait les concerts. Au Casino, à

la Jetée-Promenade, Manuel de Fontanae revit à loisir Bella Floridge-Will et s'en fit d'ailleurs remarquer. Nul parmi les étrangers ne pouvait laisser inaperçu le couple de si parfaite élégance que formaient la mère et le fils. La Duchesse n'avait pas sensiblement vieilli depuis l'époque où elle avait inspiré au malheureux Raineval un amour sans mesure. Ses cheveux, d'un blanc plus doux que jamais, contrastaient toujours d'une manière aussi troublante avec la jeunesse persistante et comme assurée des traits, des yeux de myosotis. Pour Manuel, le type des Fontanae s'était encore accusé chez lui : sous sa peau chaudement colorée, on sentait mieux la goutte de sang sarrasin dont se flattait sa race, et son profil aigu s'était imprégné de plus d'intelligence, d'une plus virile spiritualité. On les observait partout. Manuel fut le témoin du regard froid, mais singulièrement attardé que Bella Floridge-Will attachait sur sa mère. Lui n'eut pas un mot pour la désigner à la Duchesse. Aujourd'hui tout son univers était l'Américaine. Ce qui n'était pas elle pouvait être hostile et il s'en méfiait. Ainsi celle qui croyait suivre le jeu des moindres fibres, dans le cœur de son enfant, ignorait-elle dans l'instant même qu'il était à

ses côtés, le drame qui déjà le lui avait arraché.

Il se fit inviter chez des amis des Floridge-Will et présenter à Bella. Il était ivre, faisait les rêves les plus déraisonnables, avait totalement perdu son jeune et solide équilibre. Bella sut de lui la moitié de la vérité et devina le reste. Elle était d'une coquetterie distante, qui laissait planer tous les doutes sur l'âme de Manuel. Il la retrouva dans plusieurs salons et enfin chez elle, dans la villa voisine de celle de Fontanac. Ce furent trois mois d'un roman ardent, aussi flamboyant que les couchers de soleil dans la mer, derrière la roche violette du cap d'Antibes. La ville blanche débordante de géraniums roses étincelait sous le soleil d'hiver. Les orangers qui fleurissaient prématûrément dans les jardins enivraient Manuel, lui donnaient envie d'une mort tragique sous les yeux glacés de Bella. Nice est un grand théâtre où les choses même du cœur deviennent scéniques. Madame de Fontanac s'attristait des mélancolies de Manuel. Elle le sentait si lointain qu'elle s'interdisait de le questionner : il était à cent cinquante mètres d'elle, dans l'autre villa du mont Boron.

\* \* \*

Puis, un soir, elle le vit revenir à elle avec les caresses oubliées depuis longtemps. C'étaient des « ma petite maman! ma petite maman! » des gestes puérils et câlins, pour se cacher le visage sur son épaule. Toute frémissante de tendresse, elle retrouvait son grand fils rieur et bon. Qu'il fût un peu trop fantasque, elle ne s'en plaignait pas, puisque d'une saute d'esprit il lui était revenu. Ils eurent une longue soirée de causerie comme autrefois. On effleura des sujets divers et insignifiants.

Ce fut seulement le lendemain matin, à l'heure où ils prenaient le thé tous les deux dans la loggia de la salle à manger, en face des lignes azurées de la côte italienne, qu'il se décida à parler. Il posa la rôtie dans laquelle il n'avait pas encore songé à mordre et dans toute la flamme de son bonheur, enveloppant d'un regard la mère charmante qui lui souriait, blanche des pieds à la tête dans son peignoir de dentelle :

— Ma petite maman! ma petite maman! il faut que vous sachiez comme je suis heureux! Vous ne serez pas fâchée, dites, si je vous con-

fesse un peu tard ce que je vous ai caché depuis des semaines ?

Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle comprît. Ces mots réalisaient soudainement la secrète crainte qui imprécisément terrorisait sa vie, toujours à l'arrière-plan de son cœur : la peur du jour où Manuel aimeraït. Elle pensa en se raidissant : « Mon heure est venue » et s'efforça de sourire à son fils. Il continua donc sereinement :

— N'avez-vous jamais remarqué l'Américaine qui habite avec son père la villa des six palmiers, ici à gauche, sur la corniche ?

— C'est elle ? demanda madame de Fontanac.

— C'est elle, fit religieusement Manuel, Bella Floridge-Will.

Le fils et la mère se regardèrent en silence. C'était la dernière fois qu'ils éprouvaient cette intimité absolue qui mêlait leurs âmes. La vie allait changer pour eux ; ils entraient dans un cycle nouveau, mais cette confidence était la suprême communion et comme la cène de leur affection mutuelle. Manuel aimait. Le mystère de l'amour était en lui. Aux yeux de la Duchesse, ce fut tout d'abord un motif d'adorer encore son enfant dans l'épanouissement de sa vie. Elle était trop puissamment mère pour

que son moi ne commençât point par s'anéantir et ne se substituât l'unique intérêt de celui qui était né d'elle.

— Tu l'aimes? demanda-t-elle simplement, dans l'ingénuité de son immolation.

Les yeux du jeune homme répondirent avant toute parole. La mère y vit un feu inconnu briller sous un glacis de larmes soudaines.

— Si vous saviez comment! dit-il au bout d'une minute.

— Mon petit Manuel! Mon petit Manuel!

Et elle lui tendit ses deux bras. Il s'y précipita et elle sentit frémir contre sa poitrine ce bonheur vivant. Il était heureux, il était un être centuplé par l'amour. Elle l'avait fait pour cet instant de joie immense. Tout l'orgueil de la maternité qui peut enivrer une femme, elle le conçut comme si elle lui avait dit : « Vois ce que vaut l'existence que je t'ai donnée avec ma chair et mon sang. » Et elle le pressait passionnément contre elle.

Manuel se laissait faire. Il ne pensait qu'à Bella dont il aurait voulu parler en des termes qui ne la fissent pas méconnaître. Sa peur était que la Duchesse ne conçût pas aussi belle, aussi enivrante, aussi divine qu'il la voyait, miss Floridge-Will.

— Comme je voudrais que vous pussiez déjà la juger, disait-il. C'est délicieux ses pensées, son âme d'impulsive...

Alors tout en l'enlaçant ainsi, elle comprit qu'il était loin, qu'il ne sentait rien de ses caresses, qu'elle n'existant plus pour lui, que l'idée de l'Autre le posséda, qu'il était tout entier auprès de l'Américaine. Elle dénoua ses bras. Il continua de louer Bella, de la dépeindre. La mère eut l'impression que pour la seconde fois on arrachait d'elle-même ce jeune corps, cette vie. Ce fut le signal de sa détresse commençante et comme quelqu'un qui sombre, elle éprouva le besoin de chercher un appui, de jeter un appel vers une aide possible. Mais il n'y avait plus personne pour l'aider. La figure de Louis Raineval se dessina devant elle. En fermant les yeux, elle crut l'entendre lui dire encore dans le salon vert de l'hôtel : « Demain il peut aimer à son tour, vous échapper et ce sera le cas de demander : Qu'allez-vous devenir, vous, toute seule ! » Ah ! si elle avait eu aujourd'hui pour s'y réfugier le cœur de Raineval !

Si grisé qu'il fût de son propre bonheur, Manuel ne put laisser inaperçue l'angoisse qui se peignait graduellement sur le visage de la

Duchesse à mesure qu'elle réalisait mieux la vérité. Il n'aimait pas moins sa mère, mais sa tendresse filiale s'éteignait à la lumière de l'amour comme l'étoile la plus éclatante sous le soleil. L'étoile n'est pas morte cependant, mais elle cesse de paraître. Parce que son affection n'était pas morte, Manuel put voir que sa mère souffrait.

— Vous resterez toujours ma petite maman, se hâta-t-il de lui dire.

Elle n'avait rien à répondre. C'était le destin éternel qui s'accomplissait. Mais elle ne savait pas encore à quel point il devait, pour elle, être barbare. Manuel n'avait pas tout dit. Le plus cruel restait à apprendre.

— Bella vous aimera tant... Nous viendrons vous voir tous les ans à Paris ou c'est nous qui vous recevrons en Amérique.

Elle bégaya :

— En Amérique...

Il y eut un petit silence. Manuel se pencha sur sa main et la baissa, puis il dit, en tremblant un peu :

— Le père Floridge-Will est fou de sa fille. Il ne permet pas qu'elle habite la France. Il met cette condition à notre mariage que nous habitions chez lui.

Cette fois, la blessure atteignait trop au vif d'elle-même, elle eut une plainte, un cri :

— Et moi !

Et elle le regardait éperdument, comme une femme trahie, pour lui rappeler la douce intimité de ces vingt-cinq années, ce besoin qu'ils avaient l'un de l'autre jusqu'ici, leur union. Mais elle sentit bien qu'il n'avait même pas pitié d'elle. Cette Bella qui le lui prenait était trop puissante, trop souveraine. La mère n'était plus rien. Alors elle essaya de la recréer en souvenir telle qu'elle l'avait vue passer avec son père, en tailleur blanc, les cheveux dorés, les yeux froids, l'air impassible. Et elle la détesta, elle, la plus tendre des femmes, qui s'était toujours demandé : « Qu'est-ce qu'un ennemi ? » Elle dévora son enfant des yeux comme si c'était pour la dernière fois et dit âprement :

— Jamais cette étrangère ne t'aimera autant que je t'ai aimé.

— Vous n'en savez rien, ma petite maman, fit Manuel irrité.

Elle murmura.

— Ce n'est pas possible.

Ainsi après cinq années, le drame qui s'était passé dans l'hôtel de Cormontreuil recommençait ici avec une symétrie impressionnante, bien que

les rôles furent inversés. Cette loi du cœur qui ne veut pas de partage, cette faiblesse animale qui fait que nous aimons pour nous et que l'égoïsme se mêle à tous nos amours, la jalouse enfin éclatait ici et entrait en lutte comme là-bas. Mais il y a dans l'amour maternel un ferment trop puissant de générosité pour que l'égoïsme la puisse longtemps contaminer de ses poisons. Une mère n'aime pas comme un fils peut aimer. Par une sorte d'habitude de désintérêt qui pourrait s'appeler une folie, la duchesse de Fontanac, jusque dans ce sentiment haineux qui la portait à bannir l'Américaine, était incapable d'oublier le bonheur de Manuel. Manuel naguère en abolissant Raineval n'avait tenu aucun compte du bonheur de sa mère. Celle-ci préférerait toujours la félicité de son fils à la sienne propre.

— Alors, dit enfin le jeune homme agressif, avouez que ce mariage vous déplaît et que vous y mettrez tous les obstacles....

La question était posée. Elle pénétra au fond de l'âme de la mère. Il fallait se déterminer.

Devant elle, c'était le désert, l'effroyable solitude, son automne d'abandonnée. Mais elle ne s'appesantit point sur cette douloureuse

mélancolie. L'axe de sa vie n'était pas en elle-même. C'est Manuel qui formait son avenir. Elle vit le paquebot qui le lui emporterait, son rêve d'amoureux, son jeune foyer, ses ivresses, une existence heureuse, normale, féconde. Elle vit cela, et non pas le sort de son cœur à elle. Elle montra dans cet instant qu'elle était vraiment mère. Elle le montra comme elle l'avait montré devant les bras frémissants de Louis Raineval. Elle le montra, en cachant ses larmes de ses deux mains, quand elle dit simplement :

— Mon cheri, je ne mettrai jamais d'obstacles à ton bonheur.

FIN



## TABLE

L'HOMME ET LE DIEU . . . . .	1
LE SONNET A LA VICTOIRE . . . . .	87
MONSTRA TE ESSE MATREM . . . . .	191







843.89 H989B



a39001



008038872b

54115

G.E. STECHERT & Co.  
(ALFRED HAFNER)  
NEW YORK

